

ALGÉRIE L'AUTOROUTE DU DÉSASTRE | **MACRON** FAUX-AMI DU PATRIMOINE

CAUSEUR.fr

CAUSEUR

L'AMOUR APRÈS WEINSTEIN



MALAISE DANS LA LIBIDO

ISSN 1966-6055
Belg : 6,60 € – Lux : 6,60 € – Suisse : 10,60 CHF – Canada : 12,50 CAD – Maroc : 66 MAD – Dom surface : 6,60 €

M 02252 - 59 - F : 5,90 € - RD

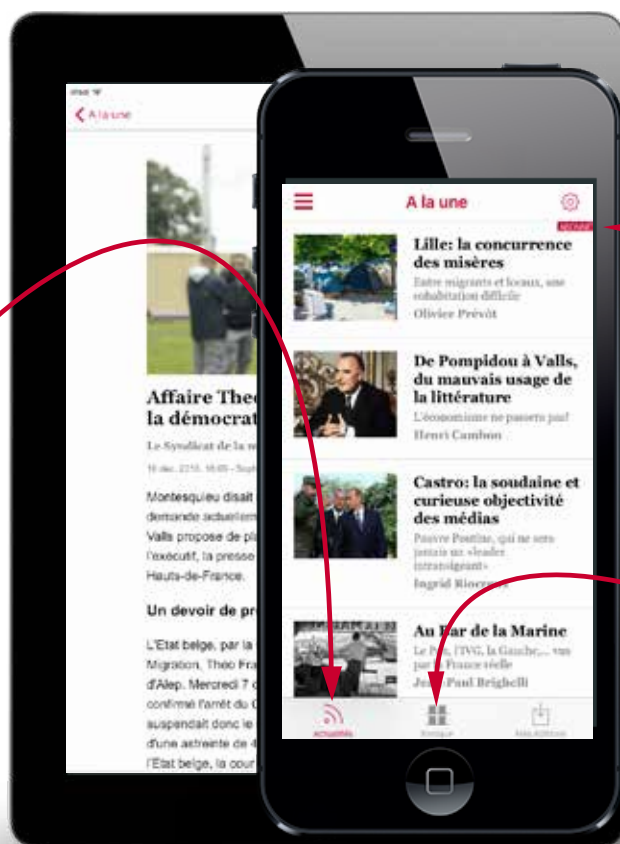


www.causeur.fr – Surtout si vous n'êtes pas d'accord – mensuel n° 59 – été 2018

NOUVEAU

Une application unique pour lire les articles de Causeur.fr et le magazine

Suivi du contenu du site Web en temps réel



Possibilité de lire les articles réservés aux abonnés

Accès au magazine et aux archives

Articles réservés aux abonnés



Retrouvez les articles gratuits et réservés aux abonnés dans votre application

Design repensé



Profitez d'une application plus ergonomique avec une meilleure qualité de photo

Confort de lecture accru grâce au "mode article"



Sélectionnez un article du magazine, touchez de manière prolongée votre écran pour passer en "mode article"

CAUSEUR
Surtout si vous n'êtes pas d'accord | Mensuel



TRUMP, PRÉSIDENT ANTIRACISTE ?



Pour nombre d'éditorialistes français, et même européens, Barack Obama est un champion de la cause noire et Donald Trump un fief raciste. Peu importe que le fantasque président blanc ait nommé la première femme noire général de brigade dans le corps des Marines et que, sous l'élégant président noir, l'Amérique ait connu une recrudescence des tensions raciales après que plusieurs adolescents noirs furent tombés sous les balles de la police. Quoi qu'il fasse, Trump est le visage du mal, l'homme que tous les beaux esprits de la planète se plaisent à détester.

On peut gager que la décision du président actuel d'abroger les directives Obama qui encourageaient les universités à prendre en compte les critères raciaux dans la sélection de leurs étudiants ne va pas améliorer sa réputation. Pour les républicains universalistes que nous prétendons être, il ne devrait pourtant pas y avoir photo. Fille du politiquement correct née dans les années 1960, l'*affirmative action* est aussi injuste dans son principe qu'inefficace dans les faits. Non seulement, elle n'a pas permis de combler le fossé entre les Noirs et les autres communautés, mais elle nourrit les ressentiments. Comment éviter que des étudiants recalés au bénéfice de candidats moins performants se sentent victimes d'une discrimination tout à fait négative ? Le 4 juillet, le journal de France 2 a donné l'exemple d'un examen d'entrée en mathématiques, à Harvard : « *Les Blancs n'ont ni bonus ni malus, les Asiatiques, qui, selon l'université, réussissent mieux en maths, partent avec un handicap de moins 140 points, les Hispaniques, avec un bonus de 130 points, et les Afro-Américains avec un bonus de 310 points.* » On comprend que les étudiants issus d'une union Noir-Asiatique préfèrent se déclarer comme Noirs...

Il faut croire en tout cas qu'il est permis, au nom de l'antiracisme, de mener des politiques racistes : comment qualifier autrement cet essentialisme qui ne se cache même pas ? Ce système semble en effet naturaliser des différences de niveau que l'on a échoué à réduire. Cela revient peu ou prou à dire aux Noirs et aux Hispaniques qu'ils sont structurellement trop nuls pour concourir à armes égales. S'il s'agit de les encourager, c'est une façon particulièrement humiliante de le faire. De plus, le risque est que les Noirs diplômés des grandes universités soient considérés comme des pistonnés, quand bien même ils n'auraient jamais, comme Barack Obama, bénéficié de ces procédures.

On comprend que ce système enrage pas mal de dents de candidats refusés. Aussi est-il l'objet de nombreux contentieux. Dernière affaire en date, à la mi-juin, l'association Students for Fair Admissions a ainsi porté plainte contre Harvard qu'elle accuse de discrimination à l'encontre des étudiants d'origine asiatique, qui se verraient systématiquement attribuer de moins bonnes notes que les autres sur la « personnalité positive » ou la capacité à susciter la sympathie.

Ces dernières années, ces procédures ont conduit la Cour suprême à réaffirmer qu'il était légitime de prendre en compte les critères ethniques, tout en précisant que ceux-ci ne devaient pas être décisifs. Comme cette décision d'apparence équilibrée peut, dans les faits, signifier tout et son contraire, les présidents successifs ont été amenés à publier des directives qui fournissent aux universités une méthode pour la mettre en œuvre et qui, sans avoir force de loi, sont relativement contraignantes pour les établissements – qui ne peuvent s'y soustraire sans encourir une enquête fédérale. Les directives Trump, qui visent à limiter l'usage des critères ethniques dans le recrutement des étudiants, ne font que renouer avec la politique de George W. Bush.

Ceux qui caressent l'idée d'importer le système en France, en instaurant par exemple des quotas ethniques, devraient y réfléchir à deux fois. En focalisant les regards sur des différences que notre universalisme nous interdit de voir, ils ne feraient qu'entretenir les tensions qu'ils seraient supposés apaiser. À tout prendre, essayons plutôt de vendre Parcoursup aux Américains. Comme ça, tout le monde sera mécontent, quelle que soit son origine. •

CAUSEUR

Directeur de la publication
Gil Mihaely

Directrice de la rédaction
Élisabeth Lévy

Directeur adjoint de la rédaction
Daoud Bougezala

Rédaction en chef
Kevin Erkeletyan, Jérôme Leroy (pages culture).

Rédaction
François-Xavier Ajavon, Sophie Bachat, Sami Biasoni, Françoise Bonardel, Stéphane Edelson, Lucien Ehrard, Thomas Fauré, Patrice Jean, Pierre Lamalattie, David L'Epée, Thomas Morales, Gabriel Robin, Peggy Sastre, Erwan Seznec, Jonathan Siksou, Emmanuel Tresmontant, Alexandre de Vitry.

Correction
Frédéric Baquet

Secrétaire de rédaction
Cécile Michel

Ont participé à ce numéro
François-Xavier Ajavon, Françoise Bonardel, Anne-Sophie Chazaud, Hadrien Desuin, David Duquesne, Patrice Jean, Pierre Lamalattie, Thomas Morales, Anne-Sophie Nogaret, Lucien Rabouille, Erwan Seznec, Emmanuel Tresmontant.

Direction artistique
Aymeric Dutheil

Iconographie
Alexandre Deneff

Direction marketing et commerciale
Marina Leroux
Charles Lévy
Adrien Paviot
01 84 79 01 34

Distribution
Presstalis

Gestion de la diffusion en points de vente
BO Conseil Analyse Média Etude
Otto Borscha - oborscha@boconseilame.fr
09 67 32 09 34 (contact points de vente)

Abonnements et anciens numéros :
www.causeur.fr/boutique
01 84 79 01 35
(Du lundi au vendredi 10h – 17h)
ou clients@causeur.fr

Impression
Berger Levrault Graphique
2780, route de Villey Saint-Étienne
54200 Toul

Image de couverture
© iStock / Spiderstock

Causeur est édité par Causeur.fr
SAS au capital de 101 900 euros - RCS Paris
Siret 504 830 969 000 29 Naf 5814 Z.
Dépôt légal à parution - ISSN 1966-6055.
Commission paritaire : 0320 D 90295.
Enregistrement CNIL 1296122.
32, rue du Faubourg-Poissonnière
75010 Paris
01 84 79 01 35 / info@causeur.fr
www.causeur.fr

SOMMAIRE N° 59 – ÉTÉ 2018

3

L'éditorial d'Élisabeth Lévy

Trump, président antiraciste ?

12

Pichonneau en vacances

Patrice Jean

16



Didier Rykner Macron, faux-ami du patrimoine

Propos recueillis par Jonathan Siksou

20

Hidalgo rase... mais pas gratis !

Sami Biasoni

22

Macron, majeur isolé en Europe

Luc Rosenzweig

26

Italie, monnaie européenne, dette nationale

Jean-Luc Gréau

28

Algérie : l'option vénézuélienne

Erwan Seznec

30

Les aventures de l'autoroute perdue

Erwan Seznec

32

L'esprit de l'escalier

Alain Finkielkraut

L'AMOUR APRÈS WEINSTEIN

38

La révolution antisexuelle

Élisabeth Lévy

44

La révolution sexuelle n'a pas eu lieu

Peggy Sastre

48

Lettre à un jeune mâle blanc

Jérôme Leroy

50



Jean-Pierre Winter
 « Pour qu'il y ait du désir, il faut que chacun accepte d'être un objet sexuel. »

Propos recueillis par Daoud Boughezala et Gil Mihaely

54

Féministes en bande organisée

Cyril Bennisar

56

Anne Zelensky
#metoo, un bilan globalement positif

Propos recueillis par Daoud Boughezala et Élisabeth Lévy

60

La petite mort du X

Daoud Boughezala

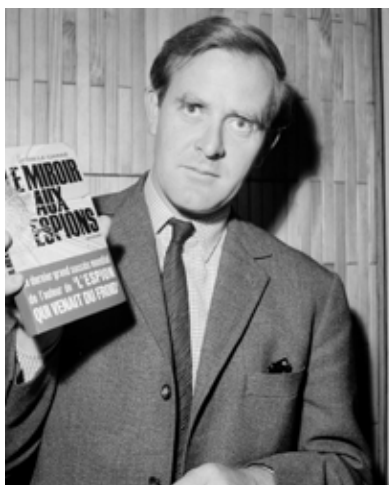
65

Libertins, jouir avec entraves

Paulina Dalmayer

CULTURE & HUMEURS

70



John le Carré,
agent très littéraire

Jérôme Leroy

74

Vilard, le dernier yéyé

Patrick Mandon

76

Chouette, la mob' revient

Thomas Morales

78

Selinger, le marteau et le kaddish

Stéphane Edelson

80

Besançon, anticomuniste racé

Alexandre de Vitry

84

Léon Frédéric, peindre la poésie de la misère

Pierre Lamalattie

88

Pour en finir avec l'Autre

Françoise Bonardel

92

Couscous, pizza, poulet, à la bonne franquette !

Emmanuel Tresmontant

96

Les carnets de Roland Jaccard

98

Le journal de l'ouvreuse

**Prochaine parution :
 le 5 septembre 2018**

Facebook aux petits soins... palliatifs

Par Thomas Fauré

À l'aube du siècle dernier, Lénine écrivait que le capitalisme nous vendrait la corde pour nous pendre. Comme pour donner raison à l'embaumé de la place Rouge, Facebook nous promet à la fois la corde et le sécateur censé nous en sauver. Tout en entretenant la dépendance de ses utilisateurs, le réseau social créé par Mark Zuckerberg prépare une nouvelle fonctionnalité destinée à contrôler le temps passé sur sa plateforme. Intitulée « Your Time on Facebook », cette option entend provoquer une prise de conscience chez ses utilisateurs en leur fournissant quotidiennement les statistiques de leur addiction. « Yes ! Vous êtes vraiment une pauvre larve à 54,5 %, bravo ! »

À quel degré de sidération ce machin est-il parvenu à nous amener pour que nous puissions croire une seconde qu'il a changé de dessein ? Autant imaginer une danseuse lascivement agrippée à sa barre de *pole dance*, qui, saisie de remords, interromprait soudainement son show, sortirait un chapelet et inviterait l'assistance à prier avec elle.

Et ce n'est pas tout. Aux dernières nouvelles, Facebook a déposé plusieurs brevets, dont celui d'une invention qui permettra un jour de prévoir la date de la mort de ses utilisateurs. En revanche, aucune application à ce jour ne vous dit en combien de temps l'usage intensif de Facebook vous rendra totalement idiot. •



Les âmes mortes du Donbass

Par Lucien Ehrard



Depuis son déclenchement au printemps 2014, la guerre dans l'est de l'Ukraine (Donbass) n'en finit plus. Signés en pure perte par Kiev et Moscou, les protocoles de Minsk I et II n'ont guère pacifié cette zone grise partagée entre pouvoir ukrainien et petites républiques séparatistes prorusses. Et la guerre de l'information fait rage. D'après l'ONU, les hostilités auraient emporté 2 725 civils en quatre ans. L'Ukraine revendique 3 784 soldats tombés au champ d'honneur, mais aussi 8 500 blessés et 554 vétérans suicidés après leur démobilisation. Côté séparatiste, on évalue entre 3 800 et 4 800 le nombre de pertes, sur un total de 33 500 partisans armés.

Si un point fait consensus entre les parties, c'est la violation des 13 clauses du protocole de Minsk II (février 2015). Piétiné sitôt signé, le cessez-le-feu n'a pas permis d'échanges réguliers de prisonniers ni même interrompu l'emploi des armes lourdes. Sur le plan politique, le processus de paix est au point mort : l'Ukraine n'a pas recouvré le contrôle de ses frontières tandis que les condottieres de l'Est, toujours appuyés par des milliers de volontaires russes, n'ont obtenu ni l'amnistie ni l'autonomie qu'ils réclamaient.

Signe des temps, les autorités de Kiev ont récemment changé de rhétorique. La lutte qu'elles livrent à Vladimir Poutine à travers ses pantins ne s'embarrasse plus d'euphémisme. C'est désormais sous la conduite de l'état-major et du président de la République Petro Porochenko que se mène cette guerre qui ne craint plus de dire son nom ni de nommer son ennemi (russe). Malgré son statut de commandeur des armées, l'oligarque « roi du chocolat » culmine à 8 % de popularité et retournera vraisemblablement à ses confiseries après l'élection présidentielle de mars 2019. En Ukraine, les âmes mortes se ramassent à la pelle, les souvenirs et les regrets aussi. •

Prostitution : la gamberge espagnole

Par Gabriel Robin



À moins de 40 kilomètres de Perpignan, de nombreux Français s'encanaillent le samedi soir de l'autre côté des Pyrénées, à La Jonquera, un lieu de perdition glauque à peine illuminé par des néons. Ils y font le plein de cigarettes et d'alcool bon marché avant d'aller au bordel. Leurs réjouissances vont-elles durer ? Avec le retour au pouvoir des socialistes espagnols, la question est posée. Il y a encore trois ans, le PSOE (Parti socialiste ouvrier

espagnol) prévoyait d'abolir la prostitution jusqu'à présent tolérée par la loi. Retirée in extremis sous la pression populaire, cette mesure refait aujourd'hui surface dans un certain nombre de communes gérées par la gauche. En votant un édit qui pénalise la prostitution, la ville de Pinto, au sud de Madrid, a déclenché une polémique d'ampleur nationale. Au cours des débats municipaux de juin dernier, l'élue conservatrice d'opposition Rosa María Ganso a indigné la gauche par ces mots : « *Il y a des personnes handicapées qui ont besoin de payer pour accéder à l'amour charnel. Il y a aussi des personnes qui naissent moches et qui n'ont pas la possibilité d'avoir des relations sexuelles sans recourir aux prostituées. Nous ne sommes pas tous blonds, charmants et beaux.* » Cet argument houellebecquien a valu un torrent d'injures à la quinquagénaire devenue la cible de Podemos. Divisé entre libertaires défenseurs des travailleurs du sexe et féministes abolitionnistes, le parti frère de La France insoumise a accusé Rosa María Ganso de défendre l'exploitation des femmes et de mépriser ses compatriotes au physique disgracieux. Il a fallu la mise au point de la porte-parole du Parti populaire, Isabel Díaz Ayuso, pour que tout le monde sache que Ganso a un enfant handicapé. Las, Podemos ne l'a pas absoute de ses péchés. Un autre argument pourrait couper court au débat : 600 000 prostituées gagnent leur vie en chassant le mâle espagnol, dégageant 3,6 milliards d'euros par an. Grâce à ce marché juteux, la monarchie bourbonienne reste la championne d'Europe du marché du sexe. Olé, olé ! •

LA TRAGÉDIENNE
DU MOIS

« Antigone est la
première #metoo »

Olivier Py, directeur du festival d'Avignon, *Le Point*, 23 juin 2018.

Tchernobyl-sur-Mer

Par François-Xavier Ajavon



Les Russes ont du génie. Ils ont inventé Tolstoï, la mélancolie, les lacs gelés, la vodka, mais aussi... la centrale nucléaire flottante. Après la grenade sans goupille et le siège éjectable pour hélicoptère, voilà l'une des choses les plus rassurantes au monde.

N'ayez pas peur, l'embarcation atomique, une sorte de grosse barge à fond plat, doit arriver prochainement dans le port sibérien de Pevek, à l'extrémité nord-est de la Sibérie, pour apporter lumière, chaleur et énergie industrielle. L'« Akademik Lomonosov » (c'est son nom) va remplacer une antique centrale de 1974, et pourra fournir de l'énergie pour l'équivalent d'une ville de 200 000 foyers.

Malgré les réticences du bon sens, et des pays voisins comme la Finlande, malgré les protestations des associations antinucléaires, les autorités russes assurent que la technologie est sûre. Et pour cause : les réacteurs atomiques utilisés sont de même type que ceux qui équipaient le sous-marin *Koursk* – qui a sombré en 2000 suite à une avarie matérielle... Après le renflouement de l'épave, les réacteurs étaient restés quasi intacts et même prêts à l'usage. Qui sait d'ailleurs s'ils n'ont pas été installés sur ce vaisseau fantôme... •

L'amour au temps du chlamydia

Par Sophie Bachat

Depuis quelques semaines, les voyageurs qui débarquent en gare d'Oslo ont droit à un message de bienvenue pas piqué des vers : « *Bienvenue en Norvège, le pays des chlamydiae.* » Cette publicité rigolote pour les préservatifs montre un jeune couple de Vikings posant en costume traditionnel au milieu des fjords sans afficher aucun signe de maladie. Paradoxe ? Si la bactérie *Chlamydiae trachomatis* est l'infection sexuellement transmissible la plus courante chez les jeunes, cette chtouille particulièrement vicieuse ne provoque souvent aucun symptôme détectable.

Vous me direz que tout ceci nous éloigne du charme discret de la Scandinavie. C'est aussi l'avis de l'Office du tourisme norvégien qui, craignant ses dégâts sur l'image du pays, a qualifié cette campagne sanitaire d'« *obscène* ». Pas question de faire passer les Norvégiens pour des « zobsédés » ! Sans aller jusqu'à cette extrémité, rappelons que le préservatif est peu utilisé au pays de Munch, causant 26 000 cas de chlamydia par an sur une population totale de 5,5 millions d'habitants. Un bilan de santé aussi accablant nous fait questionner les mœurs locales. N'écoutez que son courage, *L'Obs* a enquêté dans cette contrée où la femme propose et dispose. Un homosexuel témoigne ainsi s'être fait draguer par des filles à Oslo, qui lui ont rétorqué : « *Je me fous que tu sois gay, je veux juste prendre du plaisir !* »

Évidemment, les sujets du roi Harald V n'ont pas plus le monopole du libertinage que celui des MST. Dans l'excellente série britannique *Lovesick*, le héros souffrant de chlamydia tire prétexte de sa maladie pour renouer avec ses anciennes conquêtes. Y aurait-il des Norvégiennes dans le lot ? •



Suisse : la gauche stupéfiante

Par David L'Épée

Fernand Melgar est un cinéaste suisse adulé par les médias et les politiques. Il doit sa réputation irréprochable à deux documentaires – *La Forteresse* (2008) et *Vol spécial* (2011) – portant sur la situation des demandeurs d'asile en Suisse et les conditions de renvoi des requérants déboutés. Des œuvres courageuses et engagées, comme on dit dans les journaux de gauche, au Festival de Locarno et sur les plateaux de télévision qui n'ont longtemps eu d'yeux que pour le documentariste. Jusqu'au drame. Un beau jour, Melgar a commis une grosse erreur, pour ne pas dire un dérapage. Exaspéré par la prolifération de dealers arrivés d'Afrique de l'Ouest dans les rues de Lausanne, il interpelle les autorités en publiant sur Facebook des photos de trafiquants de drogue postés devant les écoles de son quartier. Si sa publication a été partagée plus de 9 000 fois et saluée par des milliers d'internautes, sa tribune dans le quotidien *24 heures* a été beaucoup moins appréciée par le camp progressiste. Sa faute ? Avoir écrit ces lignes : « *Des familles quittent avec raison mon quartier de peur que leur enfant soit piégé [...] dans l'enfer de la drogue. Ou que des mineures échangent des faveurs sexuelles contre une dose. [...] Pour chaque adolescent mort d'overdose, la Municipalité de Lausanne ne devrait-elle pas être poursuivie pour homicide par négligence ?* » Que n'avait-il fait là ! Un chorégraphe genevois menace de lui casser la gueule, les antifas locaux crient au fascisme et



le menacent, des dealers le reconnaissent dans la rue et le coursent après lui avoir promis les pires représailles. Et cela ne s'arrête pas là. Deux cent trente représentants du monde du cinéma se désolidarisent publiquement de leur confrère dans une lettre ouverte où ils l'accusent d'attiser la « *colère populaire* ». Pire, alors qu'à la rentrée prochaine, il devait assurer un cours au sein de la Haute École d'art et de design de Genève, des élèves se mobilisent jusqu'à lui faire jeter l'éponge. À gauche, seul l'ancien maire écologiste de Genève, Patrice Mugny, l'a publiquement soutenu contre l'opprobre de son camp. « *Les pauvres ne sont pas tous gentils et/ou victimes* », explique l'homme politique. Les riches progressistes non plus. •



PLUS LE NIVEAU BAISSE, PLUS LE TON MONTE

Par Basile de Koch

**Starring Megan, Marion, Marie-
Chantal, Mélenchon, Mozart et tout le
Bataclan...**

SERVICE PUBLIC

Samedi 19 mai

France Inter, flash de 7h30 : « Rien n'a fuité jusqu'à présent sur la robe de Megan Markle. » Allons, tant mieux.

LE PÉRIL ITALIEN

Mercredi 23 mai

« L'Italie inquiète l'Europe », annoncent *una voce* *Le Monde* et *Le Figaro*. Sauf que c'est dans l'autre sens que ça a commencé, les amis.

QUI A TUÉ MARIE-CHANTAL ?

Samedi 26 mai

Depuis cinquante ans, plus personne n'ose prénommer sa fille Marie-Chantal. La faute au bouquin éponyme du regretté Jacques Chazot, qui en a fait pour longtemps le symbole du snobisme décervelé. Comme de bien entendu, cet exercice spirituel a été méprisé par l'intelligentsia de l'époque, pour cause de frivolité bourgeoise. N'empêche : avec sa pimbêche de la haute à talonnettes, Chazot aura marqué l'histoire plus sûrement que tout le nouveau roman réuni. Un extrait, pour la bonne bouche :

Marie-Chantal : « Qu'avez-vous fait à vos cheveux ? C'est effrayant... On dirait une perruque !

– Mais c'est une perruque !

– C'est extraordinaire, ça ne se voit pas du tout ! »



Paris, 13 novembre 2015.

RIRE ENGAGÉ

Lundi 28 mai

Tancé vertement par des amis de droite pour avoir relayé une bonne blague du Gorafi : « Marion Maréchal-Le Pen change de nom pour devenir Marion Maréchal-Pétain ». À partir d'un certain niveau d'engagement, on ne rit plus qu'au pas cadencé.

LAÏCITÉ ? À D'AUTRES...

Vendredi 1^{er} juin

Sous prétexte qu'il a servi la messe en latin à 12 ans, Mélenchon, ce sans-Dieu du Grand Orient (je balance pas, c'est lui qui le dit) se défause sur la question du hijab en disant : « Moi, je ne porterais pas une grande croix. » Encore heureux !

L'anecdote est révélatrice d'une certaine confusion dans la « lutte contre le communautarisme ». Quoi ! Nous autres catholiques, qui avons déjà avalé le Ralliement et la loi de 1905, on devrait encore donner des gages de « laïcité » ? Et tout ça parce que l'État ne fait pas son boulot ?

Abi pedicatum !

MOURIR D'AIMER

Dimanche 3 juin

Vu sur Netflix : *13-Novembre*, un documentaire consacré essentiellement au massacre du Bataclan. L'enquête, qui repose sur des témoignages de rescapés, est passionnante autant que glaçante.

Dans la salle, les 1 500 victimes offertes au hasard en sacrifice aux trois dingues d'Allah réagissent de toutes les manières. Souvent on fait le mort, juste pour essayer de ne pas mourir. Parfois, on attend que les terroristes rechargent leur arme pour ramper de quelques mètres... Certains même, avec la rage du désespoir, finissent par se dresser pour insulter leurs bourreaux ; aussitôt fauchés par une rafale.

On regrettera seulement la phrase de conclusion du doc, particulièrement déplacée : « À la fin, c'est toujours l'amour qui gagne. » À la fin, au Bataclan, c'est la mort qui gagne, la mort seule. Du sang

partout, des cris et des râles, et cette horrible « colline de cadavres » aperçue par une rescapée lors de son évacuation, et qui n'en finit pas de la hanter. Je t'en fouterai, moi, de l'amour !

AFFAIRE WEINSTEIN : ÇA VA TROP LOIN !

Mardi 5 juin

Le Monde.fr : « Le concours Miss America ne jugera plus sur l'apparence physique ».

Et pour Monsieur Muscle, on fait comment ?

LE COUP DE COLÈRE DE L'ONCLE BASILE

Vendredi 8 juin

Quoi ? Il y avait ce soir-là devant le Bataclan huit militaires armés de l'opération « Sentinelle », et ils ont reçu l'ordre de ne pas bouger ?

Le général Le Ray, gouverneur militaire de Paris, explique sans broncher qu'il n'était pas au courant de la situation à l'intérieur de la salle : « Avant de donner une mission à quelqu'un, il faut savoir ce qu'il se passe ! » Ben voyons. Il ne capte pas BFMTV, le gouverneur ? Et l'idée ne l'a même pas effleuré d'en référer à ses supérieurs ?

Bref, le carnage a commencé à 21h45, et la BRI n'est intervenue qu'à 22h15. Il y a des minutes qui doivent paraître longues, sous le feu des AK-47.

Durant cette demi-heure cruciale, huit militaires entraînés contre trois terroristes allumés, ça aurait pu le faire, non ? Et épargner des dizaines de vies innocentes ?

J'espère me tromper, ça me calmerait... Mais voilà que le brav' général précise sa pensée : « Il est impensable de mettre des soldats en danger dans l'espoir hypothétique de sauver d'autres vies. »

Sérieux ?

L'HUMOUR LIBRE

Mercredi 13 juin

Frigide : « Bonne nuit, mon amour. Dieu nous préserve ! »

Basile : « ... L'un de l'autre. »

Le mieux, c'est que Barjot a aussitôt « partagé » sur Facebook cet échange intime. Tu me diras, il vaut mieux que ça soit elle que toi...

En tout cas, ça prouve un truc qui me fait chaud au cœur, en tant que jalonien : Virginie comprend de mieux en mieux mes blagues ! Décidément, c'est les vingt-cinq premières années de mariage les plus difficiles.

SOUTH PARK EN RUSSIE !

Vendredi 15 juin

Lu sur Le Courrier de Russie.com : « Les libertariens : étoile montante ou étoile filante de l'opposition ? »

Le slogan du LPR (Parti libertarien de Russie) me ravit. On le croirait tout droit sorti des cerveaux de Matt Stone et Trey Parker, libertariens eux aussi : « Je veux que les couples homosexuels puissent défendre

leurs cultures de cannabis avec des armes achetées avec des bitcoins. »

En revanche, ça ne m'a pas l'air facile à scander.

OH MON BATEAU !

Dimanche 17 juin

Qu'est-ce que j'apprends sur France Culture ? À Saint-Lazare, on balance du Mozart pour chasser les jeunes ! Une idée pour Matteo Salvini ?

COMMUNISME ET BOUSE DE VACHE

Vendredi 22 juin

Vu sur Le Mediatv.fr : L'« Entretien libre » d'Aude Lancelin avec Alain Badiou. J'apprécie sa langue impeccable et son érudition joyeuse, et même sa foi inébranlable dans l'« hypothèse communiste » – malgré les « considérables échecs qu'elle a subis », comme il dit joliment. N'empêche que, comme disait de son côté le président Mao, « la bouse de vache est plus utile que les dogmes. On peut en faire de l'engrais ». Avec les cadavres aussi, d'ailleurs.

BLAGUE ANTIRACISTE (MAIS DRÔLE)

Lundi 25 juin

Deux identitaires autour d'une bière :

« Ras-le-bol de ce pays qui laisse entrer tous les étrangers... »

– Ouais t'as raison, allons plutôt dans un pays où on n'accepte pas les étrangers ! »

Au fil du mois

CONSIDÉRATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DE POLOGNE

C'est embêtant, je n'arrive plus à m'intéresser aux choses sérieuses.

Les gens qui n'ont rien à dire sont si rares qu'il faut les écouter.

Manger provoque neuf indigestions sur dix.

Facebook est un monde très riche, finalement, si tu regardes ton mur.

L'autodérision, c'est essentiel. Encore faut-il avoir quelque chose à moquer.

En cas de tache d'eau, n'essayez pas de nettoyer avec du vin, même blanc.

Les choses sont quand même plus simples quand on n'y pense pas.

C'était quand, déjà, que c'était mieux avant ? •

1. « Va te faire voir ! » (version polie.)

PICHONNEAU EN VACANCES

Par Patrice Jean

Rimbaud écrivait : « Il faut être absolument moderne. » Eh bien, Jean-Michel Pichonneau le pense aussi. Réussira-t-il ? On le découvrira au gré de ses exploits relatés chaque mois dans *Causeur*.



Une année à supporter Yvan Menez, son pif de poivrot et son haleine putride, une année devant un ordinateur, avec pour seuls horizons la pause déjeuner et quelques échappées vers les toilettes, une année comprimé dans le métro, une année à courir pour ne pas être en retard, une année de mails professionnels, d'appels téléphoniques, de réunions et de PowerPoint, bref, une année de boulot et Jean-Michel Pichonneau n'aurait pas le droit de partir en vacances ? À d'autres ! Le Pichonneau n'est pas qu'un « rouage de la société », non, non, c'est un être humain, sensible et cultivé. La preuve ? Hors de question pour La Piche de bronzer idiot sur une plage ! Même en compagnie de sa Pichonnette (Pichonnette, je dirai quelque jour prochain votre naissance latente), Jean-Michel n'a pas envie de « griller au soleil comme une sardine et surtout comme un con ». Des vacances, ça s'organise : première étape, choisir une « destination ». Pas question pour Pichonneau d'aller dans une agence touristique, il est assez grand pour trouver une destination tout seul. À l'Espace culturel du centre

Leclerc, tout un rayon est consacré aux guides de voyage, une véritable caverne d'Ali Baba, des milliers de conseils – des « vaut le détour » et des « mérite le voyage » à la pelle ! Il y en a presque trop : faut-il découvrir le désert australien ? Les îles d'Aran avec leur « rude histoire et leur magie » ? Cette année, la Corée du Sud a le vent en poupe : déjà des millions de visiteurs et Pichonneau ne serait pas du nombre ? Pas facile de faire un choix. Et soudain, le coup de cœur : l'Algarve ! Présentée comme une destination-phare en Europe, pas trop éloignée de Paris, exotique, branchée : l'Algarve a trouvé son homme, et cet homme ce sera Pichonneau.

Il ne lui reste plus qu'à passer à la deuxième étape : le choix d'un hôtel, d'un appartement ou d'une maison. Cette fois, inutile de sortir de chez soi : internet n'est pas fait pour les chiens (le gros Menez lui serine ça toute l'année aux oreilles et, pour une fois, il a raison). La Piche passe des heures sur Booking.com : un jour il réserve un petit hôtel avec vue sur la mer ; mais le lendemain, en lisant les avis des lecteurs (« *Notre chambre puait le poisson et l'huile solaire ; nous en avons parlé au gérant,*

et pour toute réponse, il nous a montré son cul. Je déconseille. », il change d'avis (et comment lui donner tort ?). Un autre jour il croit avoir trouvé à Lagos une maisonnette de rêve (c'est d'ailleurs son nom), toutefois, les clients ne s'accordent pas entre eux : certains décrivent leur séjour comme un rêve baudelairien de luxe, de calme et de volupté, d'autres comme une épopée contre les moustiques, le bruit et la saleté. Dans le doute, Pichonneau s'abstient. L'opération se renouvelle tous les jours : quand il croit avoir déniché la bonne affaire, le commentaire d'un client, au dernier moment, remet tout en question. Épuisé, il est à deux doigts de laisser tomber. Mais avec Sabine (la Pichonnette), ce n'est pas envisageable, elle tient à *vivre pleinement*, alors, héroïquement, Jean-Michel va trancher pour un deux-pièces à Faro, malgré l'avertissement d'un client de Namur : « Si vous aimez les cafards et le graillon, n'hésitez pas ; sinon, abstenez-vous. » Pour fêter la réservation, Pichonneau saille la Pichonnette (non sans avoir auparavant servi un verre de champagne à sa belle, notre homme est un gentleman).

La belle, cependant, n'a pas envie de prendre sa voiture pour descendre dans le sud de la péninsule (et La Piche n'est pas « motorisé »). Derechef, Jean-Michel (après le travail) passe des heures à consulter des services en ligne pour réserver une formule *avion + voiture* ou un forfait *bus-train-taxi*. Et là encore, les clients ne sont pas d'accord, Pichonneau en arrive même à penser que l'espèce humaine est composée de races très différentes, mais il ne s'en ouvre à personne par peur de passer pour un « facho ». Mais le pire est à venir : les prix ne cessent de changer selon les dates, les combinaisons et la comparaison des différents sites. Parfois il a envie de crier sa révolte, de descendre dans la rue et d'intégrer la première manif qui passe pour épancher sa haine des salauds. Un soir, il craque : il rejoint une manif contre la réforme des retraites. Si un quidam avait tendu l'oreille, il aurait entendu au milieu des « *Le Macron, si tu savais, ta réforme, ta réforme, où on se la met !* » la voix tonitruante de La Piche hurlant sa haine d'Opodo.fr et d'Expedia.fr.

La manif lui a fait du bien, mais elle n'a pas résolu son problème. Et Sabine s'impatiente. Ellen'apastravaillétoutel'année pour bronzer comme une conne à Saint-Jean-de-Monts

(elle appartient à la même secte que Jean-Michel). Pourtant, Pichonneau commence à caresser une alternative : oh timidement d'abord, sans oser la penser jusqu'au bout, puis, le temps et la fatigue aidant, il ose s'avouer son projet : et si nous ne partions pas en vacances ? Et si nous restions l'été au Kremlin-Bicêtre ? Malheureusement, Sabine n'est pas encore prête pour des idées aussi modernes : à peine entrevoit-elle les intentions nouvelles de son Pichonneau qu'elle claque la porte, menaçant son « Pipi d'amour » d'une séparation sur-le-champ et sans retour. L'idée de retrouver sa liberté, dans un premier temps, ne déplaît pas à notre Piche : n'est-il pas un tigre urbain, une âme affranchie, un aventurier au teint buriné par les vents ? Après une réflexion rapide, il doit admettre que non. Il est « autre chose », plus souple, plus retors, plus doux, moins animal, plus posé.

Passer ses soirées sur Opodo ne rend pas Jean-Michel plus aimable ; un soir, il ouvre sa fenêtre et crie à tue-tête : « Vous me faites tous chier !!!! »

Les Dieux l'ont-ils entendu ? Il se pourrait.

La Pichonnette, un soir, se tord le pied dans son club de gym : elle récolte deux semaines de plâtre, suivies de trois semaines de kiné. Et ce n'est pas tout : dans *Kremlin magazine*, on annonce pour le 22 juillet un concert réunissant Léa Lili et Julien Doré, deux *songwriters* affectionnés par Sabine.

Jean-Michel, heureusement, avait réservé l'appartement de Faro sous le régime de la résiliation gratuite. Tout s'arrange ! Pichonneau, au bureau, s'interroge sans complexe, devant ses collègues, sur la nécessité de partir en vacances alors que la région parisienne regorge de festivals hip-hop, de concerts citoyens, de chapelles avec des expos à contre-temps, de Nuits des étoiles, de 14-Juillet, de Coupe du monde de foot sur grand écran et de grands corps malades.

Quand Bruno Ramirez lui annonce qu'il a réservé deux billets d'avion pour San Francisco, Pichonneau lui met la main sur l'épaule : « Mon pauvre, je suis de tout cœur avec toi. Ce n'est qu'un mauvais moment à passer. » •

GAZA : LE MONDE DÉCODE À PLEIN TUBE

Par Jean-Paul Lilienfeld

**Est-il bien raisonnable de laisser un cinéaste déraisonnable
commenter chaque mois l'actualité en toute liberté ?
Assurément non. Causeur a donc décidé de le faire.**



Il m'est arrivé une drôle de chose ce mois-ci. J'ai pris *Le Monde*, LE journal de référence, le pape du « *Décodex, venons-en aux faits* » en flagrant délit de bidouillage.

Acte I

Le 6 juin, *Le Monde* publie une vidéo : un Gazaoui, porteur d'un masque d'Anonymous, explique que les cerfs-volants portant le feu en territoire israélien sont le fruit d'une action spontanée des jeunes Gazaouis qui ont pris ça comme un amusement. En arrière-plan, les adolescents sont en train de fabriquer un de ces cerfs-volants.

Par parenthèse, on peut se demander pourquoi il porte un masque. Ce ne sont certainement pas les autorités du Hamas qui vont lui chercher des poux dans la tête, parce qu'il attaque les forces israéliennes de l'autre côté de la frontière. Alors que craint-il en donnant cette interview ? De devenir la cible du Mossad ?

Des dizaines de Gazaouis ont été interrogés à visage découvert par des chaînes du monde

entier pendant ces « marches pacifiques ». Des milliers de personnes ont été filmées, jetant des pierres, des cocktails Molotov, brûlant des pneus ou même entrant en territoire israélien après avoir découpé la clôture. Font-ils l'objet d'« assassinats ciblés » ? Ça ferait beaucoup de monde.

Je rappelle que les Israéliens ne peuvent manger qu'un seul Palestinien au petit déjeuner.

En revanche, si mon visage pouvait permettre de me rattacher au Hamas, par exemple, moi aussi je me masquerais pour donner une interview. Pour préserver non pas ma sécurité, mais ma crédibilité quand j'affirme, comme il le fait, qu'il s'agit d'« actions spontanées ». Et encore plus lorsque l'interviewé gazonymous porte un treillis sur lequel on peut lire « Army... » Imaginez que, comme pour un innocent journaliste de l'AFP, on finisse par retrouver son portrait dans l'organigramme du Hamas. Ça ferait désordre...

Je suis toujours fasciné par ces journalistes

qui, dans des reportages sur la Corée du Nord, la Syrie et autres dictatures, nous mettent en garde avec raison contre la possible fausseté des affirmations recueillies auprès de ces régimes ou de leurs porte-parole, mais nous servent des chiffres et déclarations tels que le Hamas les leur livre, sans jamais exprimer la moindre réserve sur leur fiabilité.

Le Gazanonymous, donc, déclare dans la vidéo sous-titrée : « *Tant qu'il y aura occupation dans la bande de Gaza et dans nos terres occupées, ces cerfs-volants seront envoyés presque tous les jours.* »

Depuis 2005, Gaza n'est plus occupée et il n'y reste pas le moindre citoyen israélien. Il va être compliqué de faire cesser l'occupation de Gaza. Mais soit. Un interviewé dit ce qu'il veut librement. Y compris des mensonges. Ça le regarde. En revanche, que *Le Monde* reprenne sans sourciller cette affirmation idiote est plus problématique. Voilà ce qu'on lit en légende de la vidéo : « *C'est la tactique de certains Palestiniens pour s'opposer à l'occupation de la bande de Gaza par Israël.* »

Ça, c'est du scoop !
Israël est revenu occuper la bande de Gaza et on ne nous dit rien !

Acte II

Un peu surpris par la nouvelle je publie un tweet :



Le 6 Juin, @lemondefr justifiait les cerfs-volants enflammés lancés depuis Gaza sur les champs Israéliens comme étant "une tactique pour s'opposer à l'occupation de la bande de Gaza par Israël" Oh @lemondefr vous êtes au courant qu'ils sont partis depuis 13 ans? @InfoEquitable

Puissance de Twitter, le tweet est rapidement vu plus de 15 000 fois.

Acte III

Y a-t-il un lien de cause à effet ? Le lendemain, 7 juin, *Le Monde* rectifie la légende de la vidéo. Les cerfs-volants incendiaires ne visent plus à lutter contre l'occupation, ils font partie de « *la tactique de certains Palestiniens pour s'opposer*

à Israël ». La vidéo cependant demeure telle quelle, sans que *Le Monde* prenne la peine de « décodexer » les propos du résistant anonyme. Mais rien. Sinon que, pour minimiser la gravité de ces cocktails Molotov volants, le journaliste précise qu'« *ils n'ont pour l'instant fait aucune victime* »... Hamon serait là, il ajouterait : « Malheureusement. »

Toutefois, la conscience professionnelle de ces valeureux gardiens de l'information a dû les titiller pendant la sieste, car voilà que vers 16h30, *Le Monde* fait une nouvelle mise à jour.

Acte IV

Cette fois, ils ont changé les sous-titres !

« *Tant qu'il y aura occupation dans la bande de Gaza et dans nos terres occupées, ces cerfs-volants seront envoyés presque tous les jours* » devient : « *Tant qu'il y aura l'occupation de nos villages, ces cerfs-volants seront envoyés presque tous les jours.* »

Mais, au passage, une saute dans l'image attire mon regard. Je reviens en arrière, repasse la vidéo... Mais oui ! Il y a une coupe ! J'insère la vidéo dans mon logiciel de montage en parallèle avec l'ancienne. C'est flagrant ! Ils ont coupé les propos du Gazanonymous !

J'envoie les deux versions à un gentil follower qui parle l'arabe palestinien pour traduction... et voici ce qu'il me renvoie en mettant entre crochets le bout coupé par *Le Monde* :

« *Je te jure, c'est un travail qui n'a rien à voir avec nos patrons. Les jeunes ont décidé. Ils ont pris ça comme un passe-temps. Tant que l'occupation [des terres de Gaza] et de toutes nos terres occupées continuera, ils continueront à lancer ces engins presque tous les jours jusqu'à que cette occupation se suicide ou qu'ils acceptent nos demandes.* »

Épilogue

1. *Le Monde* écrit sans sourciller une contre-vérité.
2. *Le Monde* rectifie sa légende, mais du coup ment sur la motivation exprimée par l'interviewé pour incendier les champs israéliens.
3. Il suffit alors de tailler dans la vidéo en coupant le mensonge prononcé par l'interviewé et le mensonge du *Monde* devient une vérité. Elle est pas belle l'éthique ?
Décodex ? Venons-en aux fakes... •

DIDIER RYKNER **MACRON FAUX-AMI** **DU PATRIMOINE**

Propos recueillis par Jonathan Siksou



Le critique d'art Didier Rykner dans son bureau.

Le président sait les Français attachés à leur patrimoine. Pourtant, en même temps qu'il missionne Stéphane Bern pour choisir les monuments à sauver, il détricote la loi censée les protéger. Pour Didier Rykner, rédacteur en chef de *La Tribune de l'Art*, cette dérive est aussi alimentée par une administration sclérosée. Il y a péril en la demeure.

Causeur. La « mission patrimoine » pilotée par Stéphane Bern est-elle un nouveau coup de com de l'Élysée ou une politique volontariste pour sauver notre patrimoine ?

Didier Rykner. J'ai beaucoup de doutes sur la volonté d'Emmanuel Macron de sauver le patrimoine, mais je n'en ai aucun sur celle de Stéphane Bern. Il a été beaucoup critiqué, à tort, car il a prouvé la sincérité de son engagement en sauvant avec ses propres deniers le Collège royal et militaire de Thiron-Gardais. Tout le monde ne peut pas en dire autant. Et grâce à son succès médiatique, la sauvegarde du patrimoine mobilise aujourd'hui l'opinion publique.

Il ne suffit pas de parler...

Dire qu'il y a des problèmes est en soi positif. Mais sa nomination prouve surtout l'échec de ce gouvernement, comme des précédents, à instaurer une politique patrimoniale. Hormis André Malraux et Jack Lang, aucun ministre de la Culture n'a réussi à le faire, par ignorance ou désintérêt. Quant à Françoise Nyssen, sa méconnaissance dépasse celle de ses prédécesseurs. C'est un exploit dramatique. Récemment, elle a restitué un tableau spolié à une famille juive pendant l'Occupation. Ces tableaux sont nommés MNR (Musées nationaux récupération), mais elle a découvert cette appellation en prononçant son discours. Elle ne savait pas ce que ça voulait dire. Manifestement, la ministre ne travaille pas.

Cela met-il en cause la légitimité du ministère de la Culture ?

Non. Cela questionne la clairvoyance de celui qui choisit le ministre, car heureusement, il y a quelques personnes qui peuvent prétendre à ce portefeuille. Elles possèdent les compétences nécessaires, s'intéressent au patrimoine et connaissent l'administration. Or que voit-on sous Françoise Nyssen ? Une ministre supplantée par une administration désorganisée qui mène à un chaos inédit. La DGPAT (Direction générale des patrimoines) n'a plus personne à sa tête. Le directeur du patrimoine, Vincent Berjot, est un comptable toujours en poste, mais invisible, et, depuis quatre mois, on cherche à le remplacer. Cinq mois aussi qu'il n'y a plus de directeur des Musées de France, mais Marie-

Christine Labourdette n'est pas regrettée. Quant aux Archives, Hervé Lemoine, qui était compétent, n'est plus en responsabilité. Il y a plus encore. Avec l'association Sites & Monuments, nous avons voulu consulter la liste des « trésors nationaux » ayant obtenu leur certificat de sortie du territoire, car nous savons que dans ce domaine l'État est défaillant. Cette liste est dressée par une seule personne qui n'a de compte à rendre qu'à elle-même et elle refuse de nous la montrer. La CADA (Commission d'accès aux documents administratifs) et le tribunal administratif nous ont donné leur accord, mais le ministère, qui nous interdit toujours cette consultation, a fait appel ! Nous irons donc devant le Conseil d'État. Cette administration déliquescence cache des insuffisances coupables. Triste constat quand on connaît les excellents fonctionnaires qui travaillent Rue de Valois.

L'un des volets emblématiques de la « mission Bern » est le loto du patrimoine. Les quelques millions qu'il est censé rapporter seront-ils suffisants ?

Ce que Stéphane Bern va créer, les Britanniques le connaissent depuis longtemps et François de Mazières, le maire de Versailles, plaide en vain pour qu'on le fasse depuis des années. Ce jeu de grattage, qui devrait rapporter 15 à 20 millions, fait office de « gadget » quand les budgets du ministère continuent d'être rognés et que le gouvernement fait passer la loi ÉLAN, qui supprime la nécessité de l'« avis conforme » des architectes des Bâtiments de France pour les édifices en zone protégée en état de péril. Or ils sont très nombreux ! À Perpignan, par exemple, le maire veut raser des îlots entiers dans le quartier Saint-Jacques, qui se trouve précisément dans ce cas (protection et péril). Il peut déjà le faire en partie avec la législation actuelle, mais cette loi lui donnera demain une totale liberté de pelleteuse. Ce texte aurait permis de faire disparaître le Marais à Paris. La deuxième disposition problématique est la limitation du droit de recours des associations. Il sera beaucoup plus difficile de s'opposer aux maires et aux promoteurs, même pour faire respecter cette loi minimaliste. Je pense qu'on veut revenir aux années 1970, quand on détruisait en toute impunité des quartiers entiers. À cela s'ajoute le « réaménagement » irréversible de →



Aménagement du pavillon Dufour au château de Versailles, août 2014.

L'habillage des travaux est financé par Dior.

Il y a trois ans, l'intérieur d'une aile du château de Versailles a été entièrement démoli.

bâtiments existants. Le palais des Consuls, à Rouen, et la Maison du peuple, à Clichy-la-Garenne, en sont de tristes exemples et prouvent que le patrimoine du ^{xx}e siècle est autant menacé que le patrimoine plus ancien.

Faut-il en conclure que lorsqu'un bâtiment est protégé – c'est-à-dire classé –, cela ne le protège pas ?

Rien n'est à l'abri. Il y a moins de trois ans, au cœur du château de Versailles, site protégé par excellence, l'intérieur d'une aile a été entièrement démoli pour construire un nouveau hall d'accueil digne d'un hôtel d'Abu Dhabi. Pour ce faire, on a cassé des pièces des ^{xviii}e et ^{xix}e siècles, des murs de refend, des boiseries, les volumes... L'endroit le plus protégé du monde a été défiguré et personne n'a rien dit. Il y a donc un problème !

La multiplication des appels au mécénat privé pour l'acquisition d'œuvres ou la

restauration de monuments est-elle l'expression d'un désengagement de l'État dans la préservation du patrimoine ?

C'est ambigu, car le mécénat coûte de l'argent à l'État. La part de déduction fiscale est en général de 66 % pour les particuliers et de 60 % pour les entreprises. Ce chiffre monte à 90 % lorsqu'il s'agit d'un trésor national. Dans ce cas-là, l'État dépense pratiquement autant que s'il achetait. En même temps, il peut faire preuve d'une certaine désinvolture budgétaire, notamment sur le plan de l'allocation des ressources. Sur 10 milliards d'euros par an, 9 % sont consacrés à ce qu'on appelle le patrimoine (musées, archéologie, archives), dont 3 %, soit 300 millions, pour les monuments historiques. Une somme qui semble encore plus dérisoire quand on sait que 50 % du budget global de la « Culture » vont à l'audiovisuel public. Est-ce sa mission ? Quand le ministère récupère moins de 1 % du budget de l'État, rogner sur le patrimoine équivaut à se priver de café le matin lorsqu'on est en faillite personnelle. Ce n'est pas là qu'on fait des économies ! Tout prouve, en plus, que le patrimoine est économiquement vertueux. Un euro investi dans ce secteur rapporte plus d'un euro au PIB. Ce sont des économies de bouts de chandelle.

Dans ce domaine, Anne Hidalgo est une « bonne cliente » de *La Tribune de l'Art*, pour quoi ?

Parce qu'Anne Hidalgo est en train de détruire Paris. Le patrimoine n'est pas entretenu, les musées de la Ville ont des moyens insuffisants, le mobilier urbain est progressivement remplacé par un autre d'une laideur évidente, des pseudo-jardins sont plantés n'importe où. C'est un vandalisme effréné qui détruit l'image de la capitale. Et certaines réalisations seraient difficilement réversibles, comme la place de la République. C'était une place avec deux squares ^{xix}e, des fontaines, des lampadaires, des pelouses, des arbres et de belles grilles. On les a laissés pourrir deux ou trois ans pour justifier leur destruction afin de construire l'esplanade « minérale » où l'on fait désormais du roller. Cet aménagement vieillit très vite et coûte très cher. Ce lieu « festif » a aussi accueilli début juin une ferme géante avec des rouleaux de pelouse, du foin, des vaches et des milliers de fleurs en pot. On a végétalisé ce qu'on avait dévégétalisé ! On pourrait aussi

évoquer les quelque 200 fontaines dont près de 60 % ne fonctionnent pas, les églises et leurs peintures murales qui tombent littéralement en morceaux. Et je ne parle pas de la saleté, avec ces poubelles en plastique – qui ressemblent à des préservatifs géants – dévorées par les rats et les corbeaux.

On dénonce aussi les publicités géantes sur les échafaudages. Sont-elles une atteinte au patrimoine ? Elles permettent de financer les travaux de restauration des grands monuments.

C'est officiellement temporaire, mais c'est faux. C'est du temporaire qui se déplace tout le temps, si bien qu'il est partout. Il y en a tout le temps le long de la Seine, par exemple. Et ce type de publicité est laissé plus longtemps que nécessaire pour rapporter plus d'argent aux entrepreneurs. Peut-on tout faire pour de l'argent ?

C'est la vraie question. Mettrait-on une bache monogrammée sur le porte-avions *Charles-de-Gaulle* lors de sa révision ? Non, ça ne serait pas correct, dirait-on. Alors, pourquoi cela le serait-il sur le palais de Justice de l'île de la Cité ? Le président de la République porterait-il un tee-shirt vantant une marque qui financerait les restaurations de l'Élysée ?

Vous l'en pensez capable ?

Je ne sais pas quoi penser d'Emmanuel Macron. Il est évidemment plus cultivé que ses deux prédécesseurs. Il réunit des directeurs de musées pour parler des musées et il fait le loto du patrimoine. Fort bien. Sauf qu'en même temps, il fait voter une loi qui risque de détruire le patrimoine. D'un côté il semble s'y intéresser et de l'autre pas. Reste à savoir de quel côté penche le « *en même temps* » sur ce sujet essentiel. Pour le moment, du mauvais. •

Entre revenus du patrimoine et patrimoine, l'État a choisi.

Par Jonathan Siksou

Si la « flat tax » sur les placements financiers est un coup de pouce pour les actionnaires, elle s'avère être un coup de poing contre le patrimoine. Et il pourrait avoir du mal à s'en relever. Prenons l'exemple du propriétaire d'un monument historique (MH), qui perçoit par ailleurs 100 000 euros de dividendes par an. Il pouvait, en réinvestissant cette somme dans les travaux d'entretien de son domaine, la déduire de sa déclaration. Ce revenu n'était donc pas imposable et permettait de maintenir vivant un témoin de notre passé. Mais plus soucieux de production économique que de patrimoine historique, le gouvernement a décidé de taxer à hauteur de 30 % les dividendes, quelle que soit leur ampleur, en supprimant toutes les déductions fiscales. Notre actionnaire amoureux de vieilles pierres paiera donc 30 000 euros d'impôts, mais devra mettre de sa poche pour restaurer sa toiture classée. Une « aberration », pour Renaud de Châtillon, ancien membre du conseil général des Mines à Bercy (à l'origine de l'élaboration du texte), aujourd'hui retraité. En imaginant la première ébauche de cette loi, il ne pensait pas qu'elle serait remaniée au point de pénaliser les propriétaires de monuments historiques. « *Il y avait jusqu'à un fléchage de l'État disant "je choisis que votre argent aille en direction du patrimoine"*,

explique-t-il, *cela encourageait à remettre un monument sur pied, c'était un contrat moral. Mais l'État dit maintenant "achetez des tickets de loto". Tout le monde n'est pas joueur !* » Le problème est sérieux, car les propriétaires, qui ne sont pas tous milliardaires, devront supporter la charge de restaurations non défiscalisées tout en payant l'IFI (impôt sur la fortune immobilière). Le remplaçant de l'ISF ruinerait la majorité d'entre eux tout en n'apportant que quelques millions dans les caisses de l'État. Un vrai gâchis quand on sait qu'un monument historique ouvert au public est souvent l'unique attrait touristique des petites communes. L'ancien haut fonctionnaire ne cache pas son amertume : « *Après notre défaite industrielle, notre principale ressource en matière de commerce extérieur est le tourisme. Va-t-on le perdre aussi ? Car les propriétaires de monuments historiques sont de vrais acteurs économiques et culturels. Le grand projet d'Emmanuel Macron est de restaurer le château de Villers-Cotterêts. Coût estimé : 150 millions d'euros. Le président veut imposer sa marque en rénovant un château, c'est très bien. Mais cela se fera au détriment de la rénovation de tous les autres.* » On se demande si Macron, qui s'emploie à populariser le patrimoine, ne va pas surtout le paupériser. •

HIDALGO RASE... MAIS PAS GRATIS !

Par Sami Biasoni



Réaménagement de la place de la République,
Paris, printemps 2013.

Lancée par la maire, la rénovation des grandes places parisiennes promeut un culte du banal en rupture avec la noblesse de l'urbanisme haussmannien. Quand le laid se pare des atours du festivisme « inclusif ».

Après l'échec de l'urbanisme sur dalle inspiré du fonctionnalisme de Le Corbusier, qui a défiguré de ses tours massives le 13^e arrondissement et le front de Seine du quai de Grenelle dans les années 1970, on pensait Paris durablement revenu à de plus sages fondamentaux en matière d'aménagement des espaces publics. C'était compter sans la frétillance politique de la gauche parisienne arrivée au pouvoir au tournant du millénaire ; sous les pavés des berges, on allait imposer la plage, et reconquérir patiemment chaque centimètre de bitume sur des

voitures vouées aux gémonies. La « vélorution » folâtre voulue par Bertrand Delanoë était lancée et rien ne devait pouvoir l'arrêter.

Lorsque Anne Hidalgo décide d'ouvrir, en juin 2015, une concertation préalable au réaménagement de sept grandes places parisiennes – Nation, Madeleine, Bastille, Fêtes, Gambetta, Panthéon et Italie –, elle s'inscrit dans la droite ligne du projet de son prédécesseur à l'Hôtel de Ville. En bon épigone, madame le maire ne promet rien de moins que de « *libérer [ces places] pour les piétons* » et de repenser la ville en « *co-élaboration [...] afin de construire de nouveaux espaces de convivialité innovants, durables et sobres* ».

Le bûcher du baron Haussmann

Trois ans plus tard, on « expérimente » encore. Ici, quelques tables en bois de récupération et bancs en pierre brute, là des modules sportifs légers désespérément superfétatoires et non loin, une poignée d'étudiants-en-socio-à-Nanterre assis en tailleur dans un container maritime participant à un atelier exploratoire sur les potentialités disruptives de l'espace inclusif. Aux pieds des colonnes corinthiennes de la Madeleine ou du Panthéon, c'est une cour des Miracles d'un nouveau genre que l'on établit ainsi : au simulacre de la misère, on substitue celui de la festivité organisée.

Les grands travaux de transformation de la capitale entrepris sous Napoléon III par le baron Haussmann ont marqué les Parisiens d'antan par leur ampleur considérable et par les désagréments nombreux qu'ils ont causés. Mais il s'agissait de réaliser le projet grandiose d'assainir et d'ennobler une ville dont la configuration témoignait alors encore de l'héritage archaïque du Moyen Âge. On doit à cette insigne ambition nombre des marqueurs architecturaux et urbanistiques qui fondent l'identité glorieuse et romantique de Paris : ses fontaines Wallace, ses colonnes Morris, beaucoup de ses grands axes, squares et jardins. Après avoir réussi à totalement dénaturer l'esprit des kiosques à journaux iconiques de l'architecte Davioud, Anne Hidalgo persiste en se lançant dans la rénovation des grandes places parisiennes. Que l'organisation actuelle du mobilier urbain relève d'une cohérence subtile lui importe peu : on fera du neuf avec du recyclé et du brut, à « bas coût », et sans vision d'ensemble.

La trahison des post-postmodernes

Il faut croire que le Paris haussmannien n'est que coercion des corps et anéantissement des sociabilités, tant le discours de l'équipe municipale est hanté – depuis deux décennies – par le spectre d'un espace d'oppression et de contraintes qu'il faudrait libérer pour le bien des individus. Il s'agira donc de se réapproprier la ville pour l'ancrer dans un futur artificiel souhaitable, non plus verdoyant, mais « *végétalisé* », non plus minéral et métallique, mais éminemment organique. Quelques jardinières posées sur le bitume de la place de la Nation,

entretenues par des « *personnes en situation de rue* » sur le chemin d'une réinsertion écoresponsable feront l'affaire, pourvu que les bons sentiments abondent et que les automobilistes s'évaporent docilement.

Soucieuse d'explorer les « *nouvelles possibilités d'être dans la ville* » (en d'autres termes, manger, boire et s'asseoir par terre), la mairie de Paris promeut un culte du banal en rupture avec la noblesse d'un classicisme jugé trop peu inclusif. Ce faisant, la gauche réactualise à moindres frais la proposition ironique d'Alphonse Allais qui aurait consisté à installer Paris à la campagne, l'air y étant tellement plus pur.

L'alignement des banlieues

Mais à l'image de la place de la République rénovée, c'est une triste campagne que l'on transpose. Au milieu des kyrielles de voitures à l'arrêt – ronronnantes et klaxonnantes – environnées d'enseignes bas de gamme, on a aménagé un espace surdimensionné où les piétons transitent, stagnent parfois, mais ne semblent jamais trouver de raison légitime d'être là. Il ne suffit pas de désigner un lieu comme « *pacifié et multi-usages* » pour qu'il le soit ; c'est ce que deux millénaires d'urbanisme nous ont pourtant enseigné. À l'image des agoras de nos villes nouvelles, pensées après 1968 comme des espaces idéaux de rencontre et de vie et devenues pour la plupart des lieux de déperdition et de fixation de la misère sociale, ces places que l'on redessine risquent fort de n'être pas les havres de paix promis.

Surendettée, la Mairie de Paris a conçu un projet de réaménagement « *sobre* ». Or, il ne peut y avoir aisément de sobriété heureuse en milieu urbain. Le retour au bois et à la pierre n'est pas un retour à la terre. À force de reporter le réel et ses complexités à une date ultérieure, en espérant à chaque fois qu'il finira par s'adapter au discours, la gauche municipale et ses dogmes fracturent toujours un peu plus le corps social. Ce ne sont ni les familles, ni les personnes âgées, ni ceux qui travaillent beaucoup ou loin – autrement dit les « *contraints* » – qui fréquentent ces nouveaux lieux de vie artificiels que sont les places réaménagées, mais des tribus d'individus réunis selon les circonstances : des étudiants pendant les cours auxquels ils n'assistent pas, des factions insoumises en camping urbain durant Nuit debout, des associatifs réunis au cours des journées du quart-mondisme, des migrations de refuge ou encore de l'oppression de genre.

« *De tous les criminels qui œuvrent officiellement dans l'innocence, les Verts sont sans doute les mieux organisés et les plus glaçants* », observait Philippe Muray. Il faut croire qu'en matière d'urbanisme, ceux qu'ils conseillent dépassent leurs plus diaboliques espérances. •

Sami Biasoni est banquier d'investissement, professeur chargé de cours à l'Essec et doctorant en philosophie à l'ENS.

MACRON MAJEUR ISOLÉ EN EUROPE

Par Luc Rosenzweig



Conférence de presse d'Emmanuel Macron au sommet européen de Bruxelles, après l'annonce d'un accord conclu à 28 sur le dossier migratoire, 29 juin 2018.



Fin juin, le sommet de Bruxelles s'est soldé par un accord de façade sur les migrants. En coulisses, l'UE reste fracturée entre réfractaires à l'immigration massive et « eurofervents » menés par Emmanuel Macron. Si le président français jette l'anathème sur la « lèpre » populiste, il ne pourra rester sourd aux angoisses des peuples qui dictent l'agenda européen.

L'accord « à l'arraché » conclu à Bruxelles au petit matin du vendredi 29 juin 2018 sur la crise migratoire ne doit pas faire illusion : l'unanimité des 28 participants à ce sommet n'a été obtenue qu'au prix de formulations ambiguës, de déclarations d'intention sans contenu tangible, de promesses qui n'engagent que ceux qui les reçoivent. À l'exception du renforcement rapide et conséquent de Frontex, corps commun de gardes-frontières postés le long des limites terrestres et maritimes de l'Union européenne, aucun des conflits qui déchirent l'UE depuis la vague migratoire de l'été 2015 n'est véritablement réglé.

La panique provoquée dans les cercles dirigeants de l'Union européenne par les victoires électorales des forces politiques dites « populistes » en Hongrie, Pologne, Autriche, Slovaquie et *last but not least* en Italie, pays fondateur de l'Union, a contraint les tenants de la politique des bras grands ouverts à une retraite piteuse. À Bruxelles, le 29 juin, l'« Europe des valeurs », celle qui se prétend l'arbitre des élégances morales à l'échelle continentale, a dû s'incliner devant l'« axe de la volonté » proclamé à Munich par le chancelier autrichien Sebastian Kurz et le ministre allemand de l'Intérieur Horst Seehofer, tourmenteur en chef de la chancelière Angela Merkel sur la question migratoire. En manifestant leur désir d'en finir avec la *Willkommenskultur*, déjà mise à mal au fil des mois, l'Autrichien et le Bavarois ont brisé l'isolement des pays du groupe de Visegrad (Pologne, Autriche, Slovaquie, République tchèque), que les « vertueux » d'Europe occidentale voulaient châtier pour leur refus radical de se laisser imposer des quotas de migrants extra-européens. Le Premier ministre hongrois Victor Orbán, leader charismatique de ce groupe, triomphe : rien ne sera imposé à ceux qui ne désirent pas faire de leur pays une nation multiculturelle, sinon de contribuer financièrement au renforcement de Frontex, et à la mise en place de centres d'accueil « contrôlés » (entendez fermés, mais silence, il ne faut pas le dire !) dans les pays de l'UE, ou dans les pays extra-européens qui se porteraient volontaires. →

Loin d'être mis au ban de la communauté, les « Vise-grad » et leurs nouveaux alliés partout en Europe ont imposé leur vision de l'Europe comme une option honorable, qui peut certes être discutée, voire récusée, mais qu'il n'est plus possible de diaboliser, comme ont tenté jusqu'au dernier moment de le faire, sans succès, les défenseurs autoproclamés de la vertu imposée d'en haut, Emmanuel Macron en tête...

L'ascension des forces populistes en Europe n'a pas commencé avec la crise des migrants.

Avant le sommet de Bruxelles, l'analyse du président français, reprise en boucle par ses suiveurs habituels de la grande presse et des médias publics, était apparemment limpide : il n'y a pas de crise migratoire, mais une crise politique fomentée et instrumentalisée par des forces d'extrême droite qui font leur miel électoral des peurs irrationnelles qu'ils provoquent dans des populations déstabilisées par la mondialisation de l'économie.

Cela ne vous rappelle rien ? Au début de ce siècle, les esprits inquiets qui s'alarmaient de la montée d'un islam radical dans les banlieues, et évoquaient les difficultés rencontrées par les enseignants, travailleurs sociaux et agents des services publics à faire respecter les valeurs de la République, étaient au mieux moqués, au pire taxés de racisme. Les gouvernants et leurs auxiliaires sévissant dans les sciences sociales parlaient d'une « panique morale » sans fondement factuel et d'une insécurité ressentie, expliquant tous les problèmes par la relégation sociale supposée. Contester cette doxa valait à ceux qui s'y risquaient d'être rangés parmi les séides de Marine Le Pen.

Aujourd'hui, Emmanuel Macron justifie ses anathèmes contre la « lèpre » populiste qui menacerait l'Europe en arguant de la diminution drastique du nombre des migrants atteignant aujourd'hui le territoire de l'Union. Mathématiquement, il n'a pas tort, mais politiquement, c'est du pur et simple foutage de gueule, si l'on me permet l'expression. Cette réduction conjoncturelle ne résulte pas d'un moindre désir des ressortissants des pays concernés (Afrique subsaharienne, Maghreb) de fuir leur misère pour chercher une vie meilleure en Europe, mais d'une organisation plus efficace de leur blocage en Libye, principal lieu d'embarquement des migrants. La Libye n'étant pas signataire de la convention de Genève sur les réfugiés, qui interdit de les refouler vers des ports « non sûrs », on sous-traite le sale boulot à ses gardes-côtes, que l'on subventionne pour cela.

Bien entendu, de nouvelles filières sont en cours de

création. Depuis le début de l'année 2018, on observe une recrudescence des passages de clandestins vers l'Espagne, et les signaux lancés par le nouveau gouvernement espagnol du socialiste Pedro Sanchez pourraient encore les encourager. À plus long terme, la tendance n'est nullement à une réduction, mais à une intensification drastique de la pression migratoire, comme l'a démontré avec brio l'universitaire américain Stephen Smith¹.

Un autre biais argumentatif des contempteurs des « populistes » est d'affirmer que la crise des migrants est le seul carburant de leur essor électoral. C'est oublier que l'ascension des forces politiques « antisystème » en Europe n'a pas commencé avec la grande crise de 2015. La question des migrants coagule une série d'autres problèmes liés à l'évolution des rapports des sociétés européennes avec leur composante musulmane et à leur plus ou moins grande acclimatation au multiculturalisme qui en découle. Or, à la différence de la question migratoire, ces thématiques ne sont pas du ressort des institutions européennes, mais relèvent des choix opérés par chaque nation, en fonction de son histoire, de ses traditions, de son projet.

La France et l'Allemagne sont les plus concernées par cette problématique, qui a déchiré, jusqu'à les faire exploser, les forces politiques traditionnelles, à gauche comme à droite. Les deux pays ont été, ces dernières années, la cible du terrorisme islamiste radical, et les musulmans vivant sur leur territoire, étrangers ou nationaux, sont soumis aux pressions des radicaux de toutes obédiences, les incitant à imposer leurs exigences culturelles et culturelles dans le champ politique et social. En Allemagne, les Turcs, « *travailleurs invités* » du miracle économique d'outre-Rhin, ont été longtemps incités par le pouvoir kémaliste, qui les contrôlait étroitement, à pratiquer discrètement leur religion, et à se conformer, dans l'espace public, aux mœurs locales : pas de voile pour les filles à l'école, pas d'exigence de repas halal pour la cantine, pas de refus de mixité pour les activités sportives ou les sorties scolaires.

La prise de pouvoir par les islamistes de l'AKP, et le durcissement religieux constant imposé par le régime Erdogan à ses concitoyens de Turquie et de l'étranger, a changé la donne en Allemagne. On revendique maintenant de pouvoir prier en classe pendant les heures de cours, des repas halal dans les écoles, la non-mixité dans les séances de piscine. Il va sans dire que le voile islamique est accepté dans les classes, quel que soit l'âge de celle qui le porte... Croyant bien faire, un collège de la petite ville de Herne, dans le land de Hesse a fait l'acquisition d'une vingtaine de « burkinis » pour inciter les jeunes filles musulmanes à participer aux séances d'apprentissage de la natation avec leurs petits camarades garçons. Du coup, par imitation, ou par réaction, en Bavière, les auto-



Un navire des gardes-côtes italiens accoste à Catane, en Sicile, avec plus de 900 migrants à son bord, 13 juin 2018.

rités régionales dominées par la CSU ressortent les crucifix des tiroirs pour les raccrocher aux murs des salles de classe, et réaffirmer la *Leitkultur* (« culture de référence ») chrétienne de l'Allemagne. C'est dire à quel point de confusion en sont nos voisins face à un problème qui dépasse de loin le droit d'asile et le sort à réserver aux migrants économiques...

En France, l'histoire postcoloniale, la montée de la radicalité et de la violence dans des territoires délaissés par les pouvoirs publics, les querelles idéologiques de plus en plus âpres entre les « multiculturalistes », les « indigénistes », les défenseurs de la tradition laïque française, la montée du nouvel antisémitisme sont au cœur du débat public. L'Europe, bien évidemment, n'a pas de réponse à cette question éminemment nationale, et ceux qui persistent à prétendre le contraire trompent le peuple. Une solution européenne à la crise des migrants, pour autant qu'elle puisse voir le jour, ne résoudra bien évidemment pas les autres problèmes liés à la présence de l'islam en France, en Allemagne ou ailleurs.

Une nouvelle norme est peut-être en train de s'imposer au sein de l'UE : le droit pour chaque pays de décider de sa structure démographique, de choisir ceux qu'elle invite à vivre sur son territoire. Ceux qui seraient tentés d'administrer des leçons de morale à

la Hongrie ou à la Slovaquie feraient bien de se souvenir qu'à la différence de la Roumanie et de la Bulgarie, ces pays ont pris en charge l'importante minorité rom présente sur leur territoire, et fait en sorte que ces derniers ne viennent pas faire la manche dans nos métropoles avec leurs enfants en bas âge, sous l'ordre de chefs de clan investissant les bénéfices dans leurs demeures kitsch de Transylvanie...

Le seul résultat de la farce de Bruxelles a été de sauver (provisoirement ?) la soldate Merkel d'un putsch interne à la droite allemande en lui donnant juste assez de biscuits pour apaiser la CSU et Horst Seehofer. Les Bavarois devraient se satisfaire, en grommelant des mesures annoncées pour tarir le flux migratoire, et surtout crier victoire pour le passage à la trappe, dans l'accord final sur les questions économiques, du projet de budget commun de la zone euro, cheval de bataille d'Emmanuel Macron. Il avait été adopté, du bout des lèvres et avec de nombreux bémols, par la chancelière lors de leur entrevue au château de Meseberg, quelques jours avant le sommet de Bruxelles. C'est la « Ligue hanséatique » qui a eu sa peau. Ce groupe de 12 pays du nord de l'Europe emmené par les Pays-Bas est viscéralement hostile à tout ce qui peut ressembler, de près ou de loin, à une solidarité financière intra-européenne non assortie de la mise sous tutelle des pays demandeurs, comme ce fut le cas pour la Grèce.

Dans moins d'un an, les élections européennes viendront sanctionner la politique de chacun des dirigeants de l'UE. Leur résultat a toutes les chances d'être catastrophique pour les « eurofervents » emmenés par Emmanuel Macron. Les consultations citoyennes qu'il a lancées à grand bruit pour réveiller le désir européen des peuples sont un flop retentissant, et n'attirent qu'un noyau réduit de convaincus. Comme de coutume, ce scrutin sera l'occasion pour les mécontents des gouvernements en place de donner un avertissement sans frais à leurs dirigeants, et au plus grand nombre de marquer leur désintérêt par l'abstention.

La gauche sociale-démocrate va sans doute rétrécir sérieusement au parlement de Strasbourg, avec le départ des travaillistes britanniques, la quasi-disparition de la gauche est-européenne, et l'effondrement des socialistes français. Le Parti populaire européen, aujourd'hui dominé par la CDU merkelienne, va opérer un mouvement vers la droite avec l'arrivée de députés français adoubés par Laurent Wauquier, le déclin des européens italiens de Berlusconi, et l'« axe de la volonté » austro-bavarois donnera alors le ton. L'avenir dira si cela ressemble à du Mozart ou à du Wagner. Quant à la mélodie française, si belle et si délicate, elle risque d'être à peine audible. •

1. Stephen Smith, *La Ruée vers l'Europe*, Grasset. Voir son entretien dans *Causeur*, « L'Europe va s'africaniser, c'est inexorable », n° 55, avril 2018.

ITALIE MONNAIE EUROPEENNE, DETTE NATIONALE

Par Jean-Luc Gréau



Depuis son entrée dans l'euro, l'Italie s'enfonce dans la récession et creuse sa dette publique. Entravée par les cures d'austérité successives, la faible croissance italienne ne peut résorber les déficits. D'autant que Rome ne peut compter sur la mutualisation de sa dette.

Emmanuel Macron, meilleur anglophone que votre serviteur, aurait gagné à lire l'article qu'un chroniqueur du *Financial Times* a récemment consacré à la dette publique italienne¹. John Plender résume en deux phrases quarante années d'histoire de notre voisin. « *J'avais coutume de dire dans les années 1980 que l'Italie était une bonne économie entravée par un État inopérant. Aujourd'hui, la troisième économie de la zone euro est faible et entravée par une union monétaire dont l'impact est clairement néfaste.* » On subodore que John Plender n'est pas un de ces journalistes ravis de la crèche européenne.

L'auteur souligne que le revenu par tête en Italie est aujourd'hui inférieur à ce qu'il était au moment de la création de l'euro et rappelle que les dirigeants politiques ont joué constamment le jeu de l'austérité budgétaire imposée par Bruxelles, au point de réaliser des excédents primaires, ce qui signifie que *les dépenses sont inférieures aux recettes*, hors intérêts dus sur la dette accumulée.

John Plender aggrave son crime de lèse-majesté européenne quand il nous dit que l'union monétaire a installé un taux de change inapproprié, tout particulièrement pour le secteur manufacturier qui souffre d'un « *écart de compétitivité de 30 % vis-à-vis de l'Allemagne* ». Et il ne voit pas comment réaliser la déflation des salaires qui résorberait cet écart. Par voie de conséquence, l'Italie s'enfonce dans un chômage chronique qui atteint des proportions ravageuses chez les jeunes, avec un taux de 35 %.

En dépit des efforts d'austérité accomplis par *tous les gouvernements des vingt dernières années sans exception*, ce qu'oublie de dire nos médias, l'État italien est aujourd'hui affligé d'une dette supérieure à 130 %

du PIB, la deuxième de la zone euro. Tous les efforts accomplis entre 2000 et 2008, qui avaient permis de la réduire à 105 % du PIB, ont été annulés et au-delà par les trois récessions successives qui ont crucifié l'Italie entre 2008 et 2016. Et la seule échappatoire, qui consisterait à monétiser la dette discrètement, est interdite par l'union monétaire qui joue ainsi deux fois son rôle de souricière.

C'est là que le cas de John Plender devient pendable : « *Les leçons de l'Histoire ont montré que des niveaux très élevés de dette n'ont pu être que rarement ramenés à des niveaux acceptables sans une répudiation formelle ou un défaut informel par l'inflation.* » L'Angleterre offre un cas exceptionnel de réduction normale de la dette, mais il lui a fallu *quatre-vingt-dix-huit ans* pour résorber l'immense dette issue des guerres contre Napoléon, et il s'agissait alors de la première puissance industrielle, bancaire et maritime du monde durant la période concernée ! En sens inverse, l'Italie a pu digérer la dette issue de la Première Guerre mondiale au prix de deux répudiations partielles prononcées par Mussolini, avant d'effacer par l'inflation celle provoquée par la Seconde.

La conclusion s'impose : l'Italie ne peut rembourser sa dette, non plus que la Grèce, le Portugal ou l'Irlande. La France, l'Espagne, la Belgique sont à la merci d'un ralentissement ou d'une récession qui porterait leurs dettes publiques au niveau de celle de l'Italie². Les Européens sont pris au piège qu'ils se sont tendu à eux-mêmes en adoptant l'unification monétaire.

Otages des banques

De plus, l'accusation serait incomplète si on ne rappelait pas que l'essentiel des dettes ainsi accumulées au fil du temps se trouve aujourd'hui dans les comptes des grands agents financiers : les fonds de placement, les sociétés d'assurance et les banques, surtout les banques. L'achat des dettes publiques par les banques est la face cachée de notre histoire financière récente. Il s'est fait en deux temps.

Dans un premier temps, il y a près de quarante ans, les banques ont offert aux États de les délivrer de la patate chaude des déficits en escomptant ferme leurs nouveaux emprunts, autrement dit en achetant des titres d'État. La complicité qui s'est établie ainsi, en arrière-plan du débat officiel, explique entièrement l'inertie des États face aux comportements dévoyés de la corporation bancaire : un troc a été passé au terme duquel les gouvernants s'abstenaient de réglementer les activités financières en contrepartie du soutien formel que les banques accordaient à leur endettement.

Plus tard, avec la crise de l'euro, la situation de dépendance réciproque des États et des banques s'est renforcée sous la conduite de la BCE. Pour sauver les États et les banques avec eux, tout en sauvant l'euro, cela va de

soi, il a fallu soutenir à toute force la valeur des dettes publiques, qui s'était affaissée ou effondrée. C'est la raison d'être du *quantitative easing* mené de la main du maître Draghi. Avec l'argent tombé du ciel de la BCE, les banques ont continué à acheter les emprunts nouveaux émis par les Trésors publics en acceptant les *taux les plus bas de l'Histoire*. L'Allemagne emprunte aujourd'hui à 0,4 %, la France à 0,8 %, l'Espagne à 1,3 %. Et c'est là la raison pour laquelle les dettes publiques se sont stabilisées dans les pays du Sud. Des États potentiellement insolvable sont traités comme les débiteurs les plus fiables qu'on ait jamais vus sur les marchés du crédit. Cherchez l'erreur.

Dans le monde financier, personne n'est dupe de cette manipulation, dont on sait bien qu'elle apparaîtra au grand jour à la prochaine crise.

Reste la ressource de la *mutualisation des dettes publiques de la zone euro*, solution que notre président avance avec conviction depuis qu'il est installé à l'Élysée. L'idée n'est pas nouvelle puisque certains financiers l'avaient préconisée dès l'éclatement de la crise de l'euro. Cette mutualisation serait assortie d'un contrôle des dépenses à partir de Bruxelles, qui marquerait la fin de la souveraineté budgétaire des États. Le nerf de la guerre serait dans les mains d'un bureaucrate plus ou moins germanique.

J'aimerais cependant insister sur un point oublié par le débat public : le mélange des dettes de l'Europe du Sud, du Nord et d'ailleurs rappelle étrangement les CDO, ces titres financiers qui combinaient divers titres de qualités diverses allant du *subprime rate* au *prime rate* et qui ont joué un rôle décisif dans la crise financière de 2008. La mutualisation des dettes publiques de la zone euro, avec la création d'un titre agréant des créances *subprime* grecque, italienne et portugaise, des titres *prime* allemand et néerlandais, et la qualité intermédiaire française et belge, pourrait bien entraîner une récurrence du processus. Imposer par ce biais une solidarité financière entre les clochards du Sud et les nantis du Nord revient, purement et simplement, à prendre en otage l'économie et le contribuable allemands pour préserver les banques et l'euro. Raison pour laquelle Berlin fait obstacle aux demandes de Paris. Reste que celles-ci trahissent la nature du projet européen de Macron. On peut se demander s'il est un militant de l'Europe intégrée ou un majordome de la corporation bancaire. Sans doute un peu les deux, car il incarne à merveille la dialectique de l'idéologie et des intérêts qui est au cœur de l'expérience néolibérale. •

1. John Plender, « Investors set to remain unforgiving on Italian populists' debt diagnosis », *Financial Times*, 30 mai 2018.

2. La récession de 2008 a porté la dette publique française de 65 % à 85 % du PIB, la crise de la zone euro l'a portée à près de 100 %.

ALGÉRIE L'OPTION VÉNÉZUÉLIENNE

Par Erwan Seznec

De plus en plus dépendante du pétrole, Alger ne pourra pas éternellement compter sur l'économie de rente pour acheter la paix sociale. Malgré ses atouts, désespérément inexploités, sclérosé par la fin de règne de Bouteflika, le pays s'achemine vers une faillite à la vénézuélienne.

C'est un cas d'école enseigné en première année d'économie : comment la rente des hydrocarbures peut couler un pays. Dopant les salaires et la devise, elle mine la compétitivité des entreprises nationales. Les importations s'envolent et le chômage augmente, sauf à multiplier les emplois publics superflus, comme en Arabie saoudite. La maladie est appelée le « syndrome hollandais », les Pays-Bas ayant connu un énorme trou d'air dans les années 1960 quand leurs champs de gaz, en mer du Nord, se sont taris. Le remède est connu, mais il demande une classe politique immunisée contre la démagogie. Il faut neutraliser une large partie des recettes des hydrocarbures dans un fonds souverain investi à très long terme. C'est le choix qu'a fait la Norvège¹.

À l'opposé, l'option vénézuélienne consiste à dilapider la rente en sapant sa propre économie, jusqu'à l'effondrement final. C'est sans l'ombre d'un doute le chemin que prend l'Algérie. Dans son rapport annuel publié en avril 2018, la Banque mondiale qualifie la situation du pays de « *très préoccupante* ». Elle prédit une grave crise financière, sauf coupe drastique dans les dépenses, voie douloureuse de la sagesse.

L'État algérien a pris résolument le chemin contraire.

Son sort s'est joué en 2011, alors que les Tunisiens et les Égyptiens venaient d'expulser leurs potentats respectifs et que le baril atteignait son plus haut historique, à 110 dollars. La caste au pouvoir à Alger, peut-être convaincue que les cours du pétrole resteraient durablement au firmament, a ouvert en grand le robinet de la dépense publique. Elle était aiguillonnée par les émeutes contre la vie chère qui secouaient le pays. Recette de la stabilité, des subventions aux produits de première nécessité (pain, huile, sucre, etc.) et des grands travaux visant à maintenir l'activité. Rien de fondamentalement absurde, en théorie. C'est au niveau de l'application que cette super « relance keynésienne » tourne à la farce.

Démonstration par la baguette. Le prix du pain algérien est contrôlé. En échange, les boulangers peuvent acheter de la farine subventionnée. Celle-ci, hélas, est massivement détournée (l'Union nationale des boulangers algériens le déplore régulièrement). Les minotiers la revendent au prix fort, sans que les autorités réagissent. Les boulangers, contraints de s'approvisionner au marché libre, vendent à perte et font faillite. Près de 3 000 d'entre eux ont fermé boutique en 2017, aggravant les pénuries de pain. Les grands investissements dans la modernisation des infrastructures aboutissent à des situations encore plus rocambolesques (voir l'article sur le chantier de l'A1 algérienne). Le pays dépense de plus en plus, mais il dépend toujours à 95 % des hydrocarbures pour ses exportations et à 75 % pour ses recettes fiscales. « *Sonatrach, c'est l'Algérie et l'Algérie, c'est Sonatrach* », résume l'économiste Abderrahmane Mebtoul. « *Dépenses improductives, subventions généralisées sans ciblage, mauvaise gestion, pour ne pas dire corruption, il faut un baril à 85 dollars pour ne pas puiser dans les réserves de change, et à 90/100 dollars pour les augmenter.* »

Or, à la mi-juin, la cotation du Brent mer du Nord atteint 72 dollars. C'est mieux qu'en début d'année, mais encore insuffisant. Il y a dix ans, un baril à 60 dollars permettait d'équilibrer les recettes et les dépenses². Si l'État algérien avait simplement maintenu son niveau de dépenses, traditionnellement élevé, avec les prix actuels des hydrocarbures il aurait encore de la marge. En les accroissant, il s'est engagé sur une piste noire.



Le président algérien Abdelaziz Bouteflika prête serment après sa réélection pour un quatrième mandat, Alger, 28 avril 2014.

Les réserves de change, qui permettent de subventionner le coût de la vie, sont passées de 193 milliards de dollars en 2013 à 93 milliards en 2018. D'après les estimations d'Abderrahmane Mebtoul, il faut s'attendre à « *un montant de sorties de devises de 55/60 milliards de dollars pour 2018* », ce qui signifie que, dans dix-huit mois ou deux ans, sauf remontée des cours du pétrole, les caisses seront vides. L'Algérie n'est plus maîtresse de son destin, qui se joue dans les réunions de l'OPEP. La seule solution envisagée par le gouvernement est de faire tourner la planche à billets, ce que tous les économistes de la planète considèrent comme une folie inflationniste.

Au Venezuela (dont le président Nicolas Maduro s'est rendu à Alger en septembre 2015 et janvier 2017...), l'inflation annualisée en mai 2018 dépassait les 15 000 %, ce qui rend inopérante la notion même de monnaie. Fuyant la paralysie totale de leur pays, plus d'un million de personnes ont quitté le Venezuela en un an et demi, trouvant refuge en Colombie voisine. Les Algériens

n'auraient pas cette possibilité : la frontière avec le Maroc est fermée depuis 1994. Les relations entre les deux pays sont exécrables. Elles sont à peine meilleures avec la Tunisie.

Le risque d'embrasement social

La situation est très grave, mais appelle seulement des mesures de bon sens. La plus emblématique, réclamée par tous les acteurs économiques, serait de supprimer la disposition qui interdit à un étranger de posséder plus de 49 % d'une société en Algérie. Elle constitue un frein énorme aux investissements industriels dont le pays a besoin. Il y a également consensus sur la nécessité de relancer l'agriculture, qui tourne largement en dessous de son potentiel. Seulement le tiers des surfaces cultivables est exploité, alors que les importations de produits agricoles représentent la moitié du déficit du commerce extérieur. Tous les analystes s'accordent aussi sur la nécessité de réduire les aides publiques inefficaces. Le gouvernement algérien s'y était engagé publiquement début 2017. Il a commencé à le faire, mais →

il n'a pas tenu dans la durée. « *La loi de finances 2018 prévoit des dépenses budgétaires en très forte hausse par rapport à l'année 2017* », déplore Abderrahmane Mebtoul.

Comment expliquer cette apathie gouvernementale ? « *Abdelaziz Bouteflika a écrasé les corps intermédiaires qui pouvaient lui faire de l'ombre, il n'y a plus personne pour porter des réformes* », répond Kader Abderrahim, maître de conférences à Sciences-Po. Selon lui, même âgé de 81 ans et gravement malade, le président au pouvoir depuis 1999 bloque le jeu. « *Le Premier ministre actuel, Ahmed Ouyahia, me semble conscient de la gravité de la situation, mais il n'a pas assez d'influence.* »

L'historien voit son pays « *au bord de l'explosion sociale* » et redoute qu'une crise économique affaiblisse le pouvoir central et embrase l'Algérie, avec deux foyers probables. Il y a tout d'abord les haines accumulées et les vengeances inassouvies de la « *décennie noire* » (1991-2002). « *Des milliers de familles ont subi des meurtres, commis par des islamistes ou par des milices, on ne sait pas très bien. Elles n'ont pas oublié* », reprend l'historien. Vient ensuite le clivage Arabes/Berbères. La wilaya (département) de Ghardaïa, à la limite nord du Sahara, connaît depuis des années une guerre civile larvée entre les deux peuples. Les blessés se comptent par milliers et les morts par dizaines : 22 décès pour le seul mois de juillet 2015 ! En 2014, il a fallu déployer 10 000 soldats pour mettre fin aux affrontements. En juin 2018, Ferhat Mehenni, une des figures historiques de la lutte pour l'autonomie de la Kabylie, a lancé depuis Londres un appel à la création d'un « *corps de contrainte* ». En clair, un mouvement armé kabyle ! Il a été désavoué par l'immense majorité des leaders autonomistes, mais qu'en pense la population ? Manifestement, certains ne demandent qu'à en découdre. Le 15 avril 2018, les affrontements en marge du match de demi-finale de la coupe d'Algérie de football, opposant la Jeunesse sportive de Kabylie au Mouloudia Club d'Alger, ont fait 104 blessés. Toutes les semaines ou presque, des matches de football dégénèrent en bataille entre supporters ou avec les forces de l'ordre. La violence fait office de distraction, dans un pays où elles sont rares. Au dernier pointage du ministère de la Culture, en 2015, il restait 20 cinémas ouverts dans tout le pays, sur 400 salles ! En mai 2018, le gouvernement a fait fermer, pour « *indécence* », le cinéma Mohamed-Zinet, à Alger, qui avait diffusé *Borat*, avec l'actrice « *porno* » Pamela Anderson, pendant le ramadan. Une décision rapide et énergique, qui en dit long sur le sens des priorités du pouvoir algérien. •

LES AVENTURIERS DE L'AUTOROUTE PERDUE

Par Erwan Seznec

Dérogeant à leur bonne réputation, des entreprises japonaises ont livré en retard aux Algériens une autoroute inachevée et de fort médiocre qualité. Causeur a retrouvé des cadres nippons qui racontent les raisons de ce naufrage.

Commencée en 2006, l'autoroute Est-Ouest, traversant l'Algérie du Maroc à la Tunisie, devait être inaugurée en 2010. À l'été 2018, elle n'est toujours pas terminée. Le gouvernement avait choisi deux délégataires sur appel d'offres, le Chinois Citic-CRCC et le « Consortium japonais de l'autoroute algérienne » (Cojaal), regroupant quatre entreprises emmenées par Kajima, le Bouygues japonais, constructeur de centrales nucléaires, de lignes de trains à grande vitesse et de ponts géants. Une référence mondiale. Cojaal n'achèvera jamais son lot de 400 km, qui correspondait au tronçon Est, vers la Tunisie. Le consortium a quitté l'Algérie en 2014, en très mauvais termes avec les autorités. Comment les Japonais, réputés soucieux des délais, en sont-ils venus à accumuler des années de retard ? Les témoignages des cadres de Cojaal aident à comprendre.

Caprices administratifs

La première cause de ralentissement est surréaliste. Le gouvernement algérien a lancé le chantier avant d'avoir bouclé les procédures d'expropriation pour cause d'utilité publique ! Tous les 50 km, les Japonais interloqués se sont heurtés à des propriétaires privés. Il a fallu négocier avec les autorités locales et verser des pots-de-vin pour avancer¹. Les Japonais ont également dû composer avec les desiderata de l'administration.

1. Le « Statens pensjonsfond utland » (« Fonds de pension du gouvernement ») a mis de côté environ mille milliards de dollars, soit 200 000 dollars par habitant.

2. Si on tient compte du taux de change, la dérive est encore plus grave, car le dinar algérien a perdu la moitié de sa valeur face au dollar en une décennie. Or, le pétrole est vendu en dollars.



Tronçon livré de l'autoroute Est-Ouest, traversant la wilaya d'Aïn Defla, au sud d'Alger.

En principe, sur un chantier de ce genre, un constructeur international amène ses engins. En Algérie, des fonctionnaires ont fait comprendre aux Japonais qu'il était dans leur intérêt de passer par certains importateurs. Pas forcément les moins chers ni les plus fiables. S'ils refusaient de comprendre, le matériel restait bloqué en transit, ralentissant le chantier.

Plus étonnant, dans un pays où un jeune de 16 à 24 ans sur quatre est officiellement au chômage, Cojaal a rencontré de sérieuses difficultés de recrutement, au point de faire venir des milliers d'ouvriers d'Asie ! Des fonctionnaires détenant un quelconque pouvoir de blocage ont fait pression pour que des cousins, des frères ou des fils soient embauchés dans des sinécures ; chauffeur-guide, par exemple (les Japonais avaient interdiction de conduire eux-mêmes et de se promener non accompagnés, sécurité oblige). En ce qui concerne les travaux exigeants, en revanche, difficile de compter sur la main-d'œuvre locale. « *Si c'était très important, on donnait le poste à un Japonais*, résume Hidetoshi, chef de secteur. *Si c'était moins important, on le confiait à un Thaï ou un Bengali. Si ça n'avait pas d'importance, on prenait un Algérien.* » « *Au moment du ramadan, explique Tamaki, employée à la DRH, les Algériens partaient à 15h. On s'est aperçus que le travail avançait aussi vite sans eux.* » Explication probable : les Algériens formés aux métiers du BTP

partent travailler dans les pays du golfe Persique, où les salaires sont meilleurs. La DRH devait régler les visas pour la main-d'œuvre expatriée en liquide... Karim, un Algérien qui apportait les enveloppes à l'administration, a été suspecté de vol. Il a éveillé les soupçons en s'achetant une voiture, neuve, d'un prix inaccessible avec son seul salaire. Comme il en était très fier, il a tenu à doubler spectaculairement le car qui convoyait les autres salariés. Il a fini dans le fossé, voiture cassée. Avec le recul, les Japonais en rient. Du moins, ceux qui le peuvent encore. Plusieurs ingénieurs qui avaient travaillé pour Cojaal figurent parmi les 38 morts (dont 12 Japonais) de la raffinerie d'In Amenas, attaquée par un commando islamiste en janvier 2013. Comme l'autoroute était à l'arrêt, ils avaient accepté une autre mission.

Une addition délirante

Le choc des cultures professionnelles a été rude. Un lendemain de victoire de l'équipe de football d'Algérie, les employés sont arrivés avec deux heures de retard, drapeaux à la main, et ont fêté l'événement une bonne partie de la journée. L'encadrement japonais a jugé préférable de ne rien dire. La situation a néanmoins dégénéré. Comme un Algérien demandait à un Japonais s'il ne voulait pas célébrer la victoire, lui aussi, le Japonais a répondu, en plaisantant, qu'il le faisait à sa manière, en portant un caleçon aux couleurs du drapeau algérien. Grave offense, scandale, protestation collective. « *La susceptibilité des Algériens a été un souci constant* », témoigne Yuko, traductrice franco-japonaise, qui ajoute que « *les relations étaient peut-être plus faciles avec les Kabyles* ».

Aujourd'hui, Cojaal réclame près d'un milliard de dollars de dédommagements et de pénalités pour ses manquements à l'État algérien, ce qui pourrait encore gonfler une addition déjà délirante. L'autoroute Est-Ouest a coûté 11 millions du kilomètre, contre six millions en moyenne en France. Et pour une qualité fort médiocre. Le tronçon chinois est truffé de malfaçons, commentées chaque mois dans la presse nationale. L'A1 est sous-équipée : une vingtaine de stations-service seulement ont été déployées, sur les 40 qui étaient prévues. Comble de l'imprévoyance, il n'y avait pas de barrières de péage à l'inauguration ! Elles sont en cours d'installation en 2018. Le gouvernement s'est privé de huit années de recettes, sans autre explication que l'improvisation totale. Pas d'argent, pas d'entretien (compter 15 000 euros par an et par kilomètre en France). L'A1 s'effrite et se disloque, à l'image du pays tout entier. •

1. L'État n'a visiblement pas tiré la leçon. La construction de la bretelle reliant l'autoroute Est-Ouest et Tizi Ouzou a commencé en 2014. En mars 2018, la moitié seulement des arrêtés d'expropriation avait été publiés, selon la presse algérienne.

L'ESPRIT DE L'ESCALIER

Par Alain Finkelkraut



Chaque dimanche, à midi, sur les ondes de RCJ, la Radio de la Communauté juive, Alain Finkelkraut commente, face à Élisabeth Lévy, l'actualité de la semaine. Un rythme qui permet, dit-il, de « s'arracher au magma ou flux des humeurs ». Vous retrouverez ses réflexions chaque mois dans *Causeur*.

PLAIDOYER POUR LE VIEUX MONDE

10 juin

Comme l'atteste la violente polémique déclenchée par le dernier tract des Républicains, les autorités morales de notre temps, ceux dont la parole compte, dans les médias, dans le monde politique et à l'Université, ne savent plus faire la différence entre « Pour que la France reste la France » et « La France aux Français ! » Ces deux expressions, à les en croire, sentent également le mois. Or, elles n'ont pas du tout la même signification, et cette extension du domaine de la mois-

sure est à la fois ridicule et inquiétante. Dans un entretien que *Causeur* a publié le 20 juillet 2010, Renaud Camus a donné de la francité cette définition impeccable : « Deux éléments, affirmait-il, créent des Français et peuvent en créer encore : l'héritage, la naissance, l'ethnie, les ancêtres, l'appartenance héréditaire, et le désir, la volonté, l'élection particulière, l'amour d'une culture, d'une civilisation, d'une langue, d'une littérature, des mœurs, des paysages. » Il ajoutait : « On peut certes être français par la culture, par Montaigne, par Proust, par Manet, par la montagne Sainte-Victoire, par le pain, par le vin, par la langue, encore faut-il les connaître, les aimer, et d'abord les désirer. »

Les farouches nationalistes qui, dans la lignée de Maurras, scandent « La France aux Français ! », considèrent qu'on ne peut être français que par la naissance. Ils réservent jalousement la francité aux héritiers. Les autres, quelle que soit leur bonne volonté, sont recalés. Demander que la France reste la France, ce n'est pas la même chose. C'est le souhait émis par tous ceux qui, d'une manière ou de l'autre, se sentent français. Ce souhait, nul ne songeait à le formuler, il n'avait pas sa place dans le discours politique tant que la France était tout naturellement la France et que la conflictualité se résumait aux luttes sociales. Mais un changement inattendu et brutal a eu lieu. Dans *La Part du ghetto*, livre-enquête sur une banlieue parisienne, Manon Quéroil-Bruneel évoque le cas d'Alice : une graphiste qui a choisi, avec son compagnon, d'acheter un appartement dans ce quartier qu'on annonçait comme un futur Brooklyn parce qu'une fromagerie – preuve irréfutable de gentrification – venait d'ouvrir de l'autre côté du pont. La déconvenue d'Alice a été immédiate : « Le jour de l'emménagement, raconte-t-elle, on est allés à la boulangerie en bas de chez nous, j'ai demandé un jambon-beurre, le mec m'a regardée comme si j'étais une extraterrestre ! On n' imagine pas qu'on puisse être si proche de Paris avec un tel décalage. » À l'heure où il est question d'inscrire les bistrots parisiens au patrimoine mondial de l'humanité, le sandwich baguette-jambon-beurre, l'un de leurs emblèmes, n'a plus sa place au-delà du périphérique. Il contredit, et même il offense la culture qui s'y installe. Ce n'est plus un emblème, c'est un blasphème. La même Alice, apprend-on, a dû se plier à l'injonction tacite d'un vestiaire spécial 9-3... Dès qu'elle mettait une jupe, elle se



Conférence de presse de Laurent Wauquiez, 20 juin 2018.

faisait embêter, on lui demandait : « *C'est combien ? Tu me fais un truc ?* » Elle a donc rangé jupe, rouge à lèvres et décolleté... Ce conformisme, cette intégration à l'envers, c'était le prix de la tranquillité. Alice ne peut pas se mettre seule à une terrasse de café, à la sortie du métro, elle doit se cramponner à son sac à cause des vols à l'arraché, et, dit-elle encore : « *C'est terrible d'avoir des mecs qui traînent devant l'école, qui crachent et qui s'ennuient.* » La règle est simple, dit-elle : « *C'est nous, les étrangers ici.* » Alice fait cette expérience troublante, déconcertante, et même incroyable : ne plus être chez soi chez soi. Et elle n'est pas la seule, la part de non-France ne cesse de croître en France.

Comme l'a dit Edgar Quinet dans un autre contexte : « *Le véritable exil n'est pas d'être arraché à son pays, c'est d'y vivre et de n'y plus rien trouver de ce qui le faisait aimer.* » Cet exil est de plus en plus répandu. Y mettre fin

et faire en sorte que la France reste la France devraient être, pour toutes les formations politiques de notre pays, un souci prioritaire. Au lieu de quoi, ce souci est criminalisé, on y voit la frappe de l'extrême droite et on lui oppose une kyrielle d'arguments contradictoires. Premier argument : la France ne se définit pas par des mœurs, mais par des valeurs, ce n'est pas une identité, c'est une idée, la belle idée des droits de l'homme. Il lui revient donc de mettre en pratique cette idée en accomplissant le devoir d'hospitalité : c'est si elle restreint l'immigration que la France cesse d'être la France. Deuxième argument : l'insécurité est un fantasme, le nombre d'étrangers est stable dans notre pays, il n'y a pas de non-France en France. Troisième argument, illustré notamment par le film *Intouchables* : les nouveaux arrivants vont régénérer notre pays, la transformation d'une société tétraplégique en société multiethnique est ce qui peut lui arriver de mieux. Aucun →

de ces arguments ne tient la route. Le nouveau monde qui s'annonce est féroce. La tâche de la politique est donc de préserver l'ancien et de maintenir en vie la civilisation française pour que la France puisse encore susciter du désir. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas : la France qui était un phare est devenue un repoussoir pour les pays d'Europe centrale. Ne pas devenir Marseille : tel est l'objectif affiché par la Tchéquie, la Slovaquie, la Hongrie et maintenant la petite république slovène.

Par-delà cette opposition géographique entre l'est et l'ouest, deux sensibilités se font jour et se font face dans toute l'Europe. Il y a ceux pour qui la souveraineté populaire est le bien suprême, et ceux qui militent pour la défense et l'extension des droits de l'homme. Sous le même nom de démocra-

tie, les uns veulent assurer la sauvegarde de la communauté politique et culturelle, les autres veulent protéger les libertés individuelles. À chaque option son risque : faire bon marché des conquêtes du libéralisme dans le premier cas ; faire bon marché du peuple dans le second. Si nous voulons être de vrais démocrates, il nous incombe de tenir les deux bouts de la chaîne.

L'EMPIRE DE LA LAIDEUR

1^{er} juillet

Le rôle que je m'assigne n'est pas de commenter l'actualité, mais de prélever dans le flux de l'actualité les événements qui me paraissent significatifs et j'accorde une attention toute particulière à ceux sur lesquels les médias dominants refusent de s'arrêter car ils les jugent sans importance. Ainsi,

par exemple, la Fête de la musique dans la cour d'honneur de l'Élysée. Le rap et ce qu'on appelle de ce nom menaçant, l'« électro », ont été choisis pour divertir les invités de la présidence. Et le rap a démontré, une nouvelle fois, qu'il était la poésie du nouveau monde. Je cite : « *Les femmes et la beuh, strictement verte/ Ne t'assieds pas salope s'il te plaît/ T'es énervée parce que je me suis fait sucer la bite et lécher les boules/ Je suis avec six mannequins, six bouteilles de champagne Cristal/ quatre Belvederes et de la beuh partout/ Danse, enculé de ta mère, danse !* » Soirée poétique, donc, mais aussi, et indissolublement, soirée politique. L'un des « artistes » arborait sur son tee-shirt cette inscription militante : « *Fils d'immigré, noir et pédé.* » On nous dit qu'il faut être de droite ou d'extrême droite pour s'étonner et se formaliser de cette déchéance des formes, de cette agression sonore dans la cour d'honneur du palais des palais de la République. Non : ce qui est étonnant et même consternant, c'est de voir toute la gauche cautionner cette manifestation pour ne pas être dénoncée comme archaïque, raciste et homophobe.

Au moins les choses sont-elles





Palais de l'Élysée, 21 juin 2018.

maintenant tout à fait claires. L'événement créé par Jack Lang au début des années 1980 n'est pas la fête de la musique, mais la fête de son remplacement. La musique, c'était naguère la musique classique et sa continuation moderne. Le reste, c'était la variété, la chanson. Les grands chanteurs comme Jacques Brel ou Serge Gainsbourg reprenaient cette hiérarchie à leur compte. Puis, la chanson a occupé le fauteuil et relégué sur un strapontin la musique au sens ancien du terme. Aujourd'hui, la chanson elle-même est détrônée par les vitupérations du rap et le vacarme de l'électro ou de la techno. Il en va de la musique comme de la culture : c'est le même mot, mais ce n'est plus du tout la même chose.

Claude Debussy est mort en 1918. Imaginez un instant que le président de la République ait voulu célébrer ce centenaire en organi-

sant, pour la Fête de la musique, un concert Debussy à l'Élysée. Ses « spin doctors » auraient poussé des hauts cris et l'auraient supplié de renoncer à ce projet élitiste et blanc de peau. Emmanuel Macron à Quimper a dénoncé la lèpre du populisme. La véritable lèpre, c'est l'anti-élitisme des élites et il est vraiment dommage que Jupiter lui ait prêté son concours, car il avait des choses à se faire pardonner. Le candidat Macron a déclaré qu'il n'y avait pas de culture française, ni d'ailleurs d'art français. Il a aussi affirmé que la culture, ce n'était pas Giono pour les uns et IAM pour les autres, c'était tout pour tout le monde. Tout, c'est-à-dire n'importe quoi. « *Le désert croît, malheur à qui protège le désert* », disait Nietzsche. Comme j'aime le désert, je formulerai, pour ma part, les choses ainsi : « La laideur ne cesse d'étendre son empire. Honte à ceux qui se mettent au service de la laideur. » •

L'AMOUR APRÈS WEINSTEIN



38

La révolution antisexuelle

Élisabeth Lévy

44

La révolution sexuelle n'a pas eu lieu

Peggy Sastre

48

Lettre à un jeune mâle blanc

Jérôme Leroy

50

Jean-Pierre Winter
« Pour qu'il y ait du désir, il faut que chacun accepte d'être un objet sexuel. »

Propos recueillis par Daoud Boughezala et Gil Miahely

60

Anne Zelensky
#metoo, un bilan globalement positif

Propos recueillis par Daoud Boughezala et Élisabeth Lévy

60

La petite mort du X

Daoud Boughezala

65

Libertins, jouir avec entraves

Paulina Dalmayer



LA RÉVOLUTION ANTISEXUELLE

Par Élisabeth Lévy

Avec #metoo, le camp néoféministe nous fait vivre sous le double régime de la plainte et de la colère. Sacralisant la parole victimaire des femmes, ce mouvement sacrifie le mâle hétérosexuel blanc, pourtant depuis longtemps tombé de son piédestal. Hygiéniste, égalitariste et inquisiteur, le nouveau monde nous fait déjà regretter l'ancien.

Le métro est une jungle, on le sait depuis que la parole des femmes s'est libérée. (Jusqu'à la chute de Weinstein, les femmes se taisaient, on me l'a souvent reproché.) En mars, une campagne d'affichage montrait des femmes menacées par diverses bêtes féroces... dans les transports publics. « *Voilà ce que nous vivons tous les jours* », racontaient des jeunes filles aux innombrables micros qui se tendaient. Alors, nous ne sommes pas tous des bombasses de 25 ans et il est possible que certaines soient moins harcelées que d'autres... Mais en été, des bombasses, il y en a pas mal, de toutes origines et souvent court vêtues, qui trottaient dans nos villes. Elles n'ont pas l'air de réaliser qu'elles se baladent à Jurassic Park, mais peut-être les touristes sont-elles ignorantes de nos mœurs préhistoriques.

Justement, l'autre jour, sur la ligne 1, à Paris, j'étais assise sur un strapontin quand, à Nation, un spécimen (local) à longues jambes est entré, casque sur les oreilles, en tenue de sport, short, brassière et queue-de-cheval blonde et impeccable, seules quelques gouttes de sueur témoignant qu'elle venait de courir. Elle s'est plantée au milieu, accrochée au mat d'acier prévu à cet effet, parfaitement indifférente au monde qui l'entourait. Et comme, dans le métro, personne ne se pense observé (à raison en général), j'en ai profité pour mater. Pas la fille, les hommes autour. Il y en avait une quinzaine à portée de vue, de tous âges et origines. Pas un n'a levé le nez, même pour zyeuter en loucedé. Ceux qui n'avaient ni livre, ni journal, ni téléphone regardaient devant eux, croisant inévitablement le ventre bronzé de la fille. Rien, pas une lueur, pas un soupir pour la beauté se trouvant devant eux. Bienvenue dans le nouveau monde, ai-je pensé.

On me dira que la rame suivante était certainement pleine de frotteurs, harceleurs et autres abuseurs. Et

qu'il faudrait justement que la planète soit à l'image de ce métro : sûre et asexuée. Sûre parce qu'asexuée. Il y a un point sur lequel les metooistes ont raison – d'ailleurs, on ne les avait pas attendus pour le savoir –, c'est que la sexualité est une affaire dangereuse : pas parce que tous les hommes sont des violeurs en puissance, parce qu'elle met en jeu des pulsions que nous ne savons pas bien contrôler, et dévoile nos ressorts intimes, ce qui fait qu'une féministe acharnée peut jouir d'être un objet sexuel. Mais il y avait jusque-là un consensus dans les sociétés humaines pour penser que le jeu en valait la chandelle et que les délices, autant que les tourments, valaient qu'on prît quelques risques. Il est vrai que la survie de l'espèce était en jeu. Quand nous aurons adopté la PMA-GPA pour toutes et tous, on pourra procréer sans avoir à croiser l'autre sexe, même pour un coup d'un soir. Quel soulagement. Et quel ennui.

Il ne s'agit pas de regretter le temps où le corps des femmes était à la disposition des hommes, révolu depuis plusieurs décennies dans nos contrées – ce qui ne signifie pas, évidemment, qu'il n'en reste aucune séquelle ni qu'il ne se trouvera pas toujours des individus des deux sexes pour transgresser la règle selon laquelle mon corps m'appartient. La libération des femmes n'a pas commencé avec Sandra Muller, l'ineffable créatrice de Balance ton porc, traumatisée parce qu'un homme lui avait dit dans une soirée : « *Tu as de gros seins, je vais te faire jouir toute la nuit.* » (Promesse ou menace non suivie d'effet.) Pour Marcel Gauchet, ce ne sont pas les fracas de #metoo qui constituent la véritable révolution, mais « *la fin de la domination masculine* », bouleversement initié avant que les victimes de Weinstein ne songent à faire du cinéma : « *Dans le monde occidental, la page est tournée, écrit-il. Cela ne veut pas dire que l'égalité s'est miraculeusement imposée sans partage. Cela veut dire que l'inégalité n'a plus le moindre ancrage légitime,* →



Vénus et Adonis, Luca Cambiaso, 1560-1565.



L'avocate pénaliste Sophie Obadia.

ce qui libère la place pour le travail, toujours difficile, de l'égalité. » Et, alors qu'on nous décrit des vieux (c'est-à-dire quinquas et plus) mâles blancs accrochés à leurs privilèges, Gauchet ajoute que la perte de leur pouvoir a au contraire été accueillie « *sans déplaisir par le plus grand nombre des intéressés* » : « *Jamais dominants ne se seront accommodés avec autant d'aisance de l'abandon de leurs prérogatives.* » Il faut croire que, la domination, ce n'était pas non plus marrant pour les hommes.

Au lieu de nous réjouir des immenses progrès accomplis, nous vivons depuis plus d'un an sous le double régime de la plainte et de la colère. Il faut donc s'interroger sur les desseins cachés *et sans doute largement inconscients* de la croisade féministe actuelle. Le camp #metoo détient l'arme absolue, la parole victimaire sacralisée – qu'il est donc proprement sacrilège de mettre en doute. Ainsi a-t-il réussi à installer dans les médias et dans pas mal d'esprits, notamment jeunes, un tableau complètement délirant des relations entre les sexes en France. Dans ce récit, les porcs ne sont plus l'exception, mais la règle, et la vie des femmes est un enfer, dans tous les milieux, de la chambre à

coucher au boulot, de la maternité à la retraite. Pour découvrir ce monde fantasmatique, on peut s'infliger sur YouTube la vidéo d'un « Concours d'éloquence » contre le sexisme organisé en grande pompe le 10 juin par France Culture et la Fondation des femmes : du génocide des femmes au partage des tâches ménagères, en passant par les petites filles éduquées pour le plaisir des hommes, ce fut une litanie de pleurnicheries performatives. Pour signaler aux participantes qu'elles devaient conclure, on faisait passer sur la scène un énorme utérus en peluche, appelé « Roudoudou » – non je n'invente pas, même Christiane Taubira, présidente du jury, a trouvé douteuse cette forme hygiéniste d'exhibitionnisme. L'une des participantes, après avoir longuement ratiociné, chiffres à l'appui, sur le scandale de l'épisiotomie, a conclu en citant Milan Kundera, qui ne méritait pas cette offense : « *Qui perd son intimité a tout perdu.* » Certes. Seulement, sur les réseaux sociaux, la parole ne se libère que pour renoncer volontairement à toute intimité – comme si le comble de la liberté, pour les femmes, était de pouvoir montrer leur sexe sans que cela n'offusque ni n'intéresse personne. Les victimes, réelles ou supposées, se font un devoir d'exposer l'intimité dont elles se plaignent qu'on l'ait

agressée, mais aussi celle des présumés coupables qui voient leur vie, ou plutôt un récit à charge de celle-ci, jetée en pâture à des journalistes que le goût du sang excite et que les scrupules n'étouffent pas. « *Donne les noms et les détails* », ordonnait le tweet inaugural de Sandra Muller.

Avocate-pénaliste, Sophie Obadia intervient souvent dans des affaires de crimes sexuels, pour les victimes ou pour les auteurs, comme on dit. D'après elle, la consigne est enfin passée dans les commissariats où aucun policier n'oserait plus renvoyer en ricanant une femme qui dit avoir été agressée ou violée. Il est trop tôt pour dire si la vie des vrais prédateurs sera réellement plus difficile (ce qui est fort souhaitable), mais il est salutaire que l'on écoute les victimes, quitte à démontrer plus tard qu'elles ont menti ou réécrit l'histoire. L'avocate s'attend en effet à une recrudescence de plaintes inspirées par le remords d'avoir cédé ou, plus souvent encore, par le désir de vengeance : « *Récemment j'ai vu débouler dans mon cabinet une jeune femme qui avait porté plainte contre un gars avec qui elle avait eu une histoire et qui, disait-elle a posteriori, l'avait violée après une soirée arrosée. Le type, du même âge qu'elle, présidait l'association étudiante à laquelle elle appartenait et elle se racontait, tout excitée, une affaire d'abus de pouvoir : "moi aussi ça m'arrive". J'ai refusé l'affaire. Les victimes imaginaires ont toujours existé, et les accusations de viol contre des puissants aussi. Mais maintenant que tout sort sur la place publique, ce genre d'accusation est une bombe !* » Tout, à commencer par les noms des présumés coupables et le récit circonstancié de leurs turpitudes présumées. Depuis les débuts de l'affaire Weinstein, des centaines d'hommes célèbres ou connus, puissants ou influents, ont été condamnés à la mort sociale, sans pouvoir faire appel de cette sanction qu'aucun juge n'a prononcée (voir l'article « Justice pour les mâles blancs », pages 48-49). Expéditive et vengeresse, la justice des réseaux sociaux ne connaît ni le doute ni la clémence.

Les femmes ne seront plus des objets de désir, pour la bonne raison qu'on en aura fini avec le désir.

Ces victimes collatérales sont autant d'exemples qui doivent faire réfléchir tous les hommes, en particulier ceux qui ont le tort d'aimer trop les femmes pour n'en aimer qu'une, qu'on les appelle dragueurs, hommes à femmes ou salauds. Les féministes du siècle dernier, qui croyaient que l'égalité produirait une harmonieuse réconciliation des hommes et des femmes, ont sans doute contribué à jeter le soupçon sur la différence qui les attirait les uns vers les autres, source de nombreux

emmerdements depuis Ève. Celles d'aujourd'hui, qui s'emploient en même temps à nier cette différence – « la biologie n'existe pas, tout est construction sociale » – et à la naturaliser – « les hommes sont des porcs » –, sont peut-être en train de hâter la séparation annoncée par Vigny dans *La Colère de Samson* : « *La Femme aura Gomorrhe et l'Homme aura Sodome ; Et, se jetant, de loin, un regard irrité, Les deux sexes mourront chacun de son côté.* » Sauf que personne ne mourra puisque, répétons-le, la procréation se passera bientôt de la rencontre.

Peggy Sastre affirme que la révolution sexuelle n'a pas eu lieu. Avec #metoo, nous assistons même à une révolution antisexuelle. « *Faisons la révolution du désir !* », proclamait la comédienne Nathalie Portman (qui a subi des abus très jeune) lors de la Marche des femmes de Washington, le 20 janvier. Il y a quelques raisons de craindre que cette révolution soit une disparition. C'est aussi une affaire de générations : ce sont surtout des jeunes femmes qui jugent désirable un monde où les femmes ne seront plus des objets de désir, pour la bonne raison qu'on en aura fini avec le désir, masculin en tout cas, celui-ci étant par nature brutal pour ne pas dire vicieux et dégoûtant. Et ce sont des jeunes gens qui battent leur coulpe sur la poitrine de leurs aînés, et qui, malgré leurs 20 ans, ne semblent pas avoir envie de sauter sur tout ce qui bouge. Taratata, me souffle un ami, ils font semblant pour draguer, c'est tout. Pas sûr. Ces nouveaux hommes ne sont sans doute pas majoritaires, même dans la jeunesse. Mais ils sont peut-être le visage de l'avenir. Aucune féministe, évidemment, ne proclame qu'elle veut éradiquer le désir, tout au plus prétendent-elles le pacifier. Peut-être cette entreprise de normalisation butera-t-elle sur les innombrables ruses de la libido humaine, mais elle marque des points. Ainsi les candidates au concours Miss America ne défilent plus en maillot de bain ni en robe de soirée, mais devront, à la place, dialoguer avec le jury et présenter, ce n'est pas une blague, un projet humanitaire. « *Ce ne sera donc plus un concours de beauté, mais de charisme, d'intelligence, d'engagement dans le monde* », précisent les organisateurs.

Qu'une jolie femme n'attire plus les regards des hommes prouve bien que nous assistons à la naissance d'un nouveau monde où ce que nous appelons aujourd'hui *séduction* n'aura plus cours, en tout cas pas dans ses modalités actuelles qui reposent, non pas sur une inégalité, mais sur une dissymétrie selon laquelle la femme cherche à plaire et l'homme à conquérir. Certes, nous pouvons heureusement, comme individus, échapper à ces partitions ou les panacher avec d'autres. Reste que cette petite musique, qui accompagne les jeux sexuels depuis des millénaires, a dû s'imprimer dans notre cerveau reptilien. Sinon, comment expliquer que même les femmes les plus « humanitaires et engagées » continuent à claquer en fanfreluches des sommes que leurs coquins →

trouvent très exagérées ? Faudra-t-il, pour parfaire l'égalité, que nos amants soient dingues de godasses et de produits de beauté ?

L'une des principales réalisations des metooistes aura été de placer les relations amoureuses sous le signe de la peur.

En attendant que les hommes deviennent des femmes comme les autres, on pourrait se dire que la vie concrète continue, avec ses aléas, ses rencontres, ses plaisirs, ses déceptions et ses souffrances. Sauf que, déjà, de nouvelles règles, écrites ou pas, s'imposent aux rapports amoureux, en particulier dans la zone grise du consentement, là où la bouche dit « non » et les yeux « oui ». Et ne croyez pas que « qui ne dit mot consent ». Pionnière en la matière, la Suède vient d'adopter une loi qui définit comme viol « *tout acte sexuel commis sans accord explicite, même en l'absence de menaces ou de violences* ». Qu'une telle définition autorise le revirement, la vengeance ou la pure et simple crasse n'a pas gêné le législateur. Pour les hommes, ce consentement que l'on peut retirer a posteriori est une épée de Damoclès plutôt tue-l'amour. Beaucoup ne couchent pas avant que l'élue, ou l'élue, leur ait signifié son accord, par écrit et très clairement. Et quand ils ont oublié cette précaution élémentaire, ils s'emploient dès le lendemain à obtenir par la ruse des commentaires élogieux et toujours écrits sur leur performance. Autrement dit, l'une des principales réalisations des metooistes aura été de placer les relations sexuelles et amoureuses sous le signe de la peur. D'ailleurs, ils s'en vantent.

Tout cela, bien sûr, Muray l'avait prédit. Dans un texte génial intitulé « Sortie de la libido, entrée des artistes », paru en 2000 dans *Critique*, il écrivait : « *Il est d'ores et déjà envisageable que l'on organise, pour tout ce qui relève de la sexualité, du désir, de l'orgasme, de la virilité, de la féminité, et aussi de l'éventail complet des anciennes "perversions", et même, dans un temps proche, de l'homosexualité à son tour normalisée, des journées "portes ouvertes", des semaines du patrimoine coïtal, comme on le fait déjà pour tant d'autres chefs-d'œuvre qui ne sont même plus, hélas, en péril.* » Cependant, il s'est trompé sur un point. On ne commémore pas les plaisirs perdus de la sexualité d'antan. Au contraire, une propagande intensive s'emploie à nous convaincre qu'ils n'étaient qu'une déplorable survivance des cavernes, et que nous n'en avons plus besoin pour vivre. Sachez-le, sous la domination féminine, on ne rigolera pas. •

1. Marcel Gauchet, « La fin de la domination masculine », *Le Débat*, n° 200, mai-août 2018.

Justice pour les mâles blancs !

Is sont les œufs que l'on casse pour faire les omelettes de l'histoire. Parmi les nombreux hommes qui, au cours des derniers mois, ont vu leur existence ruinée par des accusations plus ou moins étayées, on en évoquera deux : Jean-Baptiste Prévost, 34 ans, ancien président de l'UNEF et ex-étoile montante du Parti socialiste, et Jean-Claude Arnault, 71 ans, que les médias ont surnommé le « Weinstein suédois ». J'ignore s'ils se sont rendus coupables des agissements qui leur sont prêtés ou reprochés. Mais tous deux ont déjà été condamnés à la mort sociale par les médias, alors même qu'aucune procédure ne vise Prévost et que Jean-Claude Arnault attend son procès en Suède.

Le 28 novembre 2017, *Le Monde* publie une « Enquête sur un système de violences sexistes au sein de l'UNEF » mettant nommément en cause Jean-Baptiste Prévost, qui a présidé l'organisation de décembre 2007 à avril 2011, tout en reconnaissant « *que les faits rapportés ne relèvent pas a priori d'une incrimination pénale* » (mais au pire de la drague lourdingue) ; en même temps, paraît une tribune d'anciennes militantes anonymes qui dénoncent, sans nommer leurs agresseurs, des agressions sexuelles et des viols. Le jeune homme qui a occupé divers postes de conseiller dans des ministères des gouvernements Valls a alors trouvé refuge à l'ambassade de France à Malte. Le 29 novembre, il reçoit sa lettre de licenciement. Au Quai d'Orsay, on veut bien recaser les copains, mais respecter la présomption d'innocence, faut pas exagérer. Le 20 février, c'est au tour de *Libé* d'y aller de sa une : « Viols, agressions, harcèlement : les témoignages qui accablent l'UNEF ». Or, bien que Prévost ne soit pas mis en cause nommément par ces témoignages, sa photo figure en gros plan, avec en exergue, cette citation charmante : « *J'ai senti quelque chose de dur contre mes fesses. Je lui demande d'arrêter. Et il me dit à l'oreille : "Si tu veux rester vierge, tu peux me sucer ou je te prends par derrière."* » L'ennui, c'est que, contrairement à ce que raconte la mise en page, avec une claire intention de nuire, ce n'est pas à Prévost que ces propos sont attribués. On imagine combien il est simple de trouver du travail, alors qu'il suffit de googliser son nom pour tomber sur l'article. Certes, il pourrait gagner le procès en diffamation qu'il a intenté à *Libération*, mais aucun tribunal ne lui rendra sa vie gâchée.

Le cas de Jean-Claude Arnault est encore plus douloureux, car lui encourt, en plus du bannissement, dix ans de prison s'il est reconnu coupable des faits pour lesquels il se proclame innocent. C'est déjà un homme brisé que je rencontre dans un restaurant parisien. Il a

néanmoins conservé son allure, et un vague petit air de Laurent Terzieff qui a dû lui valoir quelques faveurs féminines. Arrivé en Suède à l'âge de 20 ans, Jean-Claude Arnault est devenu, au cours des années 1970, l'une des coqueluches de l'intelligentsia suédoise. Marié à la poétesse Katarina Frostenson, l'un des 18 membres de l'Académie suédoise (qui décerne aussi le prix Nobel de littérature, ce qui, en l'occurrence, n'est pas sans importance), il a animé un petit cercle situationniste avant de créer Forum, un centre culturel et associatif, où il était bon d'être vu pour les jeunes artistes désireux d'être repérés par la critique. Et bien qu'il se défende aujourd'hui de toute influence sur son épouse, on parlait parfois de lui comme du « 19^e membre du Nobel ». Bref, on l'imagine volontiers comme un beau parleur de gauche, peut-être comme un type imbuvable. Pas vraiment comme un violeur.



Il se décrit comme un homme galant, qui aime complimenter les femmes et les séduire, ce qui, précise-t-il, n'a jamais été bien vu dans un pays qui derrière sa réputation de royaume de la liberté sexuelle est resté terriblement luthérien. « *N'oubliez pas que les pasteurs faisaient la loi dans les villages et que la notion de honte publique y était très forte.* » Il ajoute que sa nationalité française, qui a longtemps été un petit supplément de charme, est devenue, au fil des années, plus lourde à porter.

Le 21 novembre, sa vie et celle de son épouse basculent dans l'enfer. À six heures du matin, il est réveillé par un coup de fil de *Dagens Nyheter*, le principal tabloïd suédois, qui lui demande de commenter les informa-

tions qu'il s'apprête à publier. Dix-huit femmes (autant que de membres de l'académie) l'accusent, décrivant des scènes épouvantables de harcèlement, de tentatives de viol et de viols. Curieusement, les médias français qui évoquent l'affaire, comme *L'Express*, oublient de préciser que plus de la moitié des accusatrices sont anonymes. Parmi celles qui témoignent à visage découvert, Arnault dit qu'il n'a jamais eu aucune relation avec la plupart et reconnaît seulement une aventure passée avec l'une d'elles. Du reste, après quatre mois d'enquête policière, seules les accusations formulées par cette dernière ont été retenues par les juges, toutes les autres ayant été balayées faute d'éléments probants ou parce que les faits étaient prescrits.

Dans la foulée de la publication de *DN*, Sara Danius, la nouvelle secrétaire perpétuelle de l'Académie suédoise, affirme au cours d'une conférence de presse que le Français a « *harcelé et agressé des académiciennes, des femmes d'académiciens, ainsi que certaines de leurs filles et des salariées de l'Académie suédoise* ». Elle commande une enquête à un avocat qui fournit, d'après Arnault, 300 pages de ragots. Toujours d'après lui, Sara Danius convoque également son épouse et la menace de divulguer le rapport de l'avocat si elle refuse de démissionner de l'Académie.

En vingt-quatre heures, Jean-Claude Arnault devient le « Weinstein suédois ». De fait, il a au moins un point commun avec le producteur américain : tous ceux qui lui mangeaient dans la main la veille et se détournent de lui avec des mines outragées. Des milliers d'articles, tous à charge, paraissent avec sa photo et celle de son épouse. Parmi ses amis, quelques-uns tentent de le soutenir, puis jettent l'éponge pour ne pas connaître à leur tour le bannissement.

Forum est fermé et il doit littéralement fuir en France où, au moins, on ne le connaît pas. Si Arnault est, comme il le dit, blanc comme neige, comment expliquer l'acharnement de ses accusatrices ? Lui se dit victime par ricochet des luttes d'influence à l'intérieur de l'Académie. Ce sont, dit-il, des proches du parti féministe suédois – qui cherchent depuis des mois à leur nuire, à lui et son épouse – qui ont tout manigancé.

En réalité, seul un tribunal pourra faire la lumière sur cette ténébreuse affaire. Encore faut-il qu'il puisse juger. Or, dans le climat passionné – et passablement haineux – qui entoure l'affaire, même le bâtonnier de Stockholm, qui est une bâtonnière, semble douter qu'il puisse bénéficier d'un procès serein et équitable. Les partisans de la révolution Metoo n'ont que le mot justice aux lèvres. On aimerait que leur main et leur plume tremblent quand ils ont le pouvoir de détruire la vie d'hommes qui, quoi qu'ils en pensent, sont aussi des êtres humains. •

Par Élisabeth Lévy

LA RÉVOLUTION SEXUELLE N'A PAS EU LIEU

Par Peggy Sastre



Festival de Woodstock, août 1969.

Cinquante ans après Woodstock, les jeunes ont de moins en moins de rapports sexuels. Depuis l'ouverture de la chasse aux porcs, certains coureurs ont préféré opter pour la chasteté. Après le catholicisme et le marxisme, le néoféminisme a lui aussi décidé de brider les braguettes.

C'est ce qu'on appelle l'air du temps. Attablé devant un plat instantanément instagrammable, un ami et queutard invétéré me fait part de ses tourments. Depuis #metoo, sa chair est triste. Celui qui passait une bonne partie de ses journées à prospecter les applis pour se dénicher une nouvelle copine chaque soir vit désormais une existence quasi monastique. « *Le jeu n'en vaut plus la chandelle*, me dit-il. *Je n'ai pas envie de me retrouver avec une folle qui me balance sur les réseaux sociaux parce que j'ai eu le malheur de ne pas la demander en mariage au petit déjeuner.* » Alors, depuis plusieurs semaines, sa routine vespérale consiste à swiper, dragouiller par messagerie instantanée, se masturber et aller se coucher. Il faut dire que le chat est échaudé. Quelques mois auparavant, une de ses temporaires compagnes l'avait fait passer pour un « pervers narcissique » – soit le diable postmoderne incarné – dans leurs cercles communs parce qu'il avait eu l'outrecuidance de s'en tenir aux termes de leur engagement : n'en avoir aucun. Et ce même, damnation, lorsque la damoiselle lui avait confié qu'elle commençait à développer des « *sentiments* ».

Si l'histoire est anecdotique, elle n'est pas isolée. L'an dernier, le sexologue new-yorkais Michael Aaron racontait dans le magazine *Quillette*¹ comment trois de ses juvéniles patients étaient venus, de manière parfaitement indépendante, le consulter pour une cause commune : ils étaient terrifiés par les « plans cul », censément endémiques à leur âge, et par les risques afférents de fausses accusations de viol et autres procédures disciplinaires pour « *comportements inconvenants* » d'ores et déjà responsables de la ruine d'une bonne tripotée de vies sur les campus de l'oncle Sam². Trois jeunes adultes préférant les jeux vidéo et le porno comme sources plus « sûres » de gratifications émotionnelles et sexuelles.

Ces cas particuliers ne font pas des généralités, mais ils sont néanmoins cohérents avec des tendances statistiques mesurables dans plusieurs pays³ : les nouvelles générations semblent de plus en plus se détourner de la gaudriole, alors même que leur quotidien dégueule d'outils numériques pour leur faciliter la chose. Selon une conséquente étude⁴ menée aux États-Unis sur près

de 27 000 personnes entre 1989 et 2014, la baisse de la fréquence des rapports sexuels chez les millennials – les individus nés entre 1980 et 2000 – éclate même tous les scores depuis un siècle. En d'autres termes, ceux qui hurlent à la sursexualisation de la société peuvent baisser d'un ton, car de mémoire d'homme, notre société n'a en réalité jamais été aussi peu sexualisée.

Le spectre d'une contre-révolution sexuelle et d'un retour des corps cadénassés rôde dans les pays industrialisés depuis une grosse vingtaine d'années⁵. À ce titre, la panique morale née de l'affaire Weinstein – tous des porcs et toutes des pures, pour paraphraser le sous-titre du dernier livre de Brigitte Lahaie – n'aura pas tant initié un quelconque mouvement inédit que scellé de ses derniers petits clous un cercueil usiné par les années sida. Au « *jouir sans entraves* » de Mai 68, lancé parce que des garçons voulaient voir sous les jupes des filles dans leur dortoir non mixte, il convient aujourd'hui d'être aspirée dans une « faille spatio-temporelle » dès qu'un balourd aviné vous signale que vos gros seins lui donnent des idées pas très catholiques. Les femmes seraient des êtres si fragiles, avec une dignité si directement verrouillée sur leurs caractères sexuels primaires et secondaires, que la simple expression oculaire ou verbale d'un désir, sans le moindre commencement d'un contact physique, serait suffisante pour les détruire. En pensant libérer les femmes, les néoféministes ne font que réinventer l'eau saumâtre de la souillure, cette bonne vieille lettre écarlate qui aura, pendant des siècles, servi de marchepied aux pires des tyrannies machistes. À ceci près, peut-être, que le sceau d'infamie a étendu sa sphère d'influence : autrefois réservée aux prostituées et aux homosexuels, l'opprobre des « *comportements déviants* » menace désormais à peu près tout le monde, pour peu qu'on entende vivre nos « *rapports de genre* » avec sérénité, légèreté et humour – c'est-à-dire sans gober le Pipotron les assimilant à un champ de bataille d'« *oppressions systémiques* », avec une prévalence des violences sexuelles n'ayant rien à envier à un pays en guerre.

Sauf qu'en vérité, de contre-révolution sexuelle il n'y a point, tout simplement parce que de révolution sexuelle il n'y a pas eu, ce beau projet s'étant grippé en cours de route. De fait, lorsqu'on remonte son courant, on s'aperçoit qu'il ne consistait pas seulement à pouvoir →

baiser à couilles et ovaires rabattus, mais aussi (et peut-être surtout) à arrêter de se prendre la tête avec le cul. Et que ses architectes avaient envisagé la chose en deux temps : une libéralisation des mœurs – on combat les contraintes pouvant peser sur le sexe – préalable d’une émancipation mentale – on se libère des contraintes que le sexe est susceptible de faire peser sur nous. Quand une révolution ne passe pas la seconde, pour quoi s’étonner qu’elle patine ?

Dans son ouvrage *La Vie sexuelle en URSS*, paru en 1979, le sexologue et dissident Mikhail Stern raconte comment, en 1922, des hommes et des femmes avaient battu le pavé de Moscou dans le plus simple appareil en scandant : « *Amour, amour, à bas la honte !* » Lors des manifestations, les femmes portent les pancartes, les hommes des fleurs, et tous revendiquent d’assimiler la sexualité à « *un besoin physiologique qu’il faut satisfaire aussi simplement que la soif et la faim* », écrit Stern, qui y voit le symbole de cette « *époque, très brève, d’un affranchissement des esprits* ». Car le Politburo sonnera fissa la fin de la récréation. Deux ans plus tard, en 1924, Lénine s’oppose farouchement aux hippies de la place Rouge et à leur idée qu’on puisse baiser comme on boit un verre d’eau. Dans un entretien avec Clara Zetkin⁶, le père de la révolution d’Octobre explique que le concept d’une sexualité isolée de son ossature culturelle et historique court-circuite non seulement le dogme de la critique marxiste – « *Ce serait du rationalisme, et non pas du marxisme, que de faire découler directement des bases économiques de la société les transformations réalisées dans ces rapports sans tenir compte des liens qui les unissent à toute la superstructure idéologique* » –, mais aussi que cette théorie et les comportements qu’elle peut générer relèvent, à ses yeux, d’une logique fondamentalement antisociale. « *Certes, quand on a soif, on veut boire. Mais est-ce qu’un homme normal, placé dans des conditions normales, consentirait à se coucher dans la boue et à boire dans les flaques d’eau de la rue ? Boirait-il dans un verre, dont le bord a été sali par d’autres ? Mais le côté social est le plus important de tous. Boire de l’eau est un acte individuel. L’amour suppose deux personnes. Ce qui implique un intérêt social, un devoir vis-à-vis de la collectivité.* » Et Lénine de piquer sa crise : « *Le communisme n’apportera pas l’ascétisme, mais la joie de vivre, la force, entre autres par la satisfaction complète du besoin d’aimer. Mais je suis d’avis que cet abus des plaisirs sexuels que l’on constate en ce moment n’apporte ni la joie, ni la force. Il ne fait que les diminuer. À l’époque de la Révolution, c’est grave, très grave !* » Pendant plusieurs mois, la querelle entre puritains et fornicateurs ira bon train – une police des mœurs traquera même les « *avortements de confort* » des citadines et des villageoises⁷ – avant que l’adversité économique remette tout le monde dans le droit chemin.

Là où Lénine n’avait pas tort, c’est que le sexe n’est vraiment pas le meilleur des ciments sociaux, surtout lorsqu’on entend transformer une société en « *un seul*

*immense bureau et une seule immense usine avec égalité de travail et égalité de rétribution*⁸ ». En 1975, dans *Sociobiology*, son opus magnum, le biologiste Edward Osborne Wilson y voyait même l’une des forces les plus antisociales de l’évolution. Car s’il est évident que la sexualité est une activité tout à fait naturelle, au même titre que n’importe quelle autre fonction physiologique, elle n’est pas pour autant tout à fait anodine et il n’est pas donné à tout le monde de pouvoir s’en délivrer la cervelle. Baiser n’est pas seulement un réflexe ou un divertissement, c’est aussi une fonction vitale pour la reproduction de l’individu et de ses gènes, une fonction menacée par différents périls, notamment pathogéniques, depuis les origines de la reproduction sexuée. Dès lors, on baise effectivement comme on boit un verre d’eau, car l’accès à la boisson et à l’hydratation de l’organisme ne va pas non plus de soi : on ne peut pas tout boire, dans les mêmes quantités, certaines boissons sont toxiques et mettent la vie en danger, etc. De la même façon que l’humain doit se soucier de ce qu’il boit et comment il boit, il doit aussi faire attention avec qui il baise, quand et de quelle façon. Une complexité que redouble, aussi, le fait qu’il faut être deux (au moins) pour baiser et deux (seulement) pour se reproduire dans des environnements où la PMA n’a pas été inventée – soit près de 99 % de notre histoire évolutive. L’accès au partenaire, sa séduction, sa conquête et la conservation de ce partenaire sont l’objet de stratégies concurrentielles entre les sexes (compétition intersexuelle) comme au sein de chaque sexe (compétition intrasexuelle). Des matchs qui sont loin d’être équitables et qui gagnent en férocité à mesure que les ressources se font rares, comme dans tout système soumis à la dure loi de l’offre et de la demande.

Le bordel s’amplifie d’autant plus chez les primates sociaux que nous sommes ; des singes savants ayant bâti sur le sexe nombre d’institutions, notamment d’alliances officielles et durables reconnues par les individus et les groupes. Bien avant d’être une éventuelle preuve d’amour, le mariage traduit l’économie procréative d’une communauté. Tel(s) homme(s) et telle(s) femme(s) s’engagent à se reproduire entre eux, et à faire perdurer l’existence du groupe auquel ils appartiennent. Ces alliances entraînent la prise de possession du corps d’autrui – l’assurance que le(s) partenaire(s) n’iront pas voir ailleurs et mettre en danger la lignée –, et de ses biens – la dot et le patrimoine. Avec la complexification de notre système nerveux central, cette propriété gagne en implicite, en raison de la nature symbolique de la cognition humaine : l’évolution nous ayant incité à donner du sens aux phénomènes les plus vitalement cruciaux, le sexe a logiquement suscité un grand nombre de symboles et de valeurs. Pourquoi la virginité est-elle autant sacralisée par le mâle humain lambda ? Parce qu’elle est une assurance de paternité – *hymen certa est*. Pourquoi le viol est-il si traumatisant pour la femelle humaine lambda ? Parce qu’il shunte ses intérêts reproductifs en garantissant l’absence d’inves-

СЛАВА МАТЕРИ ГЕРОИНЕ!



tissement paternel. Et pourquoi la liberté sexuelle est-elle l'une des choses du monde la moins bien partagée ? Parce que si elle peut être pain bénit pour les symétriques et les affables, elle peut très vite se transformer en vieux quignon rassis pour les moches et les timides, qui auront dès lors tout intérêt à militer pour son strict encadrement.

En avril 1966, un gynécologue, William Masters, et une psychologue, Virginia Johnson, font exploser une bombe de 300 et quelques pages dans le paysage intellectuel mondial. Leur étude sur la « *réponse sexuelle humaine* », menée auprès de 382 femmes et 312 hommes scrutés seuls ou en couple sous toutes les coutures possibles, poursuit la voie ouverte par des pionniers comme Havelock Ellis, Magnus Hirschfeld, Robert Latou Dickinson ou Alfred Kinsey et fait entrer la sexologie dans une ère proprement scientifique. Masters et Johnson sont persuadés que leurs recherches feront non seulement progresser les connaissances, mais que de telles données, totalement nouvelles sur le fonctionnement du corps dans ses activités et ses expressions les plus « intimes », permettront à la libération des mœurs de passer sa fameuse seconde étape – « *la révolution sexuelle, c'est nous* », aimaient-ils à répéter aux journalistes. Ils avaient partiellement raison : à coup de photos, de films, de graphiques et de prélèvements

biologiques, Masters et Johnson allaient incarner le triomphe de la méthode scientifique – l'infrastructure de la modernité – sur les tabous, les mythes et les superstitions d'inspiration biblique. Malheureusement, ils n'avaient pas prévu qu'une autre religion comblerait le vide laissé par ces caduques bondieuseries. Car en étant tout aussi aveugles aux « choses de la vie » que le dernier des curés, les chasseuses de porcs et les compagnons de route du néoféminisme foncent tout droit dans ce même mur d'obscurantisme s'ils continuent à ignorer une leçon aussi vieille que Galilée : connaître le monde, c'est encore le meilleur moyen de le désacraliser. Et savoir pourquoi il est si difficile de nous libérer du sexe est encore le meilleur moyen d'y parvenir. •

1. Laura Kipnis, « Rape Culture, and the Disappearance of Sex », Quillette.com, 18 avril 2017.
2. Emily Yoffe, « Est-on allés trop loin pour freiner les viols sur les campus américains ? », Slate.fr, 28 décembre 2014.
3. Simon Copland, « The Many Reasons that People are Having Less Sex », Bbc.com, 9 mai 2017.
4. « Declines in Sexual Frequency among American Adults, 1989-2014 », *Archives of Sexual Behavior*, vol. 46, Issue 8, nov. 2017.
5. Barbara Risman et Pepper Schwartz, « Adolescents américains : vers une contre-révolution sexuelle ? », *Sciences humaines*, n° 130, août-septembre 2002.
6. Clara Zetkin, « Souvenirs sur Lénine », *Cahiers du bolchevisme*, n° 28/29, 1925.
7. « The Russian Effort to Abolish Marriage » (juillet 1926), Theatlantic.com.
8. *L'État et la Révolution*, 1917.

LETTRE À UN JEUNE MÂLE BLANC

Par Jérôme Leroy

Après #metoo, le temps de l'amour, des copains et de l'aventure devient risqué pour les jeunes hétérosexuels blancs. Virtuellement suspects, ils n'ont plus le choix qu'entre YouPorn et les eaux glacées de la parano néoféministe.

Mon cher neveu,

Tu as 17 ans, bientôt 18, et pour toi l'école est finie. Tu viens d'avoir ton baccalauréat avec mention, et comme tu habites dans un centre-ville plutôt que dans un département commençant par un 9 et finissant par un 3, Parcoursup a respecté tes vœux.

Tu étudieras les lettres en classe préparatoire, ce qui ne mène à rien, mais peut-être à tous les bonheurs.

Que vas-tu faire de ta liberté toute neuve ? D'autant plus qu'elle va durer seulement deux mois avant l'entrée en hypokhâgne et le début d'une existence qui tiendra à la fois de la vie monastique et d'un entraînement commando au fort de Penthièvre. Je me souviens encore de mon sentiment de disponibilité heureuse, en cet été 1982, quand j'étais dans ta situation. Les filles étaient partout, rieuses, légères, mystérieuses, offrant leur gorge au soleil des terrasses, la tête penchée en arrière, ou marchant par deux dans les rues de la vieille ville, les lunettes noires remontées dans les cheveux. Aujourd'hui, parce que les filles, c'est comme la mer en Bretagne chez Chateaubriand, elles ne *changent* jamais parce qu'elles *changent toujours*, je leur pardonne même leurs envahissants smartphones, tant la technologie digitale a fait naître des gestes gracieux et inédits sur les écrans effleurés, comme des caresses. Comment vas-tu résister, toi aussi, et d'ailleurs faut-il résister, à autant de charme et de poésie en mouvement ?

Saint Augustin, dans ses *Confessions*, a donné une excellente définition de la drague : « *Nondum amabam et amare amabam* » ce qui, je ne te l'apprendrai pas, signifie « Je n'aimais pas encore mais j'aimais aimer ». Pour aller vite, papillonne, exerce ta séduction, regarde les filles qui passent sur la plage¹, et tente ta chance. Tombe amoureux si tu veux, même s'il n'y a pas d'urgence.

Mais je m'inquiète. Tu as bien conscience que quelque chose a été bouleversé ces derniers mois. Que le conseil de saint Augustin pourrait bien passer pour celui d'un harceleur de rue, qui est la personne la plus honnie de France désormais, après le pédophile, l'antisémite et le cheminot. Je ne reviens pas sur l'affaire Weinstein et le mouvement Balance ton porc, tu es assez féru des réseaux sociaux et assez fin pour savoir que l'ère du soupçon s'est installée et, que ça te plaise ou non, que tu es virtuellement suspect, comme était virtuellement suspect le koulak aux yeux des staliniens quand bien même il protestait de son adhésion pleine et entière à la politique du petit père des peuples.

Tu me répondras que tu as des copines féministes, des copines noires, des copines lesbiennes, des copines véganes et même des copines noire, féministe, lesbienne et végane *en même temps*. Avec elles, tu as même occupé quelques jours ton lycée et pendant les réunions, la prise de parole a été strictement égalitaire. Oui mais, mon cher neveu, n'as-tu pas senti pendant ces moments gentiment insurrectionnels que la bagatelle n'était pas à l'ordre du jour ? Tu m'en as même parlé. Tout ça était terriblement sérieux, austère et tu n'as pas voulu me dire « *puritain* », parce que tu ne voulais pas discréditer ta lutte – les médias s'en chargeaient assez bien comme ça. On a beaucoup daubé sur 1968, mais eux, au moins, avaient quand même pas mal joui sans entraves (ou avec, allez savoir), pendant ces quelques semaines. Une révolution qui avait commencé par une histoire de dortoir de filles, ça a pour toi des airs de paradis perdu quand on sait à quel point les mouvements sociaux, désormais, passent plus de temps à discuter sur l'opportunité de l'écriture inclusive sur une banderole que de s'embrasser à pleine bouche en remontant vers le cortège de tête dans les nuages lacrymogènes...



Jean-Pierre Léaud dans *Baisers volés*, de François Truffaut, 1968.

Et si tu as senti cela, c'est parce que tu tombes au plus mauvais moment de l'histoire occidentale pour un jeune homme blanc et hétérosexuel de la classe moyenne supérieure. Tu n'as rien fait, même pas une main aux fesses en CE2, mais tu es quand même compatible de deux mille ans de domination masculine, et en plus tu aimes ta côte de bœuf saignante.

Alors dois-tu te résigner à passer tes deux mois de liberté en tête à tête avec YouPorn et arriver au mois de septembre en souffrant d'un tennis-elbow ? Non, bien entendu. Il te faudra juste être d'une extrême prudence.

Cela risque de perdre de sa spontanéité, mais si tu abordes cette jeune fille qui est la parfaite représentation de Clélia Conti alors qu'elle se déhanché sur le *dance floor*, enregistre malgré le bruit votre conversation avec ton portable. Si elle devait engager des poursuites sous prétexte que vers cinq heures du matin, tu as stupidement pris pour une invitation à l'amour, son « baise-moi » sur la dune voisine du Macumba ou sur le siège arrière de la Clio, tu auras peut-être de quoi te défendre, quand bien même elle arguerait d'un abus de faiblesse dû aux 13 vodkas Redbull qu'elle avait bues dans la nuit.

Méfie-toi des éblouissements, aussi. Je veux dire ceux de Frédéric Moreau quand il voit M^{me} Arnoux : la fille idéale est là, devant toi, sur la plage. Chose incroyable, elle lit et pas un roman de l'été, mais un vieux livre de poche de Colette. Ton cœur bat la chamade. Elle est

jolie comme Amanda Lenglet dans *Conte d'été*. Assez logiquement, tu te dis : « Joue-là comme Rohmer. » Tu entames la conversation, tu fais deux ou trois allusions littéraires, elle les saisit. C'est un miracle, voilà la femme de ta vie. Jusqu'au moment où la conversation vient sur Colette et que la rohmérienne te déclare qu'il est quand même scandaleux qu'aussi peu de femmes soient présentes au bac de français. Tu sens le danger. Soit tu dis que tu es d'accord, soit tu fais remarquer qu'il ne s'agit pas d'un choix machiste, mais que c'est tout simplement dû au fait que plus on remonte dans les siècles passés, moins les écrivains femmes sont nombreuses. Ou alors, change de sujet de conversation, c'est moins risqué. Et là, c'est à toi de décider. Tu peux par exemple, très lâchement, mais ce n'est pas moi qui te blâmerais si elle te plaît vraiment, te couvrir la tête de cendres, dire à quel point la libération de la parole des femmes a formidablement assaini le paysage. Que tout peut recommencer sur un pied d'égalité entre les deux sexes. Tu auras honte, mais au moins tu auras réussi.

À moins qu'à la fin de la conversation, elle se redresse sur sa serviette, secoue le sable dans tes cheveux et te dise : « C'est formidable de savoir qu'il y a des garçons comme toi. Vraiment formidable. » Avant de partir au bras du CRS surveillant de baignade, à la mâchoire prognathe et aux muscles stalonnien, qui vient de terminer son service... •

1. Ce n'est plus saint Augustin mais Patrick Coutin, philosophe balnéaire.

JEAN-PIERRE WINTER

« POUR QU'IL Y AIT DU DÉSIR, IL FAUT QUE CHACUN ACCEPTE D'ÊTRE UN OBJET SEXUEL. »

**Propos recueillis par Daoud Boughezala,
et Gil Mihaely**



**Jean-Pierre Winter est psychanalyste. Dernier ouvrage paru :
Peut-on croire à l'amour ? (avec Nathalie Sarthou-Lajus,
Le Passeur, 2015).**

Pour le psychanalyste Jean-Pierre Winter, la revendication égalitariste portée par #metoo mine les bases même du désir. En revendiquant le découplage de la sexualité et de la procréation, le néoféminisme indifférenciateur prépare une société sans père ni mère mais bourrée de névroses.

Causeur. Les sociétés occidentales semblent s'orienter vers toujours plus d'égalité, notamment entre les hommes et les femmes. Mais à en juger par la « révolution #metoo », après un siècle de lutte féministe, les femmes sont toujours victimes de la prédation masculine...

Jean-Pierre Winter. Paradoxalement, plus la société s'oriente vers une forme légitime de tendance à l'égalité, plus les inégalités se creusent. Sur le plan de la sexualité, plus les élites sociales et culturelles pensent en termes d'égalitarisme, plus l'inégalité domine dans les banlieues. La fracture est considérable, et pas seulement pour des questions de différences culturelles ou ethniques : plus on parle d'égalité des sexes, plus l'industrie de la pornographie se généralise, plus les publicités sont sexuellement suggestives, plus la femme est l'objet du seul regard, plus l'image prend le pas sur la parole. À mesure qu'il s'affirme, ce paradoxe produit un choc violent, quand les tenants de l'égalitarisme se heurtent à une certaine forme de réalité qui ne correspond pas du tout à cette idéologie. Ladite idéologie se prétend dominante, mais ne l'est pas tant que ça en dehors des classes dominantes, des médias et des lieux artistiques, ce qui génère des tensions.

Les médias, les lieux artistiques, les classes dominantes, cela suffit à fabriquer une hégémonie. En réalité, l'idéologie égalitaire règne pratiquement sans partage. L'idée même de différence est-elle menacée ?

Absolument. Tel qu'il est revendiqué, le terme d'égalité tend à devenir un synonyme d'indifférenciation. En cela, il porte préjudice à la fois au combat pour l'égalité et au combat pour la différenciation signifiante. L'indifférenciation devient l'objectif vers lequel on nous somme de tendre alors que le désir suppose la différence. Pourquoi ? Parce que, contrairement à ce qu'on pourrait croire, l'indifférenciation est porteuse d'agressivité, de haine. Si l'Autre ne peut pas être considéré comme différent et reconnu dans son altérité, alors il devient mon reflet et j'entretiens avec lui un rapport identique à celui de Narcisse avec le sien. Soit mon reflet me pousse au suicide, soit je le tue, ce qui signifie tuer l'Autre. Dès lors qu'on est dans l'indifférenciation, se met en place ce que Lacan appelait « *la mystérieuse tendance suicide du narcissisme* » : plus la société devient indifférenciée, plus elle pousse au suicide ou au meurtre, donc à la violence réelle ou symbolique.

Le dévoiement de l'idée d'égalité, déjà à l'origine de la catastrophe scolaire, serait donc aussi responsable de la violence dans nos sociétés ? C'est beaucoup charger la barque égalitariste.

Pourquoi #metoo a-t-il commencé avec l'affaire Weins-tein dans le milieu du cinéma ? C'est un milieu où l'image domine. Or, une société dominée par l'image ne peut plus nommer les différences structurantes. Et quand on ne peut plus les nommer, la violence s'exacerbe comme elle s'est déchaînée à l'égard des juifs en Allemagne, au moment où ils étaient le plus intégrés et le moins différenciables. À l'époque, ils pensaient sciemment ou inconsciemment que moins ils seraient différents des autres Allemands plus ils seraient admis dans la société. Ce fut une erreur car l'inverse se produisit. En voulant se normaliser, tout groupe prend le risque de renforcer le narcissisme des petites différences. C'est d'actualité !

Si on suit votre raisonnement, le voile est salutaire...

Ça aurait pu être le cas, sauf que, la plupart du temps, le voile est uniquement rapporté à une question politique (envahissement par les djihadistes) ou féministe (aliénation consentie ou non). Peu de gens font un lien entre la question du voile, l'industrie de la pornographie et l'indifférenciation égalitaire entre hommes et femmes. Or, tous ces éléments recomposent les rapports entre les sexes de façon à ce qu'ils ne passent plus par la pulsion et les règles implicites et inconscientes de la séduction, mais par le contrat. On s'oriente ainsi vers un rapport homme-femme totalement contractualisé. Par exemple, en Suède, certains proposent de faire signer un contrat juste avant un rapport sexuel de façon à définir les limites des gestes et paroles que le partenaire autorise. Or, ce sont des couples sadomasochistes qui signent des contrats, comme dans *La Vénus à la fourrure* ! Sous prétexte d'égalitarisme, on aboutit à la perversion sadomasochiste et à une régression civilisatrice sidérante. Car c'est dans les milieux juifs, chrétiens et musulmans orthodoxes que les rencontres entre les hommes et les femmes obéissent à un contrat et à un protocole précis où tout est codifié. Si on suivait les égalitaristes de notre époque, un homme et une femme ne pourraient pas se retrouver seuls dans une pièce, comme c'est déjà le cas dans certaines universités et entreprises américaines. →

Dans le récit qu'on nous sert, l'homme de pouvoir étant tenté d'en abuser, #metoo permet aux faibles de se révolter contre leurs bourreaux pour prendre le pouvoir. Au-delà des caricatures, peut-on complètement évacuer les différences de pouvoir entre hommes et femmes comme il en existe dans l'industrie du cinéma ?

Il existe nécessairement des rapports de pouvoir dès lors qu'on a les moyens financiers et juridiques de l'exercer. Je ne nie absolument pas que dans la majorité des cas, ce pouvoir est entre les mains des hommes. Mais j'observe qu'une femme exerce le pouvoir de la même manière qu'un homme : abusive si c'est quelqu'un d'abusif, spontanément égalitaire sinon. Pourtant, des féministes pensent que la domination masculine est responsable d'une grande partie des maux de la terre. C'est un abus de faiblesse, au sens littéral du terme : le pouvoir de revendiquer sa faiblesse en abusant du fait qu'on est soi-disant faible. Faire de l'Autre un monstre est une astuce politique que dénonçait déjà Hannah Arendt – cela nous exonère de nos responsabilités. Dans l'histoire du monde occidental, les femmes n'ont pas été particulière-

ment plus faibles qu'un certain nombre d'hommes. Et on observe chez ceux-là des états de faiblesse et d'aliénation au moins comparables à ceux que dénoncent les militantes luttant contre la domination masculine. Chez des femmes qui ont organisé les choses de manière à pouvoir constamment s'ériger en victimes du pouvoir excessif des autres, il y a une forme de mythomanie. D'ailleurs, le syntagme #metoo peut aussi se lire « mytho » !

N'y a-t-il pas dans le masculin quelque chose de substantiellement plus puissant, plus violent et plus physique que le féminin ?

Il y a bien sûr une dissymétrie fondamentale entre les hommes et les femmes dans le rapport au corps, notamment à la force. Contrairement à ce que voudrait nous faire croire le déconstructivisme ambiant, les spécificités respectives de l'homme et de la femme ne sont pas que pures constructions culturelles ou sociales. Elles s'inscrivent dans l'histoire de l'humain depuis la nuit des temps et ne peuvent pas être éliminées d'un trait de plume par décision gouvernementale. Qu'on le veuille ou non, nous restons des mammifères dont la biologie influe sur les comportements. Comme l'a

montré Nancy Huston dans son livre magnifique *Reflets dans un œil d'homme*, notre biologie fait que nous ne sommes pas dans un rapport de symétrie ou d'égalité dans la sexualité. L'homme est tout regard, la femme est regardée, mais se regarde aussi être regardée. Quand elle est coquette, elle se maquille et s'habille en fonction de ce qu'elle imagine que l'homme désire voir. Il y a peu de chances que ce fait change dans les prochaines décades. Pour qu'il y ait du désir et un acte sexuels, il faut que chacun accepte d'être un objet sexuel dans le fantasme de l'Autre. Quelqu'un qui le refuse n'aura tout simplement pas de relations sexuelles satisfaisantes.

Et nous serions incapables de nous affranchir de nos déterminismes biologiques ?

Des sociétés ont essayé de le faire, par exemple l'URSS où les femmes occupaient des postes nécessitant de la force physique. Aujourd'hui, notre société remet en question la féminité et la virilité pour des raisons non pas idéologiques, mais plutôt technoscientifiques. Pour les femmes, le fait de pouvoir disposer de leur désir ou de leur corps comme elles l'entendent, grâce à la pilule et au droit à l'avortement,



Gay Pride de Paris, 24 juin 2017.

a joué un rôle très important. Plus encore, le recours aux techniques de procréation découplées de la sexualité (PMA, GPA) crée des changements considérables dans les rapports de séduction. Dès lors que le but de la sexualité n'est plus la procréation, se produit une régression vers la sexualité infantile, c'est-à-dire l'âge bienheureux où l'enfant éprouvait du désir sexuel sans se poser la question de procréer.

Dans les années 1960-1970, le découplage entre sexualité et procréation était déjà engagé mais, inspirée par Reich, le féminisme revendiquait la libération des instincts sexuels. Aujourd'hui, la même mouvance a tendance à castrer le mâle blanc hétérosexuel. Comment expliquer cette évolution ?

Ce changement est le résultat de la revendication qui consiste à vouloir être sujet à tous les niveaux de l'existence humaine. Or, on peut très bien accepter d'être un objet dans le désir de l'Autre tout en revendiquant d'être sujet dans la vie sociale et professionnelle. L'abus des petits maîtres consiste à érotiser toute relation sociale et professionnelle : « Puisque tu es une femme, même dans le travail je te traite comme un objet sexuel. » Or, pour que du désir se maintienne, il faut délimiter ce qui ressortit au domaine de la séduction, de l'érotisme, et ce qui appartient au registre social et professionnel, lequel doit être désérotisé. Actuellement, il se produit paradoxalement une érotisation généralisée en conflit constant avec une espèce de pudeur tout aussi généralisée. Nous sommes dans une période intermédiaire où un certain nombre de repères sur ce qui anime le désir sont perdus. Il faudra les reconstruire et les réinventer. Sans illusions sur leur universalité : il reste encore des gens qui revendiquent le maintien du jeu de la séduction avec ses codes intemporels. À l'époque de l'amour courtois, il y avait des règles de galanterie qui concernaient les chevaliers, mais pas la paysannerie. Nous sommes à peu près dans la même situation : les règles que se donnent les pseudo-chevaliers d'aujourd'hui n'intéressent pas les gens qui n'occupent pas des postes de commandement.

Les détenteurs de ces postes sont devenus les symboles de notre prétendue société patriarcale. Comment interprétez-vous le combat contre le patriarcat ?

La société prétendument patriarcale n'a plus de patriarcale que le nom ! Certes, les conseils d'administration des sociétés du CAC 40 sont à majorité masculine, mais il y a un nombre de professions traditionnellement aux mains des hommes qui sont aujourd'hui à 80 % ou 90 % féminines – l'enseignement, la magistrature, les avocats. Je note que l'ensemble du mouvement d'indifférenciation signifiante qui soutient #balancetonporc s'accompagne d'une volonté délibérée d'en finir avec le père. Au nom de la lutte légitime contre l'abus de pouvoir patriarcal, on jette le bébé avec l'eau du bain : on balance le père. Moyennant quoi, avec la PMA pour toutes, on remplace le père par un spermatozoïde. Que

va devenir la sexualité féminine sans père comme signifiant ? Mon expérience de clinicien m'enseigne qu'il y a une énorme différence de destinée entre une femme qui a eu un père qui la regardait et qui a renoncé au désir qu'elle suscitait en lui, et une femme qui n'a pas eu de père ou dont le père a toujours méprisé sa féminité. Cette dernière perd sa capacité professionnelle, sa capacité de séduction, et se névrotise.

Pour le dire autrement, la construction œdipienne du sujet ne peut se passer des pères...

Exactement. On est passé d'une société dans laquelle les enfants entraient individuellement en conflit avec leurs pères à une société qui a collectivement pris en charge la destruction du père. Subitement, on a créé des lois qui font disparaître les pères. On a ainsi collectivisé Œdipe, la société entière est devenue œdipienne, ce qui nous exonère individuellement de l'affaire. Je sais bien que les tenants de la PMA pour toutes me rétorquent : « On ajoute des droits à des gens qui n'en avaient pas, vous n'êtes pas concernés. » Au contraire, on est tous concernés, car cela envoie un message collectif : le père est inutile. Et c'est la loi qui le dit – ou le dira.

Comment passe-t-on de l'égalitarisme à la mort du père ?

Celle-ci est une conséquence de celui-là. Le fait qu'il y ait du père et de la mère signifie qu'il y a une différence. Or, aujourd'hui, la différence est pensée comme uniquement hiérarchique, ce qui la rend intolérable. D'ailleurs, avec la GPA, ce sont les mères qui disparaissent. Cette évacuation est logique car père et mère sont des signifiants solidaires : vous ne pouvez pas faire disparaître l'un sans faire disparaître l'autre. On nous propose désormais l'indépendance des deux. Il n'est maintenant plus question de pères et de mères, mais de papas et de mamans. Ça change tout car père et mère désignent la succession de toutes les mères qui ont abouti à votre mère et de tous les pères qui ont abouti à votre père. Si vous enlevez le père, vous coupez une partie de la transmission en séparant l'enfant de son héritage psycho-historique. Dans les conditions actuelles, le spermatozoïde représente le père évacué. En même temps que le père, la question de son désir est évacuée.

Avance-t-on vers un monde sans désir ?

On tend à jouir plus qu'à désirer. Or, plus la société s'oriente vers un monde sans désir, uniformisé, plus elle s'oriente vers un monde de jouissances, plus la population devient dépressive et gavée d'anti-dépresseurs ou d'anxiolytiques. Dans ce domaine, la France est championne du monde ! •



Peut-on croire à l'amour, Jean-Pierre Winter, avec Nathalie Sarthou-Lajus, Le Passeur, 2015.



FÉMINISTES EN BANDE ORGANISÉE

Par Cyril Bennasar

Knock Knock, Eli Roth, 2015.

Dans une France troublée par la confusion des rôles et du genre, un féminisme d'origine idéologique étrangère se répand, avance des théories et encourage des expéditions punitives contre les hommes volages. No pasaran !

Il y a deux mois, dans la banlieue lyonnaise, un jeune homme de 27 ans a été victime d'une agression à son domicile, véritable expédition punitive menée par quatre femmes qui seraient, selon les enquêteurs, ses quatre maîtresses et selon moi qui n'en sait pas plus que vous mais qui connaît les hommes, quatre de ses

maîtresses, car quand on aime, on ne compte pas.

Les malfaitrices en bande organisée en vue d'une entreprise terrorisante auraient fait irruption dans l'appartement du présumé menteur pour lui faire payer le prix de ce que l'on peut d'ores et déjà nommer sans risquer de se tromper ses omissions,



car comme le disait Sacha Guitry, « *le mensonge est encore ce qu'on a trouvé de mieux pour passer d'une femme à une autre sans avoir trop d'ennuis* » – à condition de ne pas se faire prendre.

Selon la presse locale, un vase aurait été brisé sur la tête de l'amoureux compulsif, qui aurait fini sa nuit seul sur un lit d'hôpital, de nombreux cadeaux offerts par le passé par les quatre voleuses auraient été repris, car donner c'est donner, et reprendre c'est permis quand on a été trompée. D'ailleurs, tout ou presque est permis quand on a été trompée, toutes les femmes vous le diront. Le jeune imprudent aurait été menacé avec des ciseaux par les délinquantes qui ne lui auraient pas coupé les choses, même si par bonheur (des dames), il en avait. Et ça, on ne peut pas le lui enlever.

Mais au-delà du fait divers qui fait frémir la moitié du genre humain et sourire l'autre, n'assistons-nous pas ici à un fait de société ? S'agit-il dans cette affaire de cas isolés, d'« individuelles » en manque de repères que les médias présentent souvent comme des personnalités fragiles aux antécédents psychiatriques pour ne pas stigmatiser une communauté tout entière, et à travers elle une certaine idéologie ? Ou bien faut-il voir dans ces délits le résultat d'une radicalisation qui gagne les esprits et le sexe faible dans nos quar-

tiers et au-delà ? Peut-on encore dire, comme on ne manquera pas de l'entendre pour ne pas faire monter la misogynie, que « *ça n'a rien à voir avec le féminisme* » ?

Dans une France troublée par la confusion des rôles et du genre, un féminisme d'origine étrangère se répand, gagne de l'influence, avance des théories et encourage des pratiques incompatibles avec les valeurs de la République. Des groupuscules féminins et féministes dénigrent et dénoncent les traditions françaises de l'amour courtois, du libertinage ou du mariage bourgeois, rejoints par des hommes castrés et convertis, qui font allégeance au nouvel ordre matriarcal comme autant de zéros machos. De nombreuses associations sont infiltrées, des subven-

tions sont distribuées à des officines qui ont leurs entrées jusque dans les ministères. Des personnalités médiatiques et charismatiques y prêchent la haine des hommes, des pères, des maris, des patrons. On y entretient la paranoïa, on y tient des propos victimaux en manipulant des concepts obsolètes comme la domination masculine, on y sème les germes de la discorde et de la revanche.

Faut-il expulser les prêcheuses néoféministes les plus radicales ?

Tout cela ne contribue pas à apaiser les tensions qui parcourent les couples et les familles dans notre société et entretient un climat qui entraîne une partie de nos jeunes filles vers des formes de séparation, d'isolement, de radicalisme. Nous le voyons bien, le sentiment de sa supériorité et la peur de l'autre sont entretenus, exacerbés dans certains discours belliqueux auxquels sont sensibles des femmes qui se sentent exclues, des femmes que les hommes négligent ou maltraitent. La liberté d'expression est un bien précieux, mais quand il y a un climat et un terreau, les mots peuvent tuer et la libération de la parole peut pousser au crime. Pouvons-nous fermer les yeux plus longtemps sur la responsabilité de certaines personnalités notoirement hystériques qui encouragent publiquement la délation ? Faut-il envisager de fermer certains lieux de culture de la haine ? Faut-il expulser les prêcheuses les plus radicales ? Faut-il interdire « Osez le féminisme » et bannir Caroline De Haas au pays de Judith Butler ?

Si nous ne voulons pas que la majorité de nos compatriotes femmes soient victimes d'amalgames à cause d'une minorité mal embouchée, si nous voulons leur offrir toutes les chances de s'intégrer à notre société par le mariage, l'amour libre, ou les deux à la fois, nous ne pouvons tolérer plus longtemps l'influence néfaste de certains courants féministes. Ils visent à diviser la société en menaçant ce modèle d'union et de reproduction hétérosexuelle qui assure sa pérennité depuis que Cro-Magnon a pris Cro-mignonne pour épouse et sans ménagement. Il nous faut, nous autres hommes, tendre la main à ces femmes tentées par le repli identitaire et le communautarisme, rester à l'écoute de leurs différences, respecter leurs croyances, et essayer d'être un peu gentils pour ne pas les pousser dans les bras de ces féministes qui peuvent en faire de redoutables emmerderesses, toujours à demander des comptes d'apothicaire sur les salaires ou sur le partage des tâches, des bâtons merdeux que l'on ne saurait plus par où prendre, dans un monde où l'on aurait définitivement confondu les femmes avec le féminisme. •

ANNE ZELENSKY

#METOO, UN BILAN GLOBALEMENT POSITIF

Propos recueillis
par Daoud Boughezala et Élisabeth Lévy



La militante féministe Anne Zelensky, cofondatrice en 1966
du groupe Féminin Masculin Avenir (FMA), ancêtre du
Mouvement de libération des femmes (MLF).

À 82 ans, la féministe historique Anne Zelensky reconnaît dans #metoo, malgré tous ses excès, le prolongement de la révolution sexuelle. Mais la révolution culturelle qu'elle appelle de ses vœux ne se fera pas sans les hommes.

Causeur. Six mois après la déferlante #metoo qui a suivi l'affaire Weinstein, quel bilan en tirez-vous ?

Anne Zelensky. Positif, indéniablement. Même avec ses excès et ses dérives, #metoo nous remet dans le droit-fil de notre mouvement des années 1970, dont le noyau dur a été l'interpellation des violences faites aux femmes, signe de la domination masculine, qui est désormais un fait reconnu. À ce propos, je voudrais dégager le féminisme du brouillage fantasmatique. Pour une réflexion sereine sur cette question, il faut laisser à la porte fantasmes, projections, a priori. Rien n'est plus malaisé...

On dirait que, pour vous, les dérives sont négligeables. Or, #metoo est très marqué par son antijuridisme. Il y a eu un grand déballage sur les réseaux sociaux, à une époque où la moindre accusation de harcèlement peut détruire une vie.

Combien de vies de femmes ont été détruites au cours des siècles ! Mais on préfère pointer les « excès » du féminisme, plutôt que les outrances du machisme. Quand une femme la ramène, elle sort de son pré carré de douceur et de soumission, quelle inconvenance ! Cela dit, l'espèce humaine ne fait pas dans la nuance. Cela va toujours trop loin à gauche et à droite avant de revenir au milieu. Ainsi la « libération sexuelle » a été complètement dévoyée de son sens, quand la pornographie fait office de vade-mecum sexuel à fonction éducative. Nous voulions disposer de notre corps, pas le mettre à disposition. Rien à voir avec ces carpettes enfilables et sodomisables à volonté qu'on nous donne à voir !

Ne vous sentez-vous pas davantage trahie par les féministes en croisade que par le porno ?

Les deux mon commandant ! Les féministes dont vous parlez ont repris certains thèmes des années 1970, sans l'esprit et l'humour qui les caractérisaient. Elles ont renoncé à la belle autonomie qui était notre marque de fabrique. Ni Dieu, ni maître PS, ni obsession antiraciste, ni manie intersectionnelle, mais contestation joyeuse et inventive de nos us et coutumes, tel était notre propos. Cette « deuxième vague du féminisme » s'est centrée sur la liberté de disposer de son ventre et de soi. La première, au croisement des XIX^e et XX^e siècles, visait

avant tout l'égalité – vote, scolarisation des femmes, droit au travail. Il était logique de commencer par là. Mais dans les années 1960, les femmes ont compris que l'égalité sans la liberté de choisir ses maternités, ça ne marchait pas. Et cette deuxième vague s'est donné les moyens d'exercer l'égalité en prenant la liberté d'avoir des enfants ou pas. N'oublions pas le « ou pas ».

Reste que les mêmes mots d'ordre réapparaissent alors que le monde a complètement changé. Même si elle n'est pas respectée partout, l'égalité homme/femme est désormais la norme...

Oui, en théorie ! Je ne vais pas rabâcher les chiffres sur l'inégalité des salaires, la prise en charge unilatérale du domestique, les discriminations à l'embauche des femmes... Le catalogue minutieux des inégalités femmes/hommes a encore été dressé le 8 mars dernier. Gardons-nous de l'illusion que tout est acquis. Une affaire qui dure depuis des millénaires ne va pas se liquider en quelques décennies. Même si, je vous l'accorde, on a plus avancé en cinquante ans qu'en deux mille ans, grâce, entre autres, à nos agitations féministes !

On nous explique pourtant que toutes les femmes sont en danger. Comme le dit Alain Finkielkraut, une partie des féministes sont des mauvaises gagnantes.

Pour ma part, je suis une bonne gagnante. Quant à la liberté de circuler habillée comme on veut et quand on veut, ça dépend des quartiers, et ça dépend pour qui.

D'accord, mais on nous parle de « culture du viol » comme si le monde de #metoo, de l'affaire Weinstein, de #balancetonporc était le même que celui des années 1960 !

Il faut croire que le monde n'a pas tellement changé, puisque des Weinstein pratiquent toujours le droit de cuissage massif ! Ce avec la complicité forcée des victimes qui n'osaient pas l'ouvrir par peur et honte. Saluons l'effet désinhibiteur du « nous » des femmes qui libère le cri de révolte étouffé. La sororité, ça commence à exister et ça paye.

Pardon, mais le parti des femmes, non merci ! Je me sens plus proche de beaucoup d'hommes que de la dirigeante de l'UNEF qui milite voilée (ce qui est évidemment →

son droit). Quarante-cinq ans après le MLF, le « féminisme musulman » vous effraie-t-il ?

Le voile est une impasse et un dévoiement du féminisme. Féminisme et musulman ne vont pas vraiment ensemble. Les religions monothéistes ont mis les femmes sous tutelle. Le féminisme est une démarche de libération et d'autonomie qui prétend sortir l'individu de la soumission quelle qu'elle soit. Depuis l'affaire du collège de Creil en 1989, j'alerte sur les débordements de l'islam politique, dont le voile comme cheval de Troie pour s'introduire dans la cité démocratique. Je n'ai cessé depuis de pointer les dangers de l'islamisation de notre pays. Cela m'a coûté cher. Mes faux amis de gauche m'ont convoquée devant leur tribunal de la pensée correcte, et j'ai été excommuniée littéralement. Les anathèmes usuels ont fusé : raciste, extrême droite... Mais le pire a été le rejet de mes copines « féministes », enlisées dans le réflexe antiraciste, qui n'ont pas supporté en fait que je dise tout haut ce qu'elles n'osaient même pas penser tout bas. L'antiracisme hystérique est l'arbre qui cache la forêt des autres discriminations. Il est devenu le totem de toute une non-pensée de gauche. Les néoféministes sont incapables de se dégager des dogmes en cours et ne peuvent donc produire une pensée originale.

Surtout, le surmoi de gauche des néoféministes leur font souvent préférer l'immigrée à la femme occidentale. Mais le sectarisme idéologique des années 1970 n'a-t-il pas fait le lit de cet aveuglement ?

Tout mouvement est forcément sectaire, surtout quand il démarre. Pour exister, il ne peut pas faire dans la dentelle. Mais nous n'avons pas su analyser nos erreurs, ni nous interroger sur ce que la société pensait de nos propositions. Cela nous aurait permis d'ajuster le tir, de revoir nos cibles et sans doute d'établir les bases d'un mouvement durable.

Vous critiquez l'obsession de l'égalité, mais le féminisme a-t-il un autre horizon ?

Aux néoféministes qui revendiquent seulement l'égalité, je demande : « Avec qui et pour quoi faire ? » Pour faire des femmes des hommes comme les autres ? L'égalité n'est qu'une étape, pas une fin en soi. Il s'agit, à long terme, de transformer l'ordre des choses, et surtout la relation humaine, faite d'incompréhension et de fureur.

En attendant, les néoféministes détestent la différence des sexes et semblent précisément vouloir faire des hommes des femmes comme les autres.

Non, il s'agit plutôt de faire émerger le féminin chez les hommes et le masculin chez les femmes. Nous souffrons tous d'être enfermés dans des corsets sexuels. De l'air ! Le féminisme n'aligne personne sur personne, il refuse que chacun soit condamné à être une caricature de mec ou de fille. En 1988, nous avons ouvert avec des hommes le premier centre d'accueil pour les hommes qui battent leurs femmes. Dix ans plus tôt,

j'avais contribué à ouvrir le premier centre d'accueil des femmes battues en France et je voulais me tourner vers les hommes violents, pour avoir une vue panoramique de la violence conjugale. Tout cela se joue à deux. Aujourd'hui, le féminisme semble avoir muté vers une sorte de puritanisme qui criminalise le désir masculin. Hormis jeune et jolie, point de salut érectile ! Interrogez-vous sur les ressorts de ce désir. Passons-le à la moulinette ! Pourquoi lui faut-il des exhausteurs comme le porte-jarretelles ou le bas résille ? Le désir masculin ne s'ébranle que dans un cadre strict. Certains hommes reconnaissent leur difficulté à désirer une femme qu'ils admirent ou respectent. C'est le syndrome maman ou putain. Difficile en effet, de coucher avec la personne qui vous a mis au monde et qu'on vous a interdit de désirer.

« Les hommes ont peur de ne pas être à la hauteur d'une masculinité fantasmée. »

Justement, dès les années 1970, on pouvait vous soupçonner de vouloir imposer une norme au désir, masculin en particulier.

Heureusement, les choses ne sont pas aussi crispées et normées en pratique qu'en théorie. Mais vous avez raison, si le féminisme est mal perçu, c'est parce qu'il a touché à des choses aussi fondamentales que le désir.

Au point que certaines néoféministes, drapées dans la théorie du genre, évacuent totalement la biologie, et la spécificité des désirs masculin et féminin.

Ce n'est pas moi qui défendrais ce genre de construction ! J'admets évidemment la part de l'inné, liée aux règles et à la grossesse. Mon gynécologue avait causé un grand scandale en constatant que les crimes commis par les femmes se situaient plutôt aux alentours de leurs règles. Moi, j'étais intéressée par ces remarques. J'ai participé à des émissions de télé avec lui au grand dam de certaines féministes dogmatiques et archboutées sur l'idée que la biologie n'existe pas...

Les mêmes gardiennes du dogme ont jeté l'anathème sur les signataires du manifeste signé par Catherine Deneuve, Catherine Millet, Peggy Sastre pour défendre la liberté d'importuner. Pourquoi ne l'avez-vous pas signé ?

Ça me paraissait hors de propos au moment où enfin, un grand nombre de femmes réclamaient le droit à ne plus être importunées. Doux euphémisme ! Sans vouloir disqualifier personne, je dirais que cette initiative a été lancée par des femmes d'un certain âge, élevées dans un monde où la drague n'avait pas du tout la vulgarité et l'agressivité d'aujourd'hui. On pouvait alors se sentir



Manifestation pour le droit à l'avortement à l'initiative du MLF, Paris, années 1970.

flattée par le regard masculin...

Mais ça s'adressait quand même à votre cul, du moins, à une sorte d'éternel féminin ! L'amour courtois fige élégamment les rôles...

Je n'entends pas nier l'attraction des sexes, mais seulement la sortir de l'ornière de vulgarité dans laquelle elle est tombée. Alors peut-être verra-t-on naître un autre type de désir. Mais je sais bien que pour le moment, l'égalité et le désir ne font pas bon ménage.

La preuve, on connaît tous des hommes qui se font pourrir la vie par des harpies.

Sans doute. Et ce sont souvent les plus gentils. Les braves garçons n'ont pas la cote.

Peggy Sastre en donne une explication biologique : nos vieux instincts de survie en milieu hostile poussent les femmes à aller chercher le meilleur reproducteur possible. Cela favorise les chasseurs d'aurochs qui feront des enfants capables de résister à la sélection darwinienne. Aujourd'hui, il n'y a plus d'aurochs...

Et ça débante sec, si j'en crois mes petites copines ! Les hommes ont peur de ne pas être à la hauteur d'une masculinité fantasmée. Être un homme, c'est aussi une souffrance. On ne peut pas s'autoriser trop de sensibilité, il faut se conformer à un rôle castrateur.

D'après Marcel Gauchet, une révolution silencieuse se déroule dans les salles de classe : les filles représentent systématiquement la meilleure moitié de la classe. Qu'en dites-vous ?

Les garçons sont en effet en mauvaise posture à l'école. De manière générale, le « sexe fort » n'est pas celui qu'on croit. Rappelons que les petits mâles meurent beaucoup plus à la naissance que les petites femelles et que celles-ci vivent plus longtemps. C'est un fait biologique. Il y a une fragilité masculine et il est heureux qu'on s'en aperçoive. C'est pourquoi la libération des femmes concerne aussi et surtout les hommes. Ce sont eux qui ont un problème millénaire avec les femmes, qu'ils ont opprimées.

Avec la libération sexuelle, vous avez accompagné, sinon provoqué, une autre mutation : l'arrachement de la sexualité à la reproduction. Aujourd'hui, la science va plus loin et arrache la reproduction à la sexualité avec la PMA et la GPA. Cela vous gêne-t-il ?

Je suis tout à fait opposée à la GPA qui est une manipulation du corps des femmes. C'est un retour en arrière qui assouvit le vieux fantasme de se passer des femmes. Des enfants sans ventre, on y arrive !

Avec la PMA, les femmes se passent aussi très volontiers des hommes...

Il y a une tentative d'éliminer l'autre sexe, aussi bien chez les femmes que chez les hommes. Où est le droit de l'enfant là-dedans ? Tout le monde s'interroge furieusement : « Qui est mon papa ? Qui est ma maman ? » Vous croyez que c'est confortable d'avoir un papa-éprouvette, une maman-utérus artificiel ? Il y a trouble dans la descendance, trouble dans la parentalité. Moi, j'ai un père et une mère et je me suis forgée en m'opposant à mon père. Si la libération consiste à éliminer l'autre, non merci !

Finalement, vous ne vous reconnaissez aucune héritière.

Si. Quelques femmes qui osent relever la tête là où elles sont. Par exemple, l'humoriste Blanche Gardin. Cette fille a tout compris. Son humour noir est un moyen iconoclaste de toucher les gens. D'habitude, les femmes n'utilisent pas le cynisme et l'humour noir, mais Blanche ose. Son sketch sur la sodomie est génial. Elle montre que c'est devenu une obligation, si bien que vous ne pouvez plus aller dans un lit avec un mec, surtout chez les jeunes (porno oblige !) sans sodomie et éjaculation faciale ! Elle consent dans le sketch à se laisser sodomiser, alors que ça lui fait très mal et qu'elle déteste. Elle montre très bien la difficulté des femmes à dire non. Bref, contrairement à ce que vous dites, on en est aux balbutiements du féminisme, ou si vous préférez, aux prémices d'une libération des femmes et des hommes. •



Le Ticket d'or, 2018, un film de Jacquie et Michel Élite, avec Pierre Des Esseintes et Tiffany Leiddi.



LA PETITE MORT DU X

Par Daoud Boughezala

Depuis une douzaine d'années, l'industrie pornographique traverse une crise due à la concurrence des sites de vidéos gratuits. Paupérisé, ce marché est aujourd'hui accusé de pousser ses actrices à des pratiques de plus en plus extrêmes. Chez les professionnels du secteur, la question fait débat. Enquête.

« **D**ans le porno, il y a eu une sorte d'événement *proto-Metoo* », raconte la documentariste et actrice-réalisatrice X Ovidie. Fin 2015, la hardeuse américaine Stoya balance sur Twitter son ex-petit ami et compagnon de jeu James Deen. La pornstar trentenaire aurait violé sa fiancée. Dans la foulée, huit autres actrices du milieu se disent victimes d'agressions sexuelles de sa part. L'une d'elles raconte sa tentative de viol dans les locaux du studio Kink. En conséquence, la compagnie évince James Deen et édicte un code de conduite draconien pour empêcher les agressions sexuelles – toilettes et douches individuelles, audition des acteurs après chaque scène, mise à disposition de chaperons pour les escorter... Dans la « Porn Valley » californienne, les comédiens sont désormais filmés avant et après leur scène, histoire de démontrer que leur consentement a été obtenu sans stupéfiants ni alcool !

Un an après – et quelques mois avant le déclenchement de l'affaire Weinstein –, en décembre 2016, l'actrice X canadienne Nikki Benz publie une série de tweets accusant le réalisateur Tony T. de l'avoir →



Céline Tran (ex-Katsuni) et Ovidie.

étranglée durant un tournage pour lui imposer une scène imprévue. Dénonçant une « scène de viol », Benz obtient la tête du réalisateur, licencié par la société de production Brazzers.

Pour autant, ces scandales n'ont pas fondamentalement affecté les us et coutumes du porno et James Deen poursuit ses activités d'acteur-réalisateur. Entre le cinéma conventionnel et son lointain cousin dénudé, les mêmes causes n'entraînent donc pas les mêmes effets. S'il n'y a pas vraiment eu de chasse aux « porcs » du X, est-ce parce que le porno pratique moins la promotion canapé qu'Hollywood, que l'omerta y est plus efficace – ou encore parce que tout le monde se fout que des hardeuses se fassent tripoter, après tout elles sont payées pour ça ? Une seule solution : enquêter.

Au cours de mon investigation, il sera question de plaisir (un peu), de sexe (beaucoup) et d'argent (passionnément). Car depuis une douzaine d'années, c'est la débandade. Alors que la demande de vidéos et d'images pornographiques n'a jamais été aussi

forte, l'industrie pornographique traverse une crise profonde. Un tel paradoxe s'explique par la multiplication des sites internet gratuits qui offrent une profusion de petits films en streaming pillés aux quatre coins de la Toile. Dominés par l'empire MindGeek, propriétaire de YouPorn et Pornhub, ces « tubes » ont accéléré la dégringolade d'un marché qui n'a pas su se renouveler. D'après la journaliste du *Monde* Marie Maurisse, auteur de *Planète porn : enquête sur la banalisation du X* (Stock, 2018), 70 % des maisons de production hard auraient succombé à cause de cette débauche d'offre gratuite.

L'histoire du porno épouse celle des technologies. Longtemps libre, le porno français a connu son âge d'or à la fin des seventies. « Entre 1975 et 1979, le porno représentait plus de 30 % des entrées en salles », rappelle Grégory Dorcel, directeur de l'empire du même nom créé par son père Marc en 1979. Après le succès d'*Emmanuelle*, sous Giscard, la « loi X » de 1975 exclut les œuvres classées X des cinémas traditionnels, les surtaxe et les prive de subventions publiques. Une commission de censure est chargée de distinguer ces

productions pornographiques des films licencieux, simplement interdits aux moins de 18 ans. Le réalisateur culte Gérard Kikoïne en rit encore : « *Je fabriquais plusieurs versions d'un même film. Une soft pour le censeur puis une vraiment porno qu'on diffusait en salles une fois l'autorisation donnée. Jusqu'à ce qu'en 1982, sous l'impulsion de Mitterrand, on envoie les flics dans les cinémas* » sous la pression des grands groupes comme Gaumont, Pathé ou UGC. Dès lors, pour voir des films X, il fallait se déplacer dans un cinéma spécialisé ou louer des cassettes au vidéoclub ou au sex-shop. Jusqu'à ce qu'intervienne une deuxième rupture, en 1984 : l'arrivée de Canal + a permis à des millions d'abonnés de bénéficier à domicile du film X mensuel. Reste qu'à la fin du xx^e siècle, le quidam déboursait jusqu'à 800 francs pour une VHS porno neuve.

Ovidie : « Qui dit paupérisation dit baisse des salaires et dégradation des conditions de travail. »

Le *porno blues*, comme l'a appelé dans un essai le cinéaste tricolore John B. Root, n'a pas attendu la démocratisation de l'internet haut débit pour toucher les pros du marché. L'ex-auteur de livres pour enfants, reconverti dans le cinéma pour adultes en 1995, a senti le vent tourner dès l'aube du millénaire : « *internet et le porno gratuit ont été la dernière étape de la dégringolade que j'ai vue arriver dès 1999. N'importe qui pouvait acheter un caméscope à la Fnac, filmer, sortir son DVD et appeler ça un film !* » Moins chers, ces films sans scénario montés à la truelle ont inondé les sex-shops. Du travail d'amateur appelé « gonzo » dont le naturalisme cru va à l'essentiel : l'acte sexuel sans blabla ni chichis. Tout le monde semble y gagner, du producteur réduisant ses coûts de tournage (une scène de comédie exige beaucoup plus de temps et d'argent qu'une scène explicite), au consommateur pressé de jouir. Et tant pis pour les esthètes.

Loin de ce minimalisme, le porno de papa « *avait un scénario et un semblant de film* », se remémore Brigitte Lahaie. Pendant la parenthèse enchantée qui s'est étendue de la légalisation de la pilule aux débuts du sida, toute une génération d'artistes soixante-huitards s'est engagée, caméra à l'épaule, pour accomplir la libération sexuelle. « *Il fallait savoir se servir des caméras 16 millimètres. Ils avaient fait des écoles de cinéma et leurs films avaient de la gueule, ils étaient marrants et politiquement incorrects* » s'extasie John B. Root. De son propre aveu, Lahaie jouait « *des rôles de femmes mal baisées par leurs maris et qui prenaient des amants pour s'éclater* », à la manière de Bovary perverses. Les jeunes du xxi^e siècle qui découvrent leurs premières vidéos obscènes à 11 ans en moyenne en bâillaient

d'ennui.

Sur le net, certaines pages particulièrement hard ne montrent qu'éjaculations faciales, doubles, triples, voire quadruples pénétrations. À telle enseigne que d'anciennes actrices, pas prudes pour un sou, s'inquiètent de cette surenchère. « *Je n'aurais jamais commencé le porno à ce tarif-là ! À mes débuts, j'étais à la double pénétration et ça s'arrêtait là. Dix ans après, on était déjà à la double-anale !* », résume Nomi. La hardeuse retraitée a écumé les plateaux du porno de 1997 à 2014 sans jamais se sentir « *agressée ou humiliée* ». Dans son livre *Totalement (dé)voilée* (coécrit avec Ambre Bartok, Pygmalion, 2018), elle décrit la thérapie joyeuse que fut son entrée dans la carrière pour panser ses blessures de jeune fille, à une époque où un tournage pouvait s'étirer quinze jours dans un palace exotique. Si John B. fait remonter la première double pénétration filmée à 1976, ce qui relevait de l'exception est depuis devenue une norme appliquée à échelle industrielle, voire un passage obligé pour les actrices qui, hier encore, y auraient laissé leur réputation.

Faut-il en conclure que le porno, c'était mieux avant ? Réfractaire à toute nostalgie, Ovidie, 37 ans, n'en dénonce pas moins la brutalisation d'une partie de l'industrie du X : « *Des viols ou des violences, il y en a des tonnes et ça ne date pas des tubes. Mais qui dit paupérisation dit baisse des salaires et dégradation des conditions de travail. Aujourd'hui, pour travailler, il est de plus en plus difficile d'imposer ses conditions. C'est marche ou crève.* » Dans *Pornocratie* (2017), elle explore les marches de l'empire des sens à l'est de l'Europe où les studios imposent des pratiques toujours plus extrêmes aux armées de réserve du porno-prolétariat. « *Quand une Française arrive dans le business, les trois quarts du temps, elle va dire : "Moi, je ne veux tourner qu'avec préservatif, je ne veux pas faire d'anal". Puis quinze jours ou deux mois plus tard, on va le retrouver à Buda en train de faire du gonzo comme tout le monde sans capote !* » Dans la division internationale du travail, s'est ainsi constitué un tiers-monde du X (Hongrie, Roumanie, Colombie). Gifles, rapports sans préservatifs, simulations de viol, de violence ou d'inceste s'y multiplient. « *Un tas de pratiques et de situations interdites en France où la télévision et les plates-formes de VOD servent de garde-fous* », précise Ovidie, auteur de l'essai *À un clic du pire* (Anne Carrière, 2018).

Les producteurs français ricanent unanimement quand on leur demande si sévissent des Weinstein du X. Est-il vraiment absurde d'imaginer un producteur obligeant ses actrices à passer à la casserole pour décrocher un rôle ? En guise de réponse, B. Root cite l'actrice retraitée Draghixa : « *Au moins, dans le porno, on ne couche pas pour avoir un rôle, on couche quand →*

la caméra tourne ! » Les grands studios rescapés de l'hécatombe jouent la carte du haut de gamme et se défendent de toute course à l'extrême. Avec la crise, John B. Root a compressé ses coûts, préférant les apparts parisiens aux tournages de nababs. D'une manière générale, il perçoit une « production qui se normalise. Au pire, c'est de la gymnastique un peu extrême et écœurante de double anale. Les dialogues politiquement incorrects font désormais plus peur que les sodomies. » Il y a quelques années, ce sale gosse faisait dire à Titof, comédien X ouvertement bisexuel : « J'aime pas les pédés ! » Et son partenaire de répliquer vertement : « On ne dit pas "pédé", mon garçon, on dit "sale pédé". Car les pédés, c'est comme les Noirs et les jeunes, c'est toujours sale ! » Provoc jusqu'à la moelle, l'échange fut censuré par la chaîne cryptée. On conclura avec Grégory Dorcel que « la transgression des tabous a été remplacée par la performance sexuelle ». Aujourd'hui, dans la jungle mondiale des tubes internet, cet esprit Hara-Kiri a laissé place aux contorsions. « Ils veulent générer un maximum d'audience pour gagner de l'argent grâce aux publicités. Du coup, ils diffusent tout ce que les professionnels du X ne peuvent pas diffuser, mais dans les limites de l'abominable car ils craignent le FBI qui peut leur faire perdre leur agrément Visa et Mastercard », décrypte Dorcel.

Céline Tran alias Katsuni : « Le sexe n'a pas à être moral. »

Sur la toile tricolore, outre la plate-forme de diffusion Dorcel qui a permis au groupe de tripler son chiffre d'affaires en pleine crise, une marque bien franchouillarde cartonne. Connu pour son fameux gimmick « Merci qui ? Merci Jacquie et Michel ! » que bafouillent ses fausses amatrices la bouche pleine, le site créé par un couple d'enseignants libertins réalise 17 millions de chiffres d'affaires et 25 à 30 % de bénéfice. « C'est du pro-am : de l'amateur filmé par des professionnels. On fait du porno un peu scénarisé pour les gens excités par la voisine d'à côté », explique Thierry Bonnard, directeur de la communication de J&M. Depuis l'affaire Weinstein, pédale douce a été mise sur les blagues potaches qui accompagnent les vidéos classées par catégories. Grosses, beurettes, cougars, plombiers et autres as du débouchage nourrissent toute une chaîne industrielle (magasins, site de rencontres, films élite à gros budget, webcams, VOD). « On n'a jamais été dans la performance. Vous ne trouverez jamais de scatophilie chez nous. Mais qu'un homme éjacule sur le visage d'une femme, c'est commun », fait valoir Thierry. Gland de lait, 24 ans, l'un des innombrables anonymes qui s'y gaudissent, doit son pseudo fleuri à sa fréquentation assidue du forum 18-25 ans du site Jeuxvideo.com. À l'âge

où certains enchaînent les stages, ce chômeur rêve d'accumuler les tournages. Grâce à son physique difforme – l'organe de Rocco Siffredi sur le corps d'Éric Zemmour –, le jeune homme a tourné une scène entre « trois mecs et une gonzesse » au printemps dernier pour Jacquie et Michel. À l'issue de ce « tournage au feeling, où il n'y a pas de surprise pour la fille qui dit ce qu'elle accepte ou pas », Gland de lait n'a pas gagné un centime, contrairement à ses compagnons de jeu professionnels. Dur dur d'être un bébé hardeur...

Malgré sa réputation misogyne, le porno rémunère moitié moins les acteurs que les actrices, alors que les premiers doivent produire des érections sur commande. « Ce qui est rare est cher », plaide John B. Root. Autre surprise, les consommatrices féminines se montrent particulièrement friandes de vidéos ultra violentes. « Le côté masochiste de la sexualité féminine se révèle dans ce qu'elles regardent. D'ailleurs, le succès de Rocco Siffredi, un acteur qui humilie vraiment ses actrices, est très révélateur », analyse Brigitte Lahaie. Certaines pros assument franchement le « syndrome de Catwoman », intello complexée le jour, femme prédatrice la nuit, à l'instar de Céline Tran alias Katsuni. À 39 ans, dont treize de carrière, l'ex-hardeuse montre toute l'ambiguïté du désir d'abandon dans son récit autobiographique *Ne dis pas que tu aimes ça* (Fayard, 2018). Au risque d'outrer les féministes, la Franco-Vietnamienne estime qu'une actrice consentante peut à la fois souffrir et prendre du plaisir : « Le sexe, confie-t-elle, est le domaine du lâcher-prise et du pulsionnel. Il n'a pas à être moral. Ce qui est déshumanisant, ce sont les gens qui victimisent à outrance les femmes de cette industrie en ne les percevant que comme des objets, et non des êtres capables de choix. »

Il arrive cependant que des actrices moins aguerries arrivent sur un plateau sans « la liste des choses qu'elles vont devoir faire et se retrouvent un peu par surprise à être sodomisée ou poussée à faire une fellation. Refuser leur demanderait du courage », objecte Marie Maurisse. Une femme qui pense « non » mais dit « oui » sous la pression de son milieu professionnel peut-elle se juger victime d'agression sexuelle ? « Selon le Code pénal, le viol est obtenu par violence, contrainte, menace ou surprise, explique l'avocat pénaliste David Mendel. Il peut y avoir une contrainte morale, mais il va falloir la démontrer. Ce sera très compliqué. » Dans tous les cas, la travailleuse du sexe aura le plus grand mal à plaider sa cause. « Dans l'inconscient collectif, l'actrice pornographique et la pute, c'est la même chose. Madame Claude m'avait même sollicitée. Est-ce qu'une pute qui irait porter plainte pour viol serait prise en considération ? », réagit Brigitte Lahaie. En grec ancien, *pornographos* signifie « représentation de prostituée ». CQFD. •

LIBERTINS

JOUIR AVEC ENTRAVES

Par Paulina Dalmayer



Les Particules élémentaires, film allemand d'Oskar Roehler (2006), librement adapté du roman de Michel Houellebecq.

Les libertins organisent leurs orgies selon des rituels très codifiés. Malgré quelques brebis galeuses cachées dans le lot, les femmes qui signent des contrats de soumission n'ont pas attendu #balancetonporc pour chasser les comportements abusifs et préserver leur statut privilégié. Enquête.

«

© D.R.

Les libertins sont des athées en amour », écrit Claude Habib, romancière et essayiste à qui on doit notamment *Le Consentement amoureux*. Alfred de Musset voyait le phénomène d'un autre oeil et autrement plus enthousiaste : « *Le cœur d'un libertin est fait comme une auberge, on y trouve à toute heure un grand feu bien*

nourri. » Restons lucides. S'il est vrai que le « grand feu » libertin brûle à toute heure, ce n'est pas dans le cœur que se situe son foyer. En attendant, le milieu a nécessairement été ébranlé par les sacs et ressacs de la révolution sexuelle. Qui sont les libertins en 2018 ? Quel regard portent-ils sur eux-mêmes, sur leur héritage intellectuel, leurs pratiques ? En quoi se distinguent-ils d'une masse toujours plus dense de jouisseurs ordinaires dont les profils engorgent les sites de rencontres ? La révolution #metoo a-t-elle changé leurs pratiques ou inspiré plus de prudence, voire de méfiance, lors de rencontres fortuites ?

F., un trentenaire ensoleillé, rigolard, bien dans sa peau noire autant que dans son tee-shirt à fleurs, est notre unique interlocuteur à évoquer la racine latine « *libertinus* », en référence aux esclaves affranchis de la Rome antique, quand il tente de définir sa façon de libertiner. « *Rien n'est obligatoire, tout est possible*, dit-il, avant d'ajouter : *Il y a autant de chapelles que de* →



MÉTRO BOULOT LIBIDO



Pour couples
& célibataires

Wyylde.com

RÉSEAU SOCIAL POUR S'AIMER À PLUSIEURS



Publicité pour le site internet libertin Wyylde.com dans le métro parisien, février 2018.

définitions possibles du libertinage. » À mesure que F. énumère les adeptes du porno glam, les fétichistes, les échangistes, les BDSM (pratiques qui font intervenir le bondage, les punitions, la domination, le sadisme, la soumission), jusqu'aux « conviviaux », tenants du sexe pluriel « à la bonne franquette », on avance en terrain miné, dans un milieu à la fois cloisonné et très hétéroclite. Un avis corroboré par M., 30 ans, beau gosse à la braguette facile d'après la réputation qui le précède. Face à un verre de Coca, il revendique l'héritage idéologique du libertinage : « Il y a un volet politique. Je me considère comme anarchiste. Le libertinage relève pour moi d'une forme de liberté sexuelle qui permet de découvrir l'autre sans mots. » En tant que maître dans des jeux masochistes, il ne transige pas sur la supériorité de sa pratique. « C'est très intellectuel, rassure-t-il en parlant de contrats qui le lient à ses soumises. Le BDSM est le seul cercle qui reste dans le libertinage pur, le noyau dur. » B., 47 ans, s'en moque gentiment : « Un type imagine qu'il est libertin parce qu'il met des boutons de manchette et dit "chère madame"... » Marié, catholique, père de famille et vétéran de la première heure du libertinage d'avant l'avènement des sites spécialisés, il semble conscient de ses incohérences, qui trouvent une place dans sa vie d'apparence bien rangée. « Je ne pense

scandaliser personne. Le libertinage n'est pour moi ni un besoin ni une contrainte. Au contraire, c'est un territoire où je ne supporte pas de contraintes », confie-t-il. Avant de préciser : « Je ne me bats pas contre les interdits. » Y en a-t-il encore ? La question paraîtrait légitime pour la majorité sobrement monogame de nos concitoyens, mais déstabilise nos interlocuteurs. « Même quand les gens sont descendus d'une strate dans la norme, ils cherchent à s'accrocher à une règle », nous recadre B. Cela mérite éclaircissement. À quelle règle fait-on appel quand on observe sa propre femme dans les bras d'un inconnu pratiquer ce que Michel Onfray nomme avec pudeur « éros léger » ?

Quiconque ouvre un compte sur Wyylde.com, le plus ancien et le plus réputé des sites dédiés au libertinage, découvre rapidement la différence avec les sites classiques. Différence esthétique tout d'abord, visible au kaléidoscope d'images publiées par les utilisateurs, dont certaines, comme les vidéos tournées lors de « gang bang » – entendez une forme de rapports plus ou moins violents entre une seule femme et plusieurs hommes – ont de quoi laisser pantois. Un cliché attire l'attention. En noir et blanc, la tête d'une femme aux longs cheveux sombres et le visage dissimulé sous un

masque de cheval en cuir. Troublante, inquiétante, en même temps que sobre à sa façon paradoxale, la photo montre I., parée pour un jeu sexuel connu sous la dénomination de « *poney* ». Il s'agit probablement de la pratique la plus rare dans le monde libertin et qui consiste à traiter la femme en monture animale, à la dresser comme telle, voire à la faire tracter des attelages. Quarante-huit ans et libertine depuis huit, I. accepte de nous rencontrer. Ethnologue de formation, soignée, habillée avec une certaine recherche, elle vit en couple depuis peu et s'insurge d'emblée contre le préjugé concernant la violence du milieu. « *C'est très rare que les hommes soient violents ou irrespectueux. En règle générale, il y a quelqu'un qui surveille, un copain, une connaissance, au cas où les choses déraperaient* », dit-elle en soulignant n'avoir jamais eu affaire à la brutalité ou au dépassement du consentement. Mais, bien sûr, il arrive qu'il y ait des incidents.

Victime de son succès, Wyyld.com attire de plus en plus d'hommes célibataires qui tablent sur la supposée accessibilité des femmes libertines. Le ratio serait d'une femme pour dix hommes. Imaginez la température des échanges ! « *Les jeunes qui viennent d'en dehors du monde libertin ont tendance à penser que c'est un dû, qu'ils ont un catalogue de prostituées devant le nez. La génération des quinquagénaires se comporte très différemment* », explique I. Toutefois, elle ne compte pas sur la nouvelle révolution féministe, qui n'est pour elle qu'une mode, pour changer la donne. De son côté, B., un brin impressionné par l'efficacité des tribunaux sur les réseaux sociaux, insiste sur le consentement et la galanterie : « *Beaucoup d'hommes oublient la femme dans le processus !* » D'autres, profitant de l'ambiance torride des ébats, transgressent la règle principale qui impose l'usage du préservatif. En général, ils sont dénoncés sur le site grâce au système qui permet à chacun de noter son partenaire. « *Ne pas mettre un préservatif en profitant de l'inattention de la femme s'apparente purement et simplement à du viol* », tranche B. Glisser discrètement son numéro de téléphone à la femme venue en couple à une soirée échangiste est presque aussi grave. C'est l'hôpital qui se moque de la charité, dirait-on. Et pourtant. « *On respecte le couple !* » tonne B., qui pratique l'échangisme avec sa femme et souligne le plaisir partagé à deux. Pour sa part, I. pointe l'adultère (sic !) : « *Que mon homme prenne son pied avec une autre femme devant moi, je le concède bien volontiers. Mais derrière mon dos ? Je ne l'accepterais jamais !* » Le blog « 400 culs », animé par Agnès Giard, a interviewé Sagace, coauteur de la BD *Une vie d'échangiste*, dont on tire ce propos éclairant : « *Les clubs sont un peu devenus mon "révélateur test" de personnalité masculine, je trouve ça non seulement marrant, mais rapide et très efficace comme méthode.* » Ainsi un homme qui abandonne sa partenaire au bar pour s'occuper d'une autre passe définitivement dans la catégorie des goujats.

Ni victimes d'une culture de marchandisation des corps, ni *sex addict* abonnés aux rencontres déshumanisées, les libertins veillent depuis toujours au respect de leurs principes régulateurs internes. Ils n'ont pas attendu #balancetonporc pour chasser les comportements abusifs et préserver le statut privilégié des femmes. F. estime qu'elles sont « *mises à l'honneur et, contrairement à ce qui se passe sur les sites classiques de rencontres, considérées avec attention et non pas comme des objets.* » M. évoque le pouvoir des femmes qui signent les contrats de soumission : « *Ce sont elles qui acceptent de se soumettre, pas moi qui le leur impose. Et elles sont très conscientes de leurs envies, équilibrées psychologiquement, matures, sachant dire non.* »

Ce petit monde comporte son pourcentage de détraqués comme n'importe quel autre. B. dénonce des narcissiques, des manipulateurs, des prédateurs, des hommes qui poussent des femmes à divorcer et disparaissent du jour au lendemain, ceux qui ont besoin de ressentir un attachement émotionnel, mais n'offrent rien en retour : « *Dans le milieu libertin, il arrive que les gens confondent l'intensité sexuelle et les sentiments.* » Preuve, s'il en fallait, que la proportion de cœurs brisés ou conquis ne varie pas substantiellement avec les pratiques sexuelles. Autrement dit, aussi affranchis de la morale conventionnelle qu'ils se disent, les libertins ne sont pas dénués d'émotions, de sensibilité, voire de sentimentalité.

Cependant, ce n'est pas cette propension à partager les affects du commun des mortels qui menace l'écosystème libertin, comme l'explique M., qui travaille dans le cinéma et observe avec un intérêt particulier le déroulement de l'affaire Weinstein : « *Le mouvement #metoo impose partout dans le monde le puritanisme américain. On bride un tas de libertés dans des sociétés déjà très uniformisées et qui vivent une sexualité appauvrie, façonnée par le porno.* »

En réalité, moins honteux que par le passé, plus avouable et plus acceptable socialement, le libertinage souffre peut-être de l'attraction qu'il exerce. D'après une étude de l'IFOP sur les formes de sexualité collective en Europe, réalisée pour Wyyld.com en 2014, le nombre d'adeptes ne cesse de croître : cette année-là, 5 % des Français se sont livrés à l'échange de partenaires contre 2,4 % en 1992, 8 % ont participé à des orgies contre 6 % il y a vingt ans. En outre, le profil des adeptes évolue vers un public de plus en plus jeune, dont l'apprentissage de la sexualité s'est fait en partie par le biais des films X publiés sur le web. Raison pour laquelle, en cette époque à la fois débridée et pudibonde, les libertins de longue date désertent les clubs et les sites au profit de réseaux fermés, ultra sélectifs, mais qui s'efforcent de cultiver une certaine éthique, aussi risible que cela puisse paraître aux yeux de non-pratiquants. •

CULTURE & HUMEURS



70

**John le Carré,
agent très littéraire**

Jérôme Leroy

74

Vilard, le dernier yéyé

Patrick Mandon

76

Chouette, la mob' revient

Thomas Morales

78

**Selinger, le marteau et
le kaddish**

Stéphane Edelson

80

**Besançon, anticommuniste
racé**

Alexandre de Vitry

84

**Léon Frédéric, peindre
la poésie de la misère**

Pierre Lamalattie

88

Pour en finir avec l'Autre

Françoise Bonardel

92

**Couscous, pizza, poulet,
à la bonne franquette !**

Emmanuel Tresmontant

96

Les carnets de Roland Jaccard

98

Le journal de l'ouvreuse



John le Carré à Hambourg, octobre 2017.

JOHN LE CARRÉ, AGENT TRÈS LITTÉRAIRE

Par Jérôme Leroy

Jadis au service – secret – de Sa Majesté, le grand écrivain John le Carré a fait de l'espionnage un moyen de connaissance de l'homme autant que la matière d'un récit à suspense. Son dernier roman et le « Cahier de L'Herne » qui lui est consacré révèlent la portée balzacienne de son œuvre.

Il y a autour de John le Carré un certain nombre de malentendus qu'il serait temps de dissiper. C'est le propre des très grands écrivains d'être aimés pour de mauvaises raisons ou d'être enfermés dans des lieux communs. *L'Héritage des espions*, son dernier roman, et le substantiel « Cahier de L'Herne » consacré à l'auteur, avec de nombreux entretiens et textes inédits, fournissent un certain nombre de clefs indispensables à la compréhension d'une œuvre qui s'offre le luxe simultané de relire l'histoire contemporaine et de penser la condition humaine à travers la figure emblématique de l'espion.

Le premier malentendu est celui, encore persistant, d'un le Carré romancier « *de genre* ». La littérature d'espionnage est, de fait, une littérature du second rayon, une hybridation tardive entre le roman d'aventures, le roman policier et le roman de guerre, qui a connu un succès populaire à l'époque de la guerre froide, comme l'expliquent Jérôme et Paul Bleton dans ce « Cahier ». Pourtant, dès ses premiers livres, le Carré tranche avec ce roman calibré, parce qu'il refuse l'héroïsation de ses personnages, mais aussi par le soin tout particulier apporté à une écriture que l'écrivain William Boyd, toujours dans ce « Cahier », analyse de manière serrée : « *Ses romans sont hors normes, en termes purement littéraires : des outils narratifs du XIX^e siècle peu maniables*

se mettent au service d'une perception très contemporaine, subtile et complexe de la façon dont le monde et ses citoyens fonctionnent. Paradoxalement, c'est peut-être cette tension centrale entre sa technique littéraire et sa vision du monde qui permet d'appréhender toute la valeur de ses romans dont le succès ne se dément pas. » À ce titre, le Carré s'inscrit dans une tradition qui a fait de l'espionnage un moyen de connaissance de l'homme autant que la matière d'un récit à suspense : on pense à Conrad, à Somerset Maugham, à Graham Greene, que personne n'aurait l'idée de réduire à des auteurs de romans d'espionnage. D'ailleurs, le Carré, ancien espion lui-même, évoque entre vérité et provocation la part de hasard qui lui a fait choisir le monde de l'ombre comme cadre de son œuvre : « *Si j'avais pris la mer, j'aurais écrit sur la mer. Si j'étais devenu trader, j'aurais écrit sur le monde de la finance.* »

Toutefois, si le Carré refuse l'héroïsation, la qualification fréquente d'« antihéros » pour parler de ses personnages fétiches que sont George Smiley et son groupe est tout aussi réductrice. Smiley, rappelons-le, a été le personnage principal des plus grands romans de le Carré sur trente ans et est régulièrement présenté comme « *l'anti-James Bond* ». Il faut dire que Bond est désormais réduit, dans l'imaginaire collectif, à son incarnation cinématographique dans des films qui ont de plus en plus évolué vers la performance pyrotechnique hollywoodienne. Dans les romans de Ian Fleming, Bond ne se réduit pas à son donjuanisme compulsif et à son goût pour les cascades. Il est lui aussi d'une vraie profondeur psychologique. Il boit trop, il fume trop, il connaît des phases dépressives, est envoyé en cure de désintoxication et, une fois marié, perd sa femme lors d'une tentative d'assassinat qui le visait. Parfaitement contemporains, Smiley et Bond auraient pu se croiser et sympathiser. Malgré ses grosses lunettes et son allure de bureaucrate, Smiley fait preuve d'un véritable courage physique, tandis que James Bond →

n'est pas simplement un beau gosse musclé et arrogant. Ils auraient même pu se retrouver dans un pub près de Whitehall et se consoler mutuellement : Bond aurait parlé de la comtesse Tracy, assassinée au début de sa lune de miel dans *Au service secret de Sa Majesté* et Smiley de sa très volage épouse Lady Ann qui est même tombée dans les bras de Bill Haydon, hiérarque du Cirque, le nom donné par le Carré aux services secrets, que Smiley démasquera dans *La Taupe*.

Autre source de malentendu : le pseudonyme de John le Carré lui-même. La question est moins anodine qu'il n'y paraît. Elle est même une porte d'entrée idéale pour comprendre cet univers romanesque. Il y a bien sûr une raison biographique simple à ce pseudonyme, comme le rappelle sa traductrice, Isabelle Perrin, qui est aussi le maître d'œuvre du « Cahier ». Quand le Carré publie son premier roman, au début des années 1960, il est encore membre des services secrets. Mais ce pseudonyme est aussi une métaphore de la couverture utilisée par l'agent double, cette figure centrale de l'univers carréen. L'agent double, c'est l'écrivain lui-même. L'agent double, c'est celui qui ne voit plus la frontière exacte entre la réalité et la fiction.

C'est aussi celui qui a deviné que le monde fonctionnait uniquement par opposition, comme chez Héraclite : Est contre Ouest pendant la guerre froide et plus tard Nord contre Sud. L'agent double/écrivain, c'est celui qui comprend qu'au sein de chaque camp, d'autres oppositions se font jour, à l'infini, dans une mise en abyme vertigineuse.

Des exemples ? À l'Ouest, les Anglais s'opposent aux Américains derrière la fiction de la « relation spéciale » et, chez les Anglais eux-mêmes, les espions s'opposent au reste de la société, en se considérant tantôt comme des parias, tantôt comme des seigneurs. Au sein même du Cirque, les rivalités entre deux services, le Pilotage et les Opérations clandestines, aboutissent à une guerre sourde, absurde, et souvent meurtrière. Pire, cette schizophrénie touche l'agent double lui-même, manipulateur manipulé qui ne sait plus vraiment, à la longue, quel maître il sert.

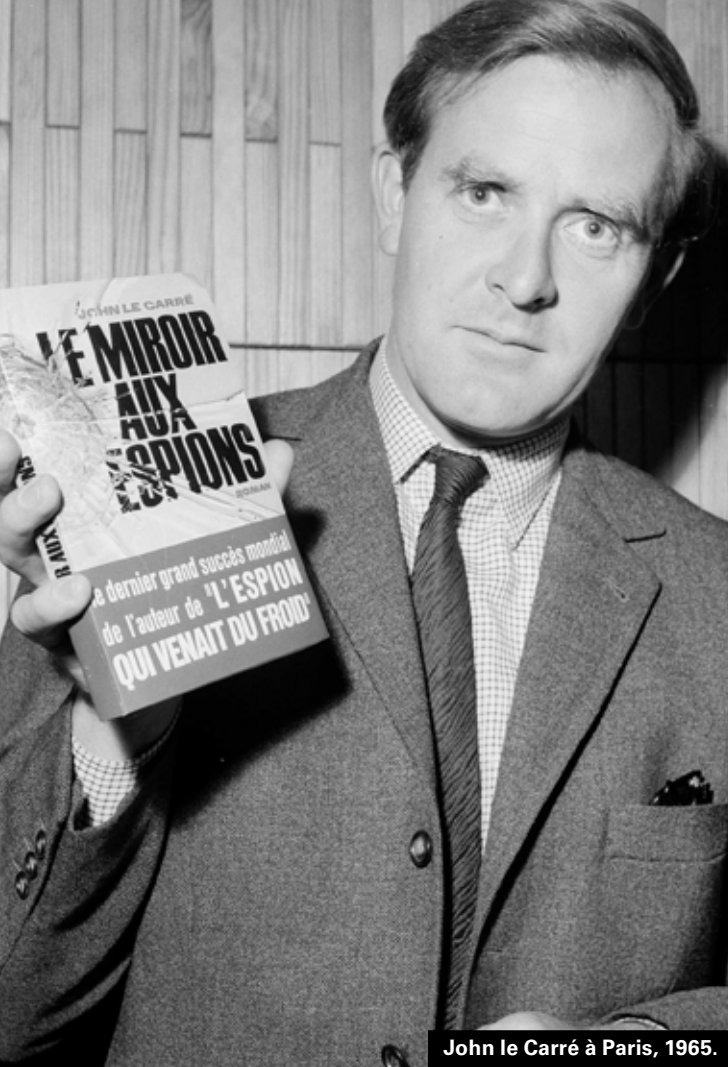
Il est vrai que le Carré a multiplié avec un plaisir parfois merveilleusement pervers les fausses pistes, les chausse-trappes, les impasses et les portes dérobées. On peut y voir là encore un des aspects de son génie littéraire qui a égaré tant de lecteurs ravis de leur égarement. Rétention d'informations de la part des personnages, documents falsifiés présentés sur le même plan que les authentiques, enregistrements caviardés, dialogues construits comme des opérations d'intoxication, la narration de le Carré est en parfaite adéquation avec ses histoires qui se résument toutes à de subtiles déstabilisations, y compris celle du lecteur, placé dans la même situation que les victimes collatérales de la guerre froide : quand il comprend enfin, il est trop tard...

Le jour où ce pseudonyme est percé à jour et que son vrai nom apparaît, celui de David Cornwell, né à Poole en 1931, fils d'un père escroc charmant et d'une mère qui l'abandonne à cinq ans, le Carré donne une explication qui est évidemment encore une fausse piste : il aurait vu depuis un bus à impériale l'enseigne d'un magasin portant ce nom, *en français dans le texte*, et aurait aimé la minuscule du « le » dans « le Carré ». C'est seulement en 1996 qu'il déclare dans un entretien à CBS : « *On m'a si souvent demandé pourquoi j'ai choisi ce nom ridicule que l'imagination de l'écrivain m'est venue en aide. Cela a suffi à tout le monde pendant des années. Mais les mensonges ne résistent pas au temps qui passe. Aujourd'hui, je ressens un horrible besoin de vérité. Et la vérité, c'est que je ne sais pas.* »

Un horrible besoin de vérité... Cela pourrait finalement être le sous-titre de *L'Héritage des espions*, ce roman « *pensif* », aurait dit Victor Hugo, qui est une méditation mélancolique, presque désespérée sur des vies placées sous le sceau du secret et du mensonge. Roman d'un vieil homme qui met en scène un vieil homme, on y retrouve tous les personnages ou presque qui firent la célébrité de l'auteur à l'époque où il parlait de la guerre froide en direct, de *L'Appel du mort* (1963) au *Voyageur secret* (1991) en passant par le céléberrissime *Espion qui venait du froid* (1964) ou *La Taupe* (1974). *L'Héritage des espions* est un retour en arrière où ne sont plus convoqués que des fantômes, tous obligés de rendre des comptes soixante ans après les faits. C'est ce qu'on pourrait appeler le jansénisme de le Carré : tous ses livres sont placés sous le signe d'une prédestination et d'un jugement dernier qui ne tiennent aucun compte des bonnes ou mauvaises actions de ses personnages. Et ils en commettent tous un paquet, des deux côtés du Mur puis, une fois celui-ci tombé, sur tous les champs de bataille occultes de notre monde multipolaire.

Non, ils seront jugés par une instance mystérieuse qui est peut-être bien le Dieu caché de Pascal ou alors juste une époque qui a changé, qui apprécie les valeurs du passé à l'aune des siennes, comme le déclare cyniquement l'un des personnages de *L'Héritage des espions* : « *C'est notre nouveau sport national. La génération immaculée d'aujourd'hui face à votre génération coupable. Qui expiera les péchés de nos pères, même s'il ne s'agissait pas de péchés à l'époque ?* »

Le narrateur de *L'Héritage des espions* est Peter Guillam, l'homme de confiance de George Smiley. Il a maintenant plus de 80 ans et vit dans une ferme, en Bretagne. On en apprend beaucoup plus sur la vie de ce personnage qui avait jusque-là chez le Carré le statut d'un grand second rôle. On ne sera pas étonné d'apprendre dans le « Cahier de L'Herne » que le Carré est un lecteur de Balzac. La technique du retour des personnages d'un roman à l'autre, mais avec des rôles plus ou moins



John le Carré à Paris, 1965.

importants, donne cette impression d'une création parfaitement cohérente qui, pour reprendre des termes balzaciens, fait « concurrence à l'état civil ». Peter, ou Pierre, Guillam est le fils d'un riche Anglais marié avec une jeune Bretonne dans les années 1930 et qui, la guerre venue, sera chargé de missions secrètes pour aider la Résistance avant de mourir torturé à la prison de Rennes.

Quand *L'Héritage des espions* commence, Peter est convoqué dans les nouveaux locaux du Cirque, devenu la Boîte. Comme Smiley, presque centenaire, est introuvable, c'est Peter qui doit s'expliquer sur une série d'affaires très anciennes qui ont abouti à la mort du maître-espion Alec Leamas et de Liz Gold, au pied du mur de Berlin en 1961. Les descendants demandent des comptes, des organisations des droits de l'homme s'en mêlent, un procès serait un scandale immense et le Royaume-Uni, déjà déstabilisé par le Brexit (dont le Carré ne semble pas être un farouche partisan) doit trouver une solution. Peter comprend qu'il pourrait bien servir de bouc émissaire.

Le roman est construit selon un dispositif des plus étranges, presque étouffant : Peter, dans un appartement londonien qui servait jadis de base arrière à Smiley et à son groupe, les fameuses « Écuries », doit

examiner sous les yeux des agents qui le surveillent des documents de l'époque, qu'il avait lui-même dérobés au Cirque sur les ordres d'un Smiley se méfiant, avec raison, des fuites possibles dans les opérations dont il avait la charge. On voyage ainsi entre les années 1950 et aujourd'hui, mais aussi entre les documents bruts et les souvenirs de Peter.

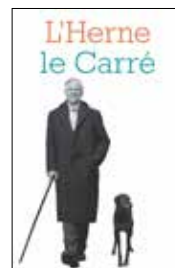
Le décalage entre les deux est celui du mensonge, de la mémoire défaillante, d'une forme de nostalgie paradoxale aussi. Pour l'essentiel, il est question d'une opération d'exfiltration de « Tulipe », nom de code de la femme d'un responsable de la Stasi qui avait été retournée par Leamas et était alors sur le point d'être arrêtée. Peter devait la faire passer en Tchécoslovaquie puis en France et au Royaume-Uni où la jeune femme, qui avait dû abandonner son fils, aurait reçu l'asile politique. Le problème, c'est que Peter a commis la plus grande et la plus douloureuse erreur de sa carrière en tombant amoureux de Tulipe.

Il serait criminel de dévoiler davantage l'intrigue et d'apprendre au lecteur si Peter Guillam sera mis en accusation soixante ans plus tard ou si Smiley est encore vivant. Qu'on sache simplement que *L'Héritage des espions* ne se contente pas, ce qui serait déjà un immense bonheur, de renouer avec ce qu'on a toujours préféré chez le Carré : la description minutieuse des opérations à double ou triple fond, l'atmosphère de la guerre froide, que ce soit dans les rues de Berlin ou dans celles du « *swinging London* », les rapports ambigus mêlés d'admiration entre des ennemis qui se ressemblent tellement qu'ils se sentent plus proches les uns des autres que de leurs hiérarchies respectives. Non, sachez simplement que *L'Héritage des espions* est au cycle de Smiley ce que *Le Temps retrouvé* est à *La Recherche du temps perdu*, quand le narrateur passe une dernière soirée chez le prince de Guermantes après des années d'absence et a l'impression soudaine d'assister à un bal costumé où les personnages, incroyablement vieillies, qu'il a connus jadis, semblent des marionnettes sur le point de se dissoudre dans le néant.

L'Héritage des espions est le produit du droit d'inventaire poignant que l'écrivain exerce sur son œuvre, sur le monde qu'il a connu, mais aussi et surtout sur la solitude radicale de ceux qui survivent trop longtemps à leurs propres secrets et à leurs propres fautes, c'est-à-dire, au bout du compte, de chacun d'entre nous. •



L'Héritage des espions, traduction d'Isabelle Perrin, Seuil, 2018.



John le Carré, Isabelle Perrin (dir.), « Cahiers de L'Herne », L'Herne, 2018.

VILARD, LE DERNIER YÉYÉ

Par Patrick Mandon



Hervé Vilard à Cabourg, 2015.

À 72 ans, l'auteur-interprète de *Capri*, c'est fini a tiré sa révérence à l'Olympia. S'il ne chantera plus ses tubes sur scène, l'orphelin né dans un taxi ne renonce pas à célébrer les grands textes. Portrait.

6 mai 2018 : l'Olympia est plein d'un public impatient de céder, une fois de plus, à son envoûtement. Le moment est plus solennel qu'à l'habitude : Hervé Vilard a annoncé qu'à l'issue de ce rendez-vous, il mettait fin à ses tournées. Il ne chanterait plus ses succès innombrables, il consacrerait ses rares apparitions à des auteurs de son choix. Pour l'heure, tout est ferveur, tendre admiration, attente comblée. Il s'avance, il salue sans excès d'humilité. Les premières notes de son plus grand succès retentissent : « *Nous n'irons plus jamais...* »

Le refrain arrive, et le chœur du peuple s'époumone : « *Capri, c'est fini...* » Pour lui, tout a commencé avec « *c'est fini* » : ce n'est pas le seul paradoxe de cette vie peu banale, et l'on pourra voir dans cet ultime récitation la preuve supplémentaire de l'une des carrières les plus cohérentes de ce qu'on appelle le show-business.

Vol de mère

Il est né dans un taxi, le 24 juillet 1946, à Paris, d'une femme nommée Blanche Villard. On saura plus tard que son géniteur était une manière de don Juan, corse d'origine, qu'il n'a jamais rencontré. Une dénonciation anonyme vient informer la justice que cette femme est une pocharde, incapable d'éduquer son enfant, René Villard. Blanche est déchue de ses droits maternels, René envoyé à l'orphelinat, puis dans divers foyers. Il porte des galoches, des vêtements grossiers. Il n'est pas nécessairement maltraité, il connaît même l'affection chez les Auxiettes, Nénesses et Simone, des Berrichons, qu'on eût pris pour des créatures de George Sand, et chez qui, précisément, il lit *La Mare au diable*. Il grandit. On lui dit que sa maman l'a abandonné, alors qu'elle le recherche : il déclarera, bien plus tard, que la République lui a volé sa mère. On le déplace encore. René n'est pas un enfant martyr, c'est un enfant « déplacé », ou plutôt qui ne tient pas en place, un jeune garçon qui imagine, très tôt, une autre place que celle que la société lui a assignée.

En 2004, son CD «Cris du cœur» réduit au silence les malveillants.

Et voici l'abbé Denis Angrand, curé des champs à l'ancienne : il sert Dieu et aime Stendhal. Avec les instituteurs, il élève le petit Villard, et lui donne même sa bénédiction lorsque ce dernier, lassé des mares et des canards, s'enfuit à Paris. Sans qu'il le sache, se cristallisent dans sa mémoire une partie du décor qu'il retrouvera bien des années plus tard et quelques-unes des ombres qui lui feront un cortège de fidélité. On est en 1960-1961. Fuyant la campagne, l'institution, il connaît l'errance parisienne d'un adolescent livré à lui-même. Il pourrait basculer chez les voyous, il deviendra idole des jeunes ! Un nouveau visage bienveillant se penche sur lui : Dado, de son vrai nom Miodrag Djuric (1933-2010), monténégrin de naissance, artiste d'« avant-garde ». Dado l'entraîne un soir dans une galerie d'art, au 8, de la rue de Miromesnil (« un quartier chic » a prévenu Dado). Cette galerie a été fondée en 1956 (et fermée en 1964) par un homme exceptionnel, Daniel Cordier, résistant de la première heure, secrétaire de Jean Moulin. Au milieu de cet aréopage mondain, le joli adolescent plein d'arrogance produit un certain effet. Cordier apprend qu'il est « en

cavale » : « Regagne l'orphelinat, je viendrai t'y chercher. » Il tiendra parole et assumera officiellement la fonction de tuteur de René. Le temps des galoches et des fréquentations dangereuses est terminé. La métamorphose de René s'achève.

Quand c'est fini, ça commence

René veut être chanteur. Un jour, une affiche attire son œil, une publicité pour un séjour touristique à Capri. Dans le même temps, un refrain passe à la radio, qui figure dans l'album *Aznavour 65*. Le grand Charles s'y lamente : « *C'est fini, fini.* » Pour René Villard, cela finit à Capri... où tout commence pour Hervé (RV) Vilard. Le succès est immédiat, et lui garantit (il ne le sait pas encore) des royalties importantes jusqu'à la fin de sa vie ! Il figure sur la photographie du siècle des yéyés, prise par Jean-Marie Périer, dans le numéro de juin 1966 du mensuel *Salut les copains*. Au deuxième rang, rendu plus visible encore par son pull-over bleu ciel (un shetland très « minet »), il a l'air d'un élève des beaux quartiers : il assimile rapidement les bienfaits de l'éducation Cordier ! On moqua longtemps ce joli garçon à la mine tendre, d'apparence fragile, dont le front disparaissait sous une longue et épaisse mèche de cheveux noirs. On avait tort : chez ce charmant petit brun gisait un « caractère ». Les beaux esprits regardaient sans amabilité ce chanteur lacrymal qui triomphait chez les concierges et les mères de famille. Il y avait, disait-on, une chanson estimable et une sous-culture. Or, certaines chansons de Léo Ferré, écrites après sa consécration en barde visionnaire, annonciateur des apocalypses sociales, ruissellent de formules afin d'émouvoir le plus sévère des vitupérateurs de la France insoumise comme de faire pleurer Margot : « *Tu ne dis jamais rien, mais tu luis dans mon cœur comme luit cette étoile...* »

En 2004, son CD *Cris du cœur* réduit au silence les malveillants : il livre une superbe interprétation de *India Song* (Marguerite Duras), *L'Écharpe* (Maurice Fanon), *Alabama Song* (Kurt Weill, Bertolt Brecht), *Un soir au Gerpil* (Bernard Dimey), en tout 13 titres, dont *Le Condamné à mort*, de Jean Genet mis en musique par Hélène Martin. Ce qui reste de la rive gauche est secoué. Ses fidèles le suivent. En 2005, il donne un récital au sein de la Sorbonne. Récemment, il a vendu le presbytère de l'abbé Angrand, qu'il avait restauré avec goût. Tous ses publics se sont retrouvés à l'Olympia. Il ne chantera plus *Capri* que dans une version piano-voix inaugurée en mai. Néanmoins, il aurait tort de négliger son public sulpicien, toujours renouvelé, le plus fidèle, le plus avisé aussi : c'est dans ses rangs que, longtemps encore après qu'il aura disparu, on sifflera les airs de sa grande célébrité. Nous sommes des créatures de détresse, les humbles paroles des chansons alimentent notre réserve de chagrin et d'espérance. •

N.B. Merci à Nicolas Perron.

CHOUETTE, LA MOB' REVIENT

Par Thomas Morales

Dans les beaux quartiers de Paris, il est du dernier chic de rouler sur les vieilles bécanes qui sillonnaient les campagnes dans les années 1980. Jadis ringarde, la mobylette est aujourd'hui plébiscitée par les conducteurs en quête de liberté.

Dans les beaux quartiers, à la sortie du lycée, le comble de la frime est d'enfourcher une mob à bout de souffle. Une « Bleue », une « Orange », un « Caddy » tout décati, un « Solex » de nonnes à cornette ou, pour les plus intrépides, un « 103 SP » des campagnes qui affolait la maréchaussée à la fin des années 1980. Peu importe la vitesse limitée (50 km/h environ), seule compte l'ivresse de se déplacer librement, juste propulsé par un modeste moteur de 49,9 cm³. De jeunes dandys filiformes, sosies de l'acteur Pierre Niney, l'air vaguement romantique, n'ont d'yeux que pour ces cyclomoteurs de grand-papa avec cabas et porte-bagages. Toile cirée et Suze-cassis. Peugeot et Motobécane à l'avant-garde. Comme à l'époque où la France avait des mollets de compétition et les mains dans le cambouis. Si la loi le permettait, ils troqueraient leur casque pour une gâpette écossaise. Depuis que les cyclistes sont harnachés comme des robocops, le possesseur d'un deux-roues motorisé même anémique a intérêt à se tenir à carreau et à faire profil bas. En ville, on n'aime pas trop les dissidents, les petits malins qui continuent à privilégier un mode de transport à essence. Connaissant la créativité de nos élus en matière de répression routière, il ne fait aucun doute qu'ils finiront par interdire toute forme de plaisir, surtout le plus innocent. Les scooters modernes, tricycles bourrés d'électronique, à l'entretien aussi coûteux qu'une Jaguar de collection, ces freluquets à forte tignasse les laissent aux travailleurs anonymes, aux cadres cravatés des tours vitrées. Rouler en meule, c'est s'affranchir des normes, dire merde au conformisme, refuser que les applis gangrèment nos vies.

Il y a du survivalisme dans cette attitude, un côté bravache. Jeune et con sont deux mots qui vont si bien ensemble. Fort heureusement, tous les lycéens n'aspirent pas à monter des start-up et à rejoindre la Silicon Valley à la nage. Ils croient encore aux valeurs de la République. Ces héritiers biberonnés au rock de BB Brunes se

prennent pour Jacques Tati, ils rêvent à la jupe volante de Janique Aimée et aux filles pas si sages de la Nouvelle Vague. Ce retour historique désarçonne les marques qui n'avaient pas vu venir, non plus, la mode du vintage, le savon noir dans les drogueries et les rognons à la sauce moutarde à la carte des restaurants. Il fut un temps où une législation favorable (pas de permis, pas d'immatriculation), une activité industrielle soutenue et des idées simples faisaient de notre pays le paradis des bécanes à cylindrée réduite. Autour de la mobylette, ces dernières années, on dénombre des centaines de groupes, d'associations, de bandes de copains qui les remettent en état et font perdurer leur péché de jeunesse.

Partout sur le territoire, du printemps à l'automne, des bourses, des sorties, des rassemblements viennent remplir les calendriers des offices du tourisme. Il existe même un charmant musée, Le Garage à tasses, dans l'Allier (Treignat), à la gloire de nos brêles d'antan. Il mériterait les palmes académiques pour la défense de ce patrimoine oublié. En matière de cyclomoteurs, tous les goûts coexistent sur la route. La variété des modèles, leur large diffusion tout au long de la seconde moitié du xx^e siècle et leur facilité d'utilisation les rendent vraiment attachantes. Les petits budgets qui souhaitent s'offrir pour les vacances une pièce ancienne en bon état de marche vont enfin trouver leur bonheur. Une mob, c'est stylé, pas cher, fiable et chic. Faites un test au bureau ou dans votre entourage, il suffit de lancer le sujet « mob » pour que, très vite, les garçons s'emballent et les anecdotes pétaradent. Rarement un objet aura autant fait fantasmer et vibrer la corde nostalgique. « *Vu ma génération, c'est la Spéciale 50 Chaudron dérivée de la Bleue. Elle avait une présentation plus sportive avec un réservoir en selle et un siège biplace, et aussi un petit guidon dit "italien". Son moteur plus puissant identique à celui de la AV 89 délivrait 2,7 ch contre 2 ch pour la Bleue, ce qui lui permettait de filer à 75 km/h. Hélas, elle ne pouvait pas lutter côté nervosité avec les cyclos italiens à boîte de vitesses* », s'enthousiasme Patrice Vergès, l'une des grandes figures de la presse automobile française.

Si les mobs nationales réunissent une majorité de suffrages, les japonaises eurent leurs heures de gloire dans les *eighties* et leurs défenseurs. Olivier, cadre supérieur, affiche sa préférence pour la Honda Amigo, de couleur bleu marine, précise cet esthète. Même si son cœur sera à jamais pris par la Yamaha DTM 50, François, pas encore 50 ans au compteur et qui n'a visiblement rien oublié de



Publicité pour le VéloSoleX S 2200, années 1960.

ces chevauchés fantastiques dans la Nièvre, nous confie : « J'ai commencé Peugeot. Ayant hérité de la 102 bleue de ma sœur aînée avec le réservoir sous la selle. Elle me servait pour aller au lycée Saint-Cyr dans les années 1980. C'était une expédition : tailler un bout de RN7, franchir la Loire, monter sur la colline de la cathédrale et son palais ducal, et redescendre place Carnot pour remonter sur l'autre colline. Je ne l'ai jamais trafiquée. Mes copains étaient en Peugeot 104 (certaines en selle biplace) ou Motobécane (y compris la mob bien grise et charpentée du vieux qui va au jardinnet en traînant sa remorque) ou Suzuki ER21 ! Alors là, ça tombait les filles. Sur le tard, au bout de deux ans de 102 et en insistant pour dire qu'elle était fatiguée, mon père m'a payé une Motobécane Superblack noir et jaune. Jantes à bâtons. Phare protégé par une grille digne du Dakar. Là, au compteur, je devais flirter avec le 75-80 km/h. J'entrais dans le monde de la connerie. Je me souviens avoir enlevé sa chicane pour aller plus vite. »

Un peu plus jeune, Didier, quadra féru d'innovations technologiques, se remémore ses folles années en banlieue lyonnaise : « Le nec plus ultra dans les années 1990, c'est le Peugeot 103 RCX LC, autrement dit la 130 Racing avec le refroidissement liquide. Carrossée comme un bolide de course avec la barre de renfort, la selle sport et la tête de fourche, elle se démarrait au kick ! Pas de pédalage au démarrage. Son rival chez MBK, c'était le Rock Racing, la version sport du 51. À l'époque, MBK

était plus créatif d'un point de vue marketing avec le duo Passion/Évasion. Et pour les versions plus affûtées encore, il y avait les kits Polini 75 cm³ avec le refroidissement liquide et en compétition les kits Bidalot Groupe 3 ! »

Le fétichisme n'est pas loin. Quand on interroge l'écrivain Philippe Lacoche, les souvenirs remontent à la pelle : « Au milieu des années 1960, j'ai huit ans à peine. Mes parents résident dans leur maison de Tergnier, à deux pas de la cité Roosevelt où j'ai passé toute mon enfance et mon adolescence. Dominique Van Missen, l'aîné d'une très grande famille, fait vrombir le moteur de sa Flandria Ultra Sport vermillon. J'entends encore le vrombissement. J'en ai parlé dans deux de mes bouquins : Cité Roosevelt et Le Phare des égarés. Autre époque, 1976. C'est l'été. Il fait très très chaud. J'effectue mon premier stage d'élève en école de journalisme de Tours, à l'agence locale de La Voix du Nord de Saint-Quentin. Je n'ai pas mon permis de conduire. Il faut pourtant que je me déplace dans la ville et dans l'agglomération pour effectuer mes reportages minuscules (concours de pêche, courses cyclistes, départs en retraite du garde champêtre, etc.). Mon copain Fabert (paix à son âme !) vient une fois de plus à mon secours. Il me prête une superbe Mobylette Motobécane orange AV 89 avec un siège biplace crème. Je serai le seul journaliste de Saint-Quentin à faire ses reportages à cyclomoteur. » Proust avait sa madeleine, les petits-enfants du baby-boom ont la mob pour réenchanter le monde. •

SHELOMO SELINGER

LE MARTEAU ET LE KADDISH

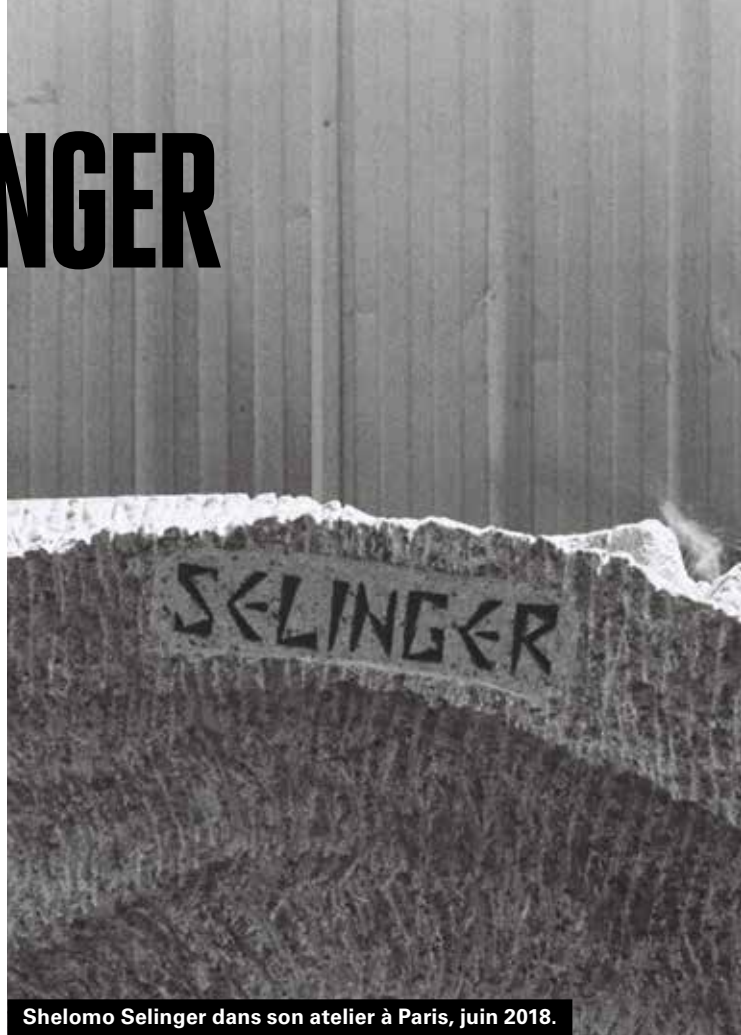
Par Stéphane Edelson

Rescapé de la Shoah, le sculpteur franco-israélien Shelomo Selinger entretient la flamme du souvenir. On vient d'inaugurer au Luxembourg la statue que ce bourlingueur à l'humour inébranlable a consacrée aux victimes locales du génocide. Portrait.

Le Luxembourg, ce n'est pas comme la Pologne, quand on l'évoque on pense aux banques, à la pluie, à l'ennui, mais rarement voire jamais à la Shoah. Et pourtant, comme partout où sont passées les Panzerdivisionen, il y a eu déportation de la population juive. Mille trois cents morts. C'est peu au regard d'un génocide, sauf pour les victimes.

En 2013, Shelomo Selinger a été bien surpris de voir deux membres de la communauté juive luxembourgeoise débarquer dans son atelier à Paris et lui demander une sculpture commémorant le martyr juif du Luxembourg. La Shoah ça connaît Shelomo Selinger. Né à un nuage de fumée d'Oświęcim (Auschwitz), déporté à 13 ans, il fera entre 1942 et 1945 un tour des camps digne d'un compagnonnage initiatique du genre ou plutôt, du non-genre humain, aux noms évocateurs de Faulbrück, Gröditz, Markstadt, Fünfteichen, Gross-Rosen, Flossenbürg, Dresde, Leitmeritz, et enfin Theresienstadt. Quand il raconte son voyage, il vous entraîne dans ses marches de la mort, dans des récits de pendus et autres massacres qui font de lui un survivant, un miraculé.

Il a gardé de cette époque une joie de vivre, et aussi sa vigilance, surtout pour ce type de commande à charge



Shelomo Selinger dans son atelier à Paris, juin 2018.

émotionnelle forte. Il convient en ce domaine de se défier d'un enthousiasme débridé et de fixer, avant d'accepter, les conditions de travail, financières et d'exposition de l'œuvre à produire.

Après les membres de la petite communauté juive du Grand-duché, sont venus ceux du gouvernement, puis la finalisation du deal s'est faite deux ans plus tard. Malgré ses 87 ans, ses interlocuteurs étaient confiants, au vu de ce qu'il avait déjà produit : qu'est-ce qu'une statue de trois mètres de haut sculptée dans le granit pour un tel homme ?

Si Shlomo Selinger a réalisé l'imposant monument de Drancy et aussi celui de la Résistance à La Courneuve, cette commande pour le Luxembourg ne fait pas de lui le sculpteur de la martyrologie juive. Même dans le monde de plus en plus petit des anciens des camps, il y a concurrence sur les appels d'offres.

Avec quelques autres, ils se retrouvent, quand ils le peuvent. Pendant longtemps de façon mensuelle au *Lutetia*, aujourd'hui en fonction des carnets de rendez-vous de chacun, des voyages commémoratifs, des interventions dans les lycées : plus ils vieillissent, plus ils sont sollicités. Pas de retraite pour les immortels de la Shoah. Leurs retrouvailles sont aussi fonction de leur santé ou simplement de la carte du restaurant. On trouve dans ce



clan des sept, Marceline Loridan, Élie Buzyn, Benjamin Sedia, Ginette Kolinka, Armand Bulwa et Walter Spitzer. Walter, c'est l'autre sculpteur. De même que le traité de Tordessillas qui fixait le partage de l'Amérique du Sud entre Espagne et Portugal, Spitez a réalisé le monument du Vel' d'Hiv, Selinger celui de Drancy. Parlons ici d'un *deportee agreement*...

Selinger n'a pas sculpté seulement des monuments funéraires et commémoratifs, mais aussi des bestiaires comme *La Tauromachie* des arènes de Bouscat (Gironde), ou des œuvres lyriques telles que *La Danse*, un ensemble de 35 jardinières, sculptées en 1982, étendu sur les 3 600 m² de l'Esplanade de La Défense.

Comment un ado retrouvé gisant sur un tas de cadavres se retrouve-t-il à 90 balais dans cette carrière de Bretagne où, marteau-piqueur à bout de bras, il met toute son énergie à terminer ce travail qu'un convoi exceptionnel s'apprête à emporter vers Luxembourg City ?

Après les camps, Shelomo Selinger a immigré en Palestine britannique, participé à la guerre d'indépendance de 1948 dans un kibboutz puis rencontré l'amour avec Ruth, une jeune fille très comme il faut, de la bourgeoisie d'Haïfa. Elle lui fait quitter sans tarder sa vie de boy-scout au kibboutz et le pousse à sculpter. Pas un mauvais pari, Selinger gagne un concours et débarque à Paris en

1953 pour étudier aux Beaux-Arts avec Marcel Gimond.

Il a travaillé le bois, le bronze et la pierre – tout particulièrement le granit rose avec lequel il est en osmose. « *J'interroge la pierre, et c'est elle qui me guide. C'est la matière qui a toujours raison. Il y a une démarche d'amour par le rythme du burin ou du marteau-piqueur : "un burin sur pneumatique"* », s'emballe-t-il, assis dans le fauteuil défoncé du petit bureau situé au-dessus de son atelier parisien. Ici, dans les années 1950 vécurent les étudiants cambodgiens Pol Pot et Ieng Sary, futurs organisateurs du génocide khmer. Drôle de karma.

Dominique Robert, directeur de La Générale du granit, en Bretagne, lui a trouvé la pierre de ses rêves et l'a accueilli deux ans durant en son sein, rue des Déportés, à Louvigné-du-Désert. Le karma peut aussi être amateur d'humour juif. « *Du granit rose de la Clarté* », s'émerveille encore Selinger une semaine après le dernier coup de marteau. Une pierre tatouée, avec un numéro de série peint sur son flanc comme tous les blocs qui entrent là-bas. Une pierre dure. Deux hivers, des moments de découragement, la chute de son échafaudage qui lui bloque la jambe, rien ne l'arrête. Même pas le sommeil qui lui a fait quitter la route au printemps. La voiture n'a pas survécu.

Pour le sujet, il reprend un petit bronze réalisé pour l'entrée de Simone Veil à l'Académie française, les *Flammes de la Shoah*. Sur les côtés, des lettres hébraïques, un *vav* et un *lamet* dont les valeurs numériques donnent le chiffre 36, soit le nombre des Justes dans la mystique juive. « *Je pense toujours à ces gens qui ont pris des risques.* » Ensuite, s'entremêlent des cheveux devenant flammes, des têtes de femmes et d'enfants, un œil et une main qui le couvre comme des juifs priants et un monde aveugle aux souffrances. Et, au centre, un canal creusé tout au long de la pierre, guidant le regard vers la lumière.

Rebaptisée *Kaddish*, la statue commandée de trois mètres de haut fait finalement trois mètres trente. Le socle dont l'inscription est dédiée à sa femme Ruthy fera un mètre dix et non un seul. Pourquoi ? Pas de réponse, mais un petit sourire. Peut-être pour défier la cathédrale toute proche.

« *Non, je fais un cadeau au Luxembourg. Dans ma sculpture je me réfère aussi à la kabbale, avec une démarche de réparer le monde. Et en commémorant, j'ajoute à la beauté de l'environnement ; et c'est le retour que j'en ai. Plus la qualité artistique est grande, plus elle sert la mémoire. Je connais la cruauté de Napoléon par les tableaux de Goya et non par les livres d'histoire.* » Le Grand-duc et la Grande-duchesse ont inauguré le monument le 17 juin. Il y avait là aussi le Premier ministre et le maire ; et surtout quelque chose à voir au Luxembourg. Shelomo, lui, est parti marier sa petite-fille, puis en vacances. Il cherche un menuisier pour restaurer son atelier avant sa prochaine commande. •

BESANÇON ANTICOMMUNISTE RACÉ

Par Alexandre de Vitry

Spécialiste du totalitarisme marxiste-léniniste et de l'Église, l'octogénaire Alain Besançon publie une compilation de ses dix principaux essais. L'occasion de (re)découvrir ses thèses sur la gnose, formulées dans une langue précise et élégante.

Comme beaucoup de membres de ma génération, j'ai découvert Alain Besançon par un livre étonnant intitulé *Trois tentations dans l'Église*, publié la première fois en 1996 et qui reprenait et étoffait un précédent essai paru en 1978, *La Confusion des langues*. L'auteur y décrivait les trois pentes sur lesquelles le christianisme menaçait de glisser depuis deux siècles : une pente antidémocratique, qui donna toute sa mesure au XIX^e siècle, du Syllabus à Léon Bloy, une pente démocratique qui lui succéda – sans s'en distinguer toujours, d'ailleurs, puisque ces tendances reposent toutes deux sur une haine du monde tel qu'il va –, enfin la séduction exercée par l'islam sur l'Église, depuis le Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui. Ce livre dense, parfaitement lisible, impitoyable dans ses critiques mais jamais pamphlétaire, avait pour nous le parfum d'un *samizdat* dissident dans le ciel irénique du catholicisme des années 2000. Il chassait sur sa gauche aussi bien que sur sa droite et mettait à nu les démons du catholicisme moderne, de l'Église française en particulier, avec une précision que les années suivantes, communautaristes en diable, ne confirmèrent que trop.

Un chapitre de ce livre, au titre mystérieux, nous ouvrait la porte de toute l'œuvre d'Alain Besançon, dont on pressentait qu'elle était loin de se limiter à l'histoire récente de l'Église romaine : « Gnose, idéologie, marcionisme ». Pour mesurer le poids dont

ces termes étaient chargés, il fallait se tourner vers un maître-livre, *Les Origines intellectuelles du léninisme*, paru en 1977, la même année que *Le Temps des prophètes* de Paul Bénichou, un an avant *Penser la Révolution française* de François Furet, un an également avant le lancement de la revue aronienne *Commentaire*. Vingt ans après les révélations de Khrouchtchev, la France vivait son « moment antitotalitaire », qui heureusement ne se limita pas à l'émergence des « nouveaux philosophes ». Les entreprises de généalogie critique du totalitarisme, en particulier de l'idéologie marxiste-léniniste, se multipliaient : Furet passait par la Terreur révolutionnaire, Bénichou par « *l'utopie pseudo-scientifique* » de Comte et Saint-Simon. L'option théorique choisie par Alain Besançon pouvait paraître plus saugrenue : c'est grâce à une réflexion sur le gnosticisme antique, qu'il faisait pour sa part apparaître la spécificité de l'idéologie soviétique. Qu'est-ce que la gnose ? Ni une religion ni un système philosophique ; quelque chose entre les deux, annulant la différence du « su » et du « cru ». La connaissance gnostique ne connaît pas de limite, elle avale tout ce qui se présente devant elle, des attributs divins à l'ensemble des réalités sublunaires. Elle ignore la frontière entre nature et surnature, entre foi et raison. À mesure qu'elle progresse chez quelques-uns, elle dessine une limite étanche entre le petit nombre des initiés et la troupe des simples fidèles. Elle est l'opérateur exclusif du salut, lequel n'est pas seulement rédemption individuelle, mais de la Création tout entière. En effet, dans la gnose, la matière est mauvaise et l'effort du gnostique consiste à s'extraire progressivement de cette gangue tout en rédimant le cosmos tout entier. Un « mauvais demiurge » a créé le monde que nous connaissons, notre prison, mais il existe un vrai Dieu, un Dieu bon, non compromis dans la matière, vers lequel l'initié peut se tourner pour se sauver et sauver les autres.

D'après Alain Besançon, les idéologies communiste ou nazie ne sont pas des transpositions pures et simples de cette gnose ancienne, mais elles s'expliquent comme une réaction gnosticienne de l'esprit humain →



L'historien Alain Besançon.

suscitée par l'apparition de la science moderne. Ainsi la perspective d'Alain Besançon n'est-elle pas exactement celle de son maître Raymond Aron, qui voyait dans les totalitarismes des « *religions séculières* » : ils ne sont pas des « *religions* », dit Besançon, puisqu'ils sont gnostiques ; ils ne sont pas « *séculiers* », puisqu'ils procèdent d'une haine du monde et non d'une réconciliation avec lui. Le reste suit : le Parti, c'est le groupe des initiés, bien sûr ; l'autocritique, c'est la confession gnostique, dans laquelle on reconnaît son ignorance, son erreur, et non son péché ; la gnose totale, c'est bien sûr le contenu même de la doctrine marxiste-léniniste, et cette aptitude de Lénine à juger de la validité de tout savoir, même scientifique, au regard des buts poursuivis par la Révolution. Alain Besançon tenait là l'intuition générale de toute son œuvre, telle qu'elle commençait déjà à se manifester dans *Le Tsarévitch immolé*, en 1967, sorte de psychanalyse littéraire et historique du surmoi collectif de la Russie, et telle qu'elle a perduré dans ses ouvrages les plus récents, jusqu'au dernier, *Problèmes religieux contemporains*, paru en 2015, *addendum* sévère aux *Trois tentations dans l'Église*. On s'en rend compte de manière éclatante grâce au magnifique volume que font paraître Les Belles Lettres, sous le titre *Contagions*, compilant les dix essais principaux de l'auteur, dont certains n'étaient plus disponibles depuis longtemps. La même allégresse traverse ces cinquante ans de recherche, portée par une phrase élégante, une exigence de précision jamais démentie et une allergie salutaire à toute forme de jargon. Ce bonheur de l'écriture s'accompagne toutefois d'une inquiétude maintenue elle aussi de bout en bout : les deux grands sujets de l'historien, la Russie communiste et l'Église, ne lui donnent guère de raisons de se réjouir (quoique la seconde, même dans ses errements, lui reste chère). Comme l'auteur le suggère lui-même dans sa postface, il a continûment adopté une position de *médecin*. Ce sont des pathologies qu'il a étudiées, des « *contagions politiques et religieuses* », ainsi qu'il avait d'abord nommé ce volume ; son ennemi, un virus particulièrement dévastateur : l'idéologie

L'histoire intellectuelle à laquelle se livre Alain Besançon est aussi, et même d'abord, une histoire littéraire.

Tous les livres d'Alain Besançon ne pouvaient bien sûr être repris dans un seul volume, qui frôle déjà les 1 500 pages. On n'y trouvera pas son petit roman picaresque sur le monde de la finance, *Émile et les Menteurs* (2008), ni sa méditation littéraire et philosophique sur *Cinq personnages en quête d'amour* (2010), trop en décalage l'un et l'autre avec l'enquête politique de ces *Contagions*.

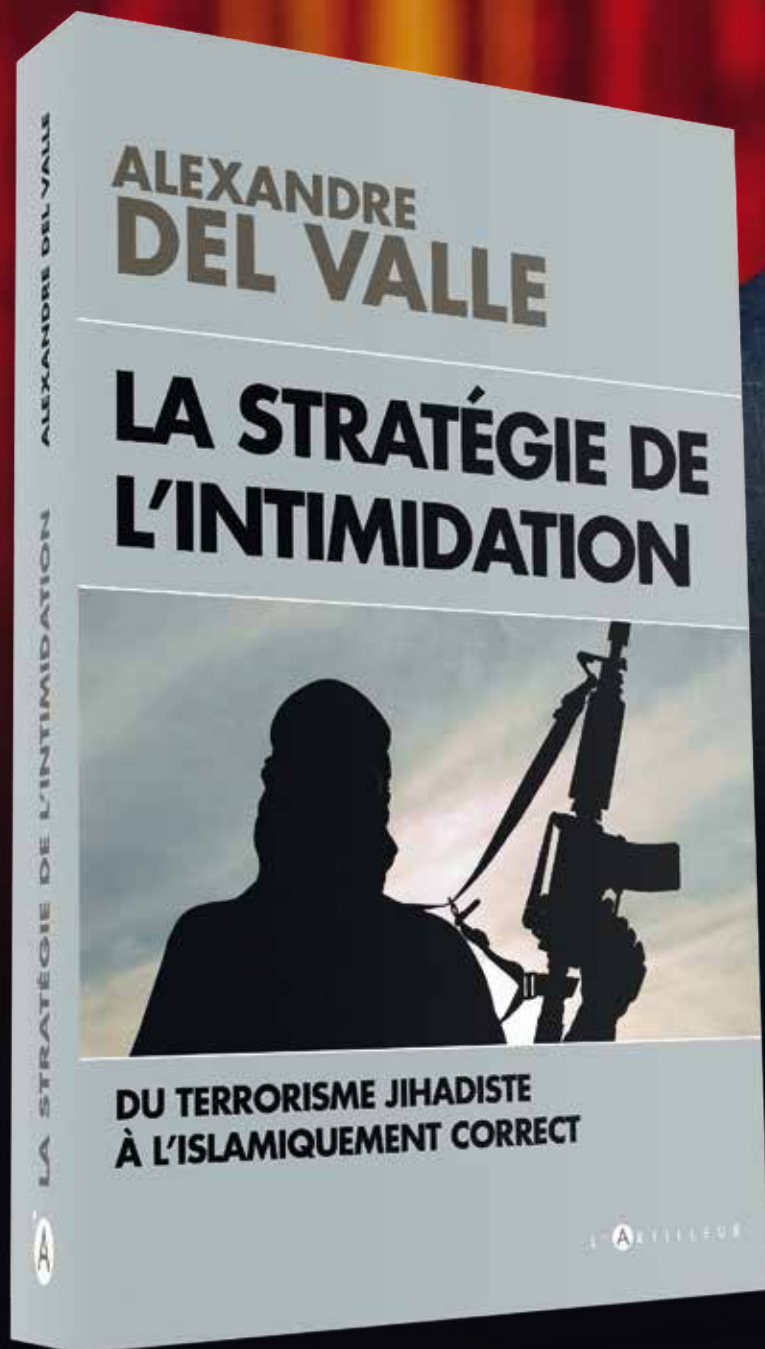
Deux autres ouvrages écartés me semblent toutefois devoir être indiqués au lecteur. Ils sont un complément absolument nécessaire à la connaissance de l'œuvre d'Alain Besançon. *Une génération*, autobiographie parue en 1987, éclaire de façon décisive son orientation intellectuelle, par le récit de ses années de militantisme communiste et, surtout, par la dissipation brusque de ces primes illusions, en 1956. *L'Image interdite*, ensuite, le plus épais de ses livres, paru en 1994, histoire de l'iconoclasme à travers les âges, de l'Antiquité à Malevitch et Kandinsky, témoigne de la sensibilité esthétique qui préoccupe Alain Besançon au même titre que son questionnement théologique et politique. Dans les dix essais de *Contagions*, en réalité, cette sensibilité est partout à l'œuvre. L'histoire intellectuelle à laquelle se livre Alain Besançon est aussi, et même d'abord, une histoire littéraire. On ne lira pas seulement, sous sa plume, les noms de Lénine et de Jean-Paul II, mais ceux de Gogol, de Tolstoï, de Soloviev et surtout de Dostoïevski, tous cités et analysés en détail, ou encore de Michelet, de Baudelaire, d'Orwell, de Bloy, de Péguy, de Bernanos... Cette attirance pour la littérature est doublement justifiée. Tout d'abord, l'objet de l'enquête y conduit : penser les forces invisibles qui animèrent l'intelligentsia russe puis le communisme soviétique ne peut s'envisager sans une exploration fouillée du roman russe. L'idéologie est d'abord une affaire d'écrivains, qu'ils en soient les fomentateurs ou les critiques. Quant à l'histoire de l'Église, elle est inséparable de l'émergence, au XIX^e siècle, d'une littérature catholique spécifique, surtout en France, en laquelle Alain Besançon repère un dangereux « *dostoïevskisme français* », exaltant le marginal et repoussant le monde, chérissant une forme de christianisme sectaire contre la « *catholicité* » universelle et faisant ainsi naître ce qu'aujourd'hui on désignera par des oxymores tels que « *communautarisme catholique* » ou « *catholicisme identitaire* ».

Par ailleurs, c'est tout simplement par inclination personnelle qu'Alain Besançon est porté vers les sphères littéraires : il s'y sent chez lui. Cela explique que pour le lecteur, découvrir les livres d'Alain Besançon, ce soit d'abord découvrir un style ; pour l'étudiant que j'étais lorsque je le lus la première fois, c'était même rencontrer un modèle, un idéal, la preuve que l'on pouvait naviguer dans les eaux troubles de la critique politique ou de la spéculation théologique sans renoncer à la vivacité de la plume ni à la grâce du style. La métaphore énigmatique qui donne son titre à ce beau livre et la couleur rouge de sa couverture paraissent annoncer quelque roman postapocalyptique plutôt qu'une étude documentée des idéologies du siècle dernier. C'est que malgré la modestie du savant et l'abnégation du penseur anti-communiste, Alain Besançon est d'abord un écrivain. •



Contagions : essais, 1967-2015, Alain Besançon, Les Belles Lettres, 2018.

LES VRAIS OBJECTIFS DU TERRORISME ISLAMISTE



EN LIBRAIRIES

L'ARTILLEUR

www.editionsdutoucan.fr



Les Trois Sœurs ou Les Éplucheuses de pommes de terre, Léon Frédéric, 1896.

LÉON FRÉDÉRIC, PEINDRE LA POÉSIE DE LA MISÈRE

Par Pierre Lamalattie

Honoré par le musée d'Ornans (Doubs), l'artiste belge Léon Frédéric (1856-1940) a peint la vie quotidienne des petites gens. Son œuvre figurative jusqu'au délire dégage une poésie sourde où la résignation se mêle au sentiment de la beauté du monde.

Qui connaît Léon Frédéric de nos jours ? Pas grand monde, il faut bien en convenir. Pourtant, à la fin du XIX^e siècle, et au début du XX^e, cet artiste est considéré comme le plus éminent des peintres belges. Membre du Groupe des XX, proche d'Ensor et de Rops, il est à la pointe de son époque et invité par toutes les sécessions d'Europe. Au soir de sa vie, alors que monte la modernité, son étoile commence à pâlir. À sa mort, en 1940, ça se gâte encore un peu, dès lors qu'on assimile à contresens ses scènes paysannes aux nostalgies fascisantes dans l'air du temps. Ensuite, il est quasiment oublié. Pourtant, Léon Frédéric est un artiste majeur qui a produit une œuvre immense et singulière. La rétrospective organisée par le musée d'Ornans jusqu'au 15 octobre constitue donc une chance et un plaisir à ne pas rater.

Léon Frédéric naît en 1856 à Bruxelles, dans une famille d'orfèvres et de joailliers. Son père est sensibilisé aux arts, surtout appliqués. Il encourage la vocation du jeune Léon pour la peinture. Ce dernier est ce qu'on appellerait aujourd'hui, un « Tanguy ». Il vit au domicile familial jusqu'à l'âge de 40 ans. Pendant de nombreuses années, il vend rarement, mais ce n'est pas

un problème. Aucun souci non plus quand il rate en 1876 et en 1878 le Prix de Rome belge. Ce sont encore ses parents qui financent son voyage en Italie.

Avec Ghirlandaio et Bastien-Lepage, il trouve sa voie

Dans la Péninsule, il s'attarde surtout à Rome et à Florence. Il est peu marqué par l'univers de la peinture vénitienne et ses glacis. En revanche, il est fasciné par certains artistes de la première Renaissance et, notamment, par Domenico Ghirlandaio (1448-1494). Cet artiste florentin a tapissé les églises et les palais de sa ville de très nombreuses peintures murales qui semblent de grandes BD. Ses compositions, aux sujets souvent imposés, sont pour lui le prétexte d'évoquer la société de son temps. Ghirlandaio, qui manifeste une véritable frénésie à représenter ses contemporains, leurs costumes et leurs activités diverses, influence durablement Léon Frédéric. En 1881, Léon Frédéric connaît un autre choc au salon de Bruxelles, où il voit des œuvres du très brillant naturaliste français Jules Bastien-Lepage (1848-1884). Il saisit tout l'intérêt qu'il y a à comprendre et à peindre la vie des gens de son temps, autrement dit à être un naturaliste à sa façon. Ce choix n'est pas évident alors que de nombreux artistes, adeptes de la peinture d'histoire, se consacrent à des événements anciens, mythiques ou édifiants. Quant aux impressionnistes, ils ont surtout surfé à la superficie heureuse de leur temps, n'en retenant guère que des scènes de pique-nique, des vues de nymphéas et des parties de canotage. Le souci de la vie réelle de ses contemporains, si courant en littérature, est donc presque inédit en peinture.

En banlieue, il rencontre des pauvres

C'est à cette époque que Léon Frédéric déménage avec ses parents en banlieue pour fuir les nuisances résultant du réaménagement urbanistique du centre-ville. Dans ce nouvel environnement de la périphérie, pauvres et vagabonds sont légion. Léon Frédéric s'intéresse à eux et sympathise avec certains. Il devient proche de l'un d'entre eux. Ce dernier lui sert de modèle, bientôt suivi de ses deux femmes et de ses sept enfants. Ils sont marchands de craie, matériau qui a de nombreux usages à l'époque. Cette relation lui inspire le triptyque →



Gamine au chou, Léon Frédéric, 1898.

Les Marchands de craie présenté au salon de Bruxelles en 1883. C'est un triomphe. Le triptyque fait le tour de l'Europe. L'exécution est somptueuse. Plus dessinée que peinte, elle est qualifiée un peu vite de « classicisante ». Cependant, elle fait surtout écho à la manière précise et colorée du Quattrocento. En parcourant des yeux les détails de cette œuvre, on sent toute la jubilation de l'artiste à saisir la singularité des moindres formes. On éprouve du plaisir à suivre la nervosité des coups de pinceau, à détailler les matières subtilement empâtées.

Mais c'est surtout le sujet qui fait sensation. La journée d'un couple de marchands de craie et de leurs six enfants est décomposée comme dans une BD, en trois tableaux se lisant de gauche à droite : matin, midi et soir. La route sur laquelle évoluent les protagonistes fait figure de ligne du temps. Léon Frédéric nous montre sans concessions la vie de ces ambulants, mais il ne tombe pas dans le misérabilisme. Au contraire, il se dégage de l'œuvre une sorte de poésie sourde où la résignation se mêle à un certain sentiment de la beauté du monde. On est frappé par ces conditions de vie difficiles. Mais en même temps, on peut admirer la capacité de ces gens, et des humains en général, à tirer parti de toutes les situations et de tous les environnements.

L'affinité de Léon Frédéric avec le catholicisme social s'affirme. Il est proche des socialistes. Jusqu'à la fin de sa vie, Léon Frédéric peindra avec ardeur les pauvres de son temps. Toutefois, à la différence de Constantin Meunier qui se passionne pour les mineurs du Bori-

nage, il consacre peu d'œuvres aux ouvriers, exception faite du magnifique triptyque *Les Âges de l'ouvrier*. Il est surtout porté vers les vagabonds et la paysannerie.

La peinture se loge parfois dans les détails

Léon Frédéric impressionne aussi par sa capacité de travail qui se manifeste à travers l'importance de sa production, mais aussi par l'abondance de détails, qui donne le vertige. Certaines de ses compositions, plus symbolistes, s'écartent du naturalisme. Elles font place à des fantasmes, voire à des délires. L'artiste se livre parfois à d'étonnantes accumulations. C'est le cas, en particulier, du triptyque *Le Ruisseau* qui présente d'in-vraisemblables amoncellements de bébés et de jeunes enfants nus. Le peintre se rend régulièrement dans un village de l'Ardenne profonde, Nafrature, où il finit par se retirer. Dans cette thébaïde, il se passionne pour un univers rural ayant presque échappé au temps et à l'industrialisation. Il perçoit dans la paysannerie une sorte de simplicité biblique qui lui inspire des peintures explicitement chrétiennes, comme *Le Repas de funérailles*. Ses compositions deviennent plus strictes et sans doute plus fortes. Quand il meurt, en 1940, on pourrait dire que disparaît un grand peintre du XIX^e égaré en plein XX^e siècle.

On aurait pourtant tort de croire que Léon Frédéric est dépourvu de postérité. Certes, la modernité et l'historiographie artistique ordinaire ne retiennent rien qui lui ressemble au XX^e siècle, mis à part, peut-être, quelques œuvres surréalistes. Léon Frédéric, pour certains, incarne un passé révolu, voire un enfer de mauvais goût. Cependant, en marge de l'art muséal, le XX^e siècle comporte aussi des artistes s'adressant à un public populaire. Ces créateurs adorent, comme le maître belge, représenter de façon piquante leurs congénères et poussent parfois la figuration jusqu'à des délires jouissifs. On peut penser à des illustrateurs comme Norman Rockwell ou Frank Frazetta. Même dans le domaine de la photo, Spencer Tunick, qui prend des clichés de centaines de volontaires nus, n'est pas sans rappeler le triptyque *Le Ruisseau*. C'est encore davantage le cas, évidemment, pour de très nombreux auteurs de bandes dessinées. La veine à laquelle appartient Léon Frédéric n'est donc pas abandonnée, même si, à notre époque, elle relève plus des goûts populaires que des validations culturelles.

L'exposition présentée à Ornans n'est donc pas seulement un rare plaisir à savourer. C'est aussi un événement qui bouscule les fausses certitudes en matière d'histoire de l'art. Il faut saluer le travail courageux du commissaire d'exposition, Benjamin Foudral, jeune et brillant historien de l'art. •



À voir absolument :
« Léon Frédéric, un autre réalisme »,
musée Gustave-Courbet à Ornans
(Doubs), du 6 juillet
au 15 octobre.



Les Âges de l'ouvrier (détail du triptyque), Léon Frédéric, 1895-1897.

POUR EN FINIR AVEC L'AUTRE

Par Françoise Bonardel

Avec *L'Autre*, le philosophe Dominique Quessada achève un cycle commencé il y a vingt ans. S'il pense que la conceptualisation forcenée de l'Autre a permis les génocides du XX^e siècle, l'auteur espère que son obsolescence programmée annonce une humanité plus fraternelle. Une analyse brillante mais contestable.

Les lecteurs motivés qui emporteront le dernier essai de Dominique Quessada à la plage seraient bien inspirés de se prêter d'entrée au petit exercice de méditation qui leur est proposé à la fin de l'ouvrage. Je dis « méditation » car l'état d'inséparabilité décrit comme une promesse inédite présente de curieuses ressemblances avec des expériences du même type, d'ordre spirituel ou poétique. Est-ce la preuve qu'on ne se débarrasse pas si facilement des structures mentales héritées du vieux monde, ou cela tend-il à démontrer que « *l'ontologie de l'inséparabilité* » dont l'auteur est depuis bientôt vingt ans le défenseur talentueux et obstiné, était déjà en fait l'une des composantes de la vision du monde dont la disparition est annoncée ? Et si, progressant ensuite dans votre lecture, vous voyez le face-à-face initial avec votre voisin(e) de plage se transformer en côte à côte où personne n'est plus l'Autre de l'Autre, c'est que vous aurez rapidement progressé sur la voie de l'inséparabilité.

Difficile d'ailleurs de dissocier ce nouvel essai des



Dominique Quessada.

quatre autres déjà publiés¹, l'auteur reconnaissant lui-même qu'il s'agit là d'un « *chemin en cinq étapes* » et parlant d'un « cycle » au sein duquel ce dernier livre jouerait donc le rôle de clé de voûte qui, posée en dernier, assure la solidité de l'édifice. On s'étonne dès lors moins de voir revenir au premier plan un concept – l'Autre – qui jouait déjà un rôle prépondérant dans les précédents essais : « *L'Autre est (tout) ce dont nous sommes séparés* », lit-on dans *L'Inséparé*. Tout n'avait-il donc pas déjà été dit alors même que la thèse de l'auteur – l'Autre en tant qu'« *objet idéologique* » est le pire ennemi de l'altérité – semblait ne laisser guère de place à l'inédit ? Conscient des paradoxes qu'il manie, et soucieux d'être compris, Quessada use en fait de la répétition comme d'un « rappel » visant à dissiper les malentendus que pourrait susciter une pensée comme la sienne, servie par une exceptionnelle maîtrise du langage, mais évoluant à contre-courant de pas mal d'idées reçues.

Qui aborderait cet ouvrage en se disant, par exemple, qu'il va y trouver l'art et la manière de mieux « comprendre l'Autre », au sens psychologique du



terme, ne pourrait qu'être déçu voire scandalisé par les libertés prises et assumées à l'endroit de cette idéologie faussement compassionnelle qu'est aujourd'hui l'« autrisme » ; inspirant à l'auteur des pages d'une réconfortante lucidité quant à la nécessité de déloger de son piédestal ce « *fétiche sacralisé, garant de l'éthique, qu'est devenu l'Autre* », sous l'égide d'Emmanuel Levinas, en particulier. Il faut un certain courage pour oser penser que l'éthique levinassienne, non contente d'être impraticable, légitime la prise d'otage du sujet, chargé de tous les péchés, par un Autre hypostasié et victimisé. Si le régime d'inséparabilité annoncé doit mettre fin à toutes les prises d'otages – du Moi par l'Autre ou de l'Autre par le Moi – on ne peut qu'en saluer l'arrivée. Mais est-ce si simple, et l'auteur ne rejoint-il pas finalement Levinas dans sa lecture quelque peu lapidaire de l'histoire de la philosophie ?

Là où Levinas affirme que cette histoire n'a jamais fait que renforcer le « *circuit d'ipséité* » en convoquant l'Autre au profit du Même, Quessada montre que ces deux partenaires n'ont cessé de s'enfanter mutuellement depuis que Platon a fait de la métaphysique occi-

dentale un régime de pensée dualiste qui est toujours plus ou moins le nôtre ; même s'il est en train de s'effondrer en raison de ce péché originel de la rationalité. Les critiques qu'on peut adresser à Levinas valent donc en partie pour Quessada qui propose lui aussi de l'histoire de la philosophie une vision à l'emporte-pièce privée des contradictions et nuances qui en ont fait la richesse ; comme si les néoplatoniciens n'avaient pas en partie corrigé le dualisme (relatif) de leur aîné ; comme si l'inséparabilité n'était pas le fondement de la doctrine stoïcienne ; et comme si Spinoza ne s'était pas manifesté face à Descartes, dont l'emprise devenait étouffante. Comment surtout ignorer le geste socratique par lequel la philosophie se déprend de ses propres certitudes, et le changement d'approche et de regard opéré par la phénoménologie ?

L'auteur le reconnaît d'ailleurs, sans s'y attarder : « *L'inséparation a toujours été là, sans qu'on la voie.* » Aurait-il davantage enquêté sur les prémices clandestines de l'inséparabilité qu'il aurait exhumé un continent dont l'existence risquait d'affaiblir sa thèse, selon laquelle l'inséparabilité ne triomphe vrai- →



Entrée des Khmers rouges à Phnom Penh, 17 avril 1975. Pour Dominique Quessada, la conceptualisation obsessionnelle de l'Autre a rendu possibles les génocides du xx^e siècle.

ment que « *par l'altéride contemporain* ». On se demande d'autre part si ceux qui en furent les pionniers ne parlaient pas en réalité d'autre chose que de l'interdépendance économique, géopolitique et écologique caractérisant notre époque historique. Quoi de commun à cet égard entre Héraclite, Hobbes et Rousseau, et les théoriciens de la globalisation planétaire ? Quand Hofmannsthal dit être incapable de se sentir « *séparé de toute l'existence*² », ou quand Rilke mourant parle du monde comme du « *pauvre débris d'un vase qui se souvient d'être de la terre*³ », c'est aussi d'inséparation qu'il s'agit, aux antipodes pourtant du constat selon lequel tout désormais « se tient », pour le meilleur ou pour le pire. Pourquoi donc exclure que le sentiment d'inséparabilité né de l'altéride postmoderne puisse aujourd'hui encore s'apparenter à une « *grande fusion cosmique apaisée* », sinon parce qu'on continue à séparer présent et passé, expérience véridique et illusion d'optique ?

On a donc affaire dans cet essai à une ultime et brillante « déconstruction de la métaphysique », suffisamment affaiblie, semble-t-il, pour qu'il n'y ait plus qu'à déblayer ses ruines : l'Autre est bel et bien en voie de disparition, d'évaporation, d'obsolescence avérée, et l'on assiste en direct à « *l'explosion d'une*

bulle spéculative » qui n'avait que trop duré. Dernier fossoyeur du vieux monde après la « mort de Dieu » – événement majeur qui semble s'être lui aussi vaporisé –, Quessada annonce en fait une sortie imminente du nihilisme, sans envisager que les formes globalisantes et souvent confusionnelles prises par l'inséparabilité dans les sociétés postmodernes puissent en être l'apogée. Contrairement à Baudrillard déplorant avec une certaine mélancolie l'absence de séduction et de sens du secret d'un monde sans Autre (*L'Autre par lui-même*, 1987), Quessada mise résolument sur le potentiel libérateur inhérent à l'effacement de cette « *entité fétichisée* » ; du moins pour un sujet qui acceptera de renoncer au désir, et donc au manque, qui l'assujettissait à ce qui le dépossédait.

Selon Quessada, c'est en effet l'Autre, conceptualisé en tant qu'« *artefact culturel surmoïque* », qui ruine l'altérité véritable et a de ce fait rendu possibles les génocides qui ont marqué le xx^e siècle, alors que l'entrée dans l'ère de l'inséparabilité pourrait promouvoir une altérité plus fraternelle, car débarrassée de la présence encombrante de l'Autre et de son jeu mimétique avec le Même. À défaut d'entrer pleinement dans cette ère nouvelle, nous nous contentons pour l'heure de « *petits arrangements avec l'inséparation* » dont le

lecteur ne peut qu'apprécier l'analyse, drôle et corrosive. Mais qu'en sera-t-il à plus long terme ? Il faudra s'y faire, s'adapter, voire collaborer en se disant que mille et une « différences » – les plis deleuziens, la dissémination derridienne ? – seront rendues visibles par l'effondrement des « *cadres séparateurs de la rationalité occidentale* ». Appliquée à l'inséparabilité, la notion même d'« ontologie » semble dès lors inadéquate pour évoquer cette nouvelle manière d'être et de penser qui, n'étant plus régie par la fameuse « différence ontologique », ne sera limitée par aucune frontière, identité et hiérarchie ; par aucune passion non plus, s'il est vrai que celle de l'Autre fut le *pathos* dont l'Occident est en voie de se guérir. Peut-on néanmoins exclure qu'un altéricide pleinement réussi conduise à une forme inquiétante d'apathie ? Qui peut assurer que la disparition de l'Autre redonnera au réel libéré de ses chaînes l'éclat qu'il avait perdu ?

Comme en tout essai qui se respecte, la conclusion ouvre en fait un nouveau chantier : celui de la « *spatialité existentielle* », terrain d'exploration libéré grâce à l'abandon de la dialectique du Même et de l'Autre qui s'inscrivait depuis Platon dans la tempo-

ralité. Est-ce à dire que l'âge de l'inséparabilité verra aussi la fin définitive de l'historicité ? Ce chantier titanesque a déjà été largement ouvert par Heidegger regardant pour ce faire vers le zen, puis par Sloterdijk flirtant avec le tao. On se demande de même si l'inséparabilité pensée par Dominique Quessada n'a pas davantage à voir avec l'interdépendance bouddhique qu'avec les formes d'interrelations postmodernes, tant le Bouddha reste à ce jour le plus grand explorateur de la spatialité existentielle – du vide/plein pour tout dire – dont les Occidentaux commencent seulement à découvrir le pouvoir libérateur. •



L'Autre : anatomie d'une passion, Dominique Quessada, Éditions du Cerf, 2018.

1. *La Société de consommation de soi* (1999), *L'Esclavamaître* (2007), *Court traité d'altéricide* (2007), *L'Inséparé : essai sur un monde sans Autre* (2013).
2. *Les mots ne sont pas de ce monde*, Rivages poche, 2005, p. 143.
3. *Œuvres*, t. 3, « Correspondance », Seuil, 1976, p. 612.

C'ÉTAIT ÉCRIT LES DEUX CORPS DE MACRON

Par Jérôme Leroy

Si la réalité dépasse parfois la fiction, c'est que la fiction précède souvent la réalité. La littérature prévoit l'avenir. Cette chronique le prouve.

« *La Cour d'honneur de l'Élysée est connue pour ses tapis rouges. Le 21 juin, elle se transforme en piste de danse pour la Fête de la musique ! Au programme : Busy P, Cézaire, Chloé, Kavinsky et Kiddy Smile. Les places sont limitées : inscrivez-vous vite !* » clamait le compte Twitter de la présidence pour la Fête de la musique 2018. Transformer les lieux de pouvoir en lieux de fête, pour s'attirer les bonnes grâces du peuple et surtout de la jeunesse, voilà qui ne date pas d'hier. Les empereurs romains s'en firent une spécialité, notamment les psychopathes de la dynastie julio-claudienne vus par Suétone, tel Caligula : « *Pour augmenter à jamais la durée des réjouissances publiques aux fêtes des Saturnales, il y ajouta un jour, et le nomma "la fête de la jeunesse"*. » Saint-Simon, fine mouche, dans ses Mémoires, avait compris pour sa part cette utiliza-

tion très politique du lieu de pouvoir : « *Ce fut là où il commença à attirer le monde par les fêtes et les galanteries, et à faire sentir qu'il voulait être vu souvent* », écrit le duc à propos de Louis XIV, quand le monarque décida de se fixer à Versailles. Il ajoute : « *Les fêtes fréquentes [...] furent des moyens que le roi saisit pour distinguer et pour mortifier en nommant les personnes qui à chaque fois en devaient être, et pour tenir chacun assidu et attentif à lui plaire.* » C'est à l'Élysée, et non à Versailles, qu'a été pris l'étonnant cliché montrant le couple présidentiel entouré de danseurs *queer*, vêtus de hauts résille, dans une promiscuité ambiguë et comique à la fois, qui ne grandissait pas franchement la fonction présidentielle. Mais oser le dire était une preuve d'infamie rédhitoire pour Castaner qui, avec sa subtilité habituelle, a utilisé la disqualification caricaturale pour les moqueurs : « *Diffusions cette photo puisqu'elle gêne tant une partie de la classe politique qui banalise des propos racistes et homophobes.* » Sauf que la question n'est pas là. La question est de savoir si oui ou non Macron le Jupitérien a oublié pour la circonstance la théorie de Kantorowicz sur *Les Deux Corps du roi* : « *Dans ce corps mortel du roi vient se loger le corps immortel du royaume que le roi transmet à son successeur* », c'est-à-dire un corps qui ne s'appartient plus quand il est celui du chef de l'État.

Quelques jours plus tôt, pourtant, un collégien avait appris à ses dépens que le corps sacré de Macron ne supportait pas qu'on le tutoie après l'avoir accueilli avec l'*Internationale*. Apparemment, la musique électro le gêne moins que les chants révolutionnaires. Le pouvoir, c'est aussi l'art de choisir des rebelles qui vous conviennent. •



Loin du couscous royal un peu lourd de *Rodriguez au pays des merguez*, celui de Nordine Labiadh fascine par ses goûts subtils et simples, la fraîcheur de sa semoule, la délicatesse de sa sauce. Une invitation au partage !

COUSCOUS, PIZZA, POULET À LA BONNE FRANQUETTE !

Par Emmanuel Tresmontant

Vous en avez assez des grands restaurants prétentieux qui coûtent un bras ? Ça tombe bien, voici trois adresses parisiennes bon marché qui vous proposent des mets délicieux cuisinés sans chichis. A table !

Alors que nous déjeunions à *La Tour d'argent*, face à Notre-Dame, et que l'on nous servait les mets les plus raffinés, Elisabeth Lévy me fit soudain cet aveu, quelque part entre le saumon sauvage de l'Adour aux amandes et le « millefeuille feuillantine, crème safranée et confit de fruits rouges rafraîchis à la rhubarbe de Villebon-sur-Yvette », « *une tuerie* » commenta-t-elle sobrement : « *Tu sais, dans le fond, ce que je préfère, c'est la cuisine sans chichis, une bonne côte de bœuf cuite à la braise, avec du mordant...* »

Notre sainte patronne est pour une fois en phase avec l'air du temps. En moins de vingt ans, l'idée que l'on se fait du luxe gastronomique a totalement changé. On est passé du théâtre des grands restaurants à la poésie de la cuisine brute (comme il y a un art brut), de Voltaire à Rousseau, du service en queue-de-pie à la mamma italienne moustachue façonnant ses gnocchis avec les doigts dans une trattoria perdue des Abruzzes... Aucun restaurant trois étoiles Michelin (ils se ressemblent tous désormais) n'est en effet capable de reproduire la magie d'un casse-croûte improvisé un matin d'automne, dans un village abandonné du Beaujolais, au milieu d'un troupeau de chèvres, en compagnie d'un vigneron qui vous ouvre une bouteille pas étiquetée qui fleure bon la griotte. Aucun palace ne peut rivaliser avec le charme d'une taverne grecque de pêcheurs, où les poissons frétilants sont simplement apprêtés au sel, à l'huile d'olive et à l'origan sauvage, pendant que s'avance le paysan du coin tirant son mulet chargé de tomates et d'aubergines...

À défaut de parcourir l'Europe à la recherche de ces lieux hors du temps, voici quelques adresses parisiennes accessibles qui vous aideront à retrouver le goût de « *lotentique* » comme dirait Ugolin dans *Jean de Florette*.

Le couscous du berger de Nordine Labiadh

Toutes les enquêtes d'opinion réalisées ces vingt dernières années le confirment : le couscous est devenu l'un des trois plats préférés des Français, avec la blanquette de veau et le magret de canard. Encore inconnu chez nous il y a un siècle, ce plat fit son apparition après la Seconde Guerre mondiale, dans les bouibouis tenus par les travailleurs maghrébins. Mais le couscous devint vraiment un phénomène de société à partir de 1962, avec le rapatriement des pieds-noirs d'Algérie. Pour survivre, nombre d'entre eux ouvrirent des restaurants et inventèrent le « *couscous royal* », qui ne correspond à rien d'authentique au Maghreb, où le couscous a toujours été un plat de tous les jours, relativement pauvre en viandes.

Disons-le d'emblée : le couscous est un plat *potentiellement* génial. Potentiellement, car la plupart du temps, hélas, les légumes, les viandes et la semoule utilisés ne sont pas d'une qualité exceptionnelle, il y a trop de cuisson, trop de sauce, trop de harissa, les goûts sont indistincts, on rêve d'un grand chef qui apporterait à ce plat merveilleux autant de soin qu'à l'élaboration d'un lièvre à la royale !

En attendant qu'il apparaisse, il y a Nordine Labiadh, du restaurant *À mi-chemin*, dans une jolie rue du 14^e arrondissement où tout le monde se connaît et se dit bonjour. Nordine est né en Tunisie, on ne sait pas trop quand, car il ne dit pas son âge... Son père, qui travaillait chez Renault à Vénissieux, a eu la sagesse de ne pas le faire venir en France : « *Surtout, reste en Tunisie. Ici, les jeunes sont toujours ensemble, ils ont la haine de la France, je ne veux pas que tu deviennes comme eux.* » Nordine attendra donc d'avoir plus de 20 ans pour venir dans notre pays, le temps de devenir chauffeur de camion poids lourd dans le désert... « *Quand je suis allé voir mon père, j'ai compris ce qu'il avait voulu me dire. Ma voiture a été défoncée. On m'a dit que* →

c'était normal, car il n'y avait pas le Coran à l'intérieur ni aucun signe d'appartenance à la communauté. Mais moi, mon but, c'était de devenir Français, pas d'appartenir à "la" communauté ! »

À Paris, il cumule les petits boulots, sans permis de séjour. Se retrouve plongeur dans un bistrot du 14^e fondé en 1998 par une Bretonne à poigne, Virginie. Tous les cuisiniers qu'elle embauche lui rendent leur tablier. Désespérée, elle s'adresse un matin à Nordine : « Tu as l'air débrouillard, à partir de maintenant, c'est toi qui feras la cuisine ! »

Vingt ans après, ces deux-là sont mariés et ont deux enfants. Nordine est devenu français. Virginie l'a éduqué en l'amenant au Louvre tous les dimanches, au théâtre, dans les librairies. Le gaillard, surtout, s'est révélé être un cuisinier d'exception, sensible, capable de marier les goûts et les parfums d'une façon incroyablement subtile. À l'image de son couscous du berger, qui nous ramène à une forme d'humanité primitive et savoureuse. « Le couscous est un plat du pauvre qui rythme la journée. On fait un feu de bois, on pose une marmite pleine d'eau dessus, c'est très économique... Après, dans la braise, on cuira le pain. Dans la montagne, après la pluie, tout pousse, les bergers en profitent pour ramasser tout ce qu'ils trouvent : des oignons, de l'ail, du fenouil et des carottes sauvages, des herbes, des pignons de pin, de la tête de mouton, des tripes farcies aux herbes, leur couscous est très simple, mais incroyablement parfumé ! »

Le mot couscous vient de l'arabe *kosksi* qui reproduit le

bruit de la semoule de blé broyée à la meule de pierre, ainsi que celui des bracelets des femmes qui la roulent à la main avec de l'eau. Dans les campagnes, la couscoussière en terre cuite et en acier est un objet précieux que l'on offre à la jeune mariée qui le gardera toute sa vie. C'est à partir de juin que le blé est le meilleur, il vient d'être récolté, il est frais, encore vert, concassé grossièrement, il sent bon le bambou et possède un petit goût de pistache... « C'est ce blé que l'on utilise pour faire la soupe, la chorba. »

Nordine fouette d'abord la semoule à l'eau tiède salée avant de la cuire à la vapeur puis la saupoudre de cardamome et de quantité d'herbes fraîches. Son couscous a de la mâche et de l'énergie ! « Ce plat n'a pas de frontières. Il s'adapte au terroir de là où l'on vit. On pourrait très bien imaginer un couscous alsacien, je n'ai rien contre ! »

« Au Maghreb, nous explique-t-il, les femmes s'occupent de la semoule et des légumes pendant que les hommes s'en vont chercher et griller la viande ou le poisson. Il y a un partage des tâches. Chaque famille prépare le couscous à sa façon. Mais les légumes sont essentiels, quelle que soit la saison : potiron, fenouil, choux, petits pois, fèves, céleri... Les pois chiches, je préfère les servir en entrée, avec de l'huile d'olive, du citron et du cumin. J'aime faire le couscous des pêcheurs, à la seiche et aux crustacés, à la rascasse, au bar et au mérrou. La viande, je n'en mets qu'une seule, pour avoir un goût bien identifiable : une belle volaille fermière ou un agneau confit, que je relève avec du miel et de la cannelle, du carvi, de la coriandre,

Guillaume Lutard, chef de l'Alcazar : son poulet rôti entier aux pommes frites nous ramène au temps de la vraie cuisine de brasserie faite à la minute, si rare de nos jours.



de la grenade, de la rose séchée, des oranges séchées. »

Traditionnellement, on sert le couscous dans un grand plat, dans lequel chacun se sert après s'être lavé les mains. On est assis sur des coussins et des tapis. Les morceaux les plus tendres sont laissés aux enfants et aux vieux. « *Les mémés rongent les os ! L'important est de faire attention aux autres. Le meilleur couscous est fait avec le cœur, c'est de l'amour concentré. On boit du thé à la menthe, ou du lait caillé de brebis, de chèvre ou de chameau, conservé dans une jarre en terre ou dans une panse de mouton.* »

Chez Nordine et Virginie, rassurez-vous, on est assis sur des chaises, on a des couverts et on boit du vin !

À mi-chemin (26 euros le couscous)
31, rue Boulard, 75014 Paris
Tél. : 01 45 39 56 45

L'immémoriale pizza animiste de Calabre

Il Brigante, dans le 18^e arrondissement, c'est ma cantine. Je ne suis jamais déçu. Évidemment, on n'y va pas pour le confort : c'est exigu et bas de plafond, les bancs en bois et les chaises de jardin sont durs, on est collé les uns contre les autres, pendant que Toto Cutugno chante sous le regard de la Madone. Mais voilà, Salvatore Rotiroti est le meilleur pizzaiolo de Paris. Né en 1977 entre deux volcans (l'Etna et le Stromboli), ce poète de Calabre barbichu avec un œil vert et l'autre marron a gardé le côté sauvage de son pays « *où on continue à lire dans les entrailles du cochon pour prédire l'avenir et où les femmes font le pain comme il y a des siècles, en murmurant des formules magiques censées repousser le mal et favoriser la réussite du levain. C'est ce qu'elles m'ont appris : il faut écouter la pâte, lui parler, sentir la vie qui est en elle, et pour ça, mieux vaut être calabrais que napolitain !* »

Dans sa petite pizzeria, notre homme étire et étale ses pâtes avec virtuosité et n'utilise que les produits de Calabre que son père lui envoie chaque semaine : mozzarella crémeuse, coulis de tomate, huile d'olive, noisettes, origan, figues, bergamotes, pousses de brocoli sauvage, anchois, câpres, sans oublier la *'nduja*, une spécialité à base de joue de porc fumée au poivron et au piment avec laquelle Salvatore met le feu à ses pizzas fines et croustillantes ! « *La cuisson ne doit pas durer plus de trois minutes. Le four doit être très chaud, à 400 degrés. Je cherche un four à bois à Paris, et quand je l'aurai trouvé, mamma mia ! Vous verrez, mes pizzas seront encore meilleures !* »

Salvatore est aussi un dégustateur d'instinct, il a trouvé ainsi un nectar qui lui ressemble, produit par la « Ma Dalton » de Saint-Rémy-de-Provence, la légendaire Dominique Hauvette, une vigneronne au fichu caractère qui vit dans une roulotte avec ses chevaux, vous reçoit en grognant et élève ses vins bio dans des œufs

en ciment censés leur donner plus de profondeur et de minéralité. Ces deux mystiques font la paire.

Il Brigante (de 12 à 18 euros la pizza)
14, rue du Ruisseau, 75018 Paris
Tél. : 01 44 92 72 15

Le poulet rôti entier tel que l'aimait Orson Welles (qui en dévorait deux d'affilée)

« *Un poulet mal cuit est un poulet mort pour rien !* » disait le chef du *Grand Véfour* Raymond Oliver. Il aurait adoré celui de l'*Alcazar*, dodu et croustillant à souhait. Cet ancien cabaret transformiste créé en 1968 par le metteur en scène Jean-Marie Rivière (surnommé par Antoine Blondin « *l'entrepreneur de travelos publics* ») est depuis vingt ans une brasserie chic. Michel Besmond, son gérant, a su insuffler à ce lieu historique un je-ne-sais-quoi de tendre, notamment le soir, quand la mezzanine accueille des fêtes à plumes avec juste ce qu'il faut d'autodérision... « *Avant 1998, j'étais dans l'univers de la mode à New York. Il y avait dans cette ville des lieux pleins d'énergie, avec du souffle, alors qu'à Paris, il n'y avait que des restaurants. Je suis tombé amoureux de l'Alcazar et j'ai proposé à sir Terence Conran de m'aider à reprendre cette salle pour en faire quelque chose de vivant.* » Pari gagné. Toute une faune hétéroclite et cultivée se retrouve dans cette brasserie contemporaine aménagée comme un jardin d'hiver, avec ses grandes plantes vertes dressées sous une verrière zénithale.

Côté cuisine, le chef Guillaume Lutard, formé chez Prunier et Taillevent, a su redonner à la cuisine de brasserie ses lettres de noblesse : tartare, saumon d'Écosse mariné au gingembre, foie gras, pâté en croûte, épaule d'agneau confite au boulgour et au citron vert, pavlova (une grosse meringue moelleuse aux fruits de la passion et à la crème fouettée), etc. Tout est fait maison, alors que les brasseries appartenant à des chaînes sous-traitent et servent des plats industriels. Ici, le poulet de cent jours d'Orléans, terminé au lait, est poché dans un bouillon de volaille pendant une heure, ce qui lui donne de la tendreté et permet de le rôtir à la commande en vingt-cinq minutes. Dans le four, les goûts et les parfums du thym, du laurier, du beurre, des échalotes, de l'ail et des oignons vont imprégner sa chair. On déglace au vin blanc. On arrose. On laisse reposer. Le poulet est alors découpé et servi dans un grand plat, avec la carcasse, comme à la campagne, le tout orné d'oranges, de citrons grillés et de sucres : un vrai plat du dimanche ! Tous les matins, un commis pèle plusieurs dizaines de kilos de pommes de terre fraîches pour les frites, qui sont plongées dans l'huile bouillante deux fois (une pour la cuisson, l'autre pour la couleur). Proposé à 66 euros, ce plat, que l'on peut dévorer avec les doigts, nourrira trois ou quatre personnes, ce qui revient très bon marché. •

Alcazar
62, rue Mazarine, 75006 Paris
Tél. : 01 53 10 23 21



LES CARNETS DE ROLAND JACCARD

CES LIVRES QUE PERSONNE (OU PRESQUE) NE LIRA....



1. LE CERCLE DES AUTEURS INVISIBLES

Les éditeurs le savent bien : il est toujours périlleux de publier des aphorismes ou des fragments. Le public les boude ostensiblement, peu soucieux de l'art de la nuance et se méfiant de ce qui lui apparaît comme des provocations gratuites. Certes, on veut bien admettre le génie de Cioran, mais on oublie qu'il a fallu près de dix ans pour écouler les 1 500 exemplaires de la première édition de ses *Syllogismes de l'amertume*. C'était en 1952. Chez Gallimard, de surcroît. Il passerait aujourd'hui pour un aimable plaisantin et seul un petit éditeur classieux prendrait le risque de le publier.

Ayant toujours considéré qu'il y a plus de substance dans un fragment que dans d'autres formes littéraires, je profite de cette chronique estivale pour recommander, comme je l'ai déjà fait pour Jean-Pierre Georges, deux écrivains qui excellent dans le genre et qui font partie du cercle des auteurs invisibles et pourtant indispensables, tout au moins à mes yeux.

2. L'ÉCHAFAUD PLUTÔT QUE LES HONNEURS

Le premier est Philippe Barthelet qui avec *Tulipes d'orage* (Pierre-Guillaume de Roux) se livre à des

exercices de persiflage, portés par une érudition sans faille et une langue digne de celle de Cingria qu'il a beaucoup fréquenté. Il note ainsi que le récit de voyage est un genre fantastique, non par boutade ou exagération mais par nature, puisque le voyageur raconte ce qu'il a sous les yeux et qu'un écrivain, par définition, n'a rien d'autre en vue que soi-même. Savez-vous, à ce propos, que des cuistres vertueux corrigeaient déjà des chefs-d'œuvre au XVIII^e siècle : c'est ainsi que l'on édita le *Voyage autour de ma chambre* de Xavier de Maistre en supprimant toute allusion au lit ?

Philippe Barthelet rappelle qu'à la mort de Camus, avec lequel il s'était brouillé, Sartre soutiendra que pour deux écrivains, la brouille est encore une façon d'être ensemble. Barthelet ajoute : « *Le sophisme est consolant quoiqu'un peu facile et pour tout dire enfantin, mais il confère à Sartre, une fois n'est pas coutume, on ne sait quelle grâce d'inadvertance. C'est que le métier littéraire accroît la férocité naturelle de l'homme.* » Il y a de la férocité chez Philippe Barthelet, et c'est le plus beau compliment qu'on puisse lui faire. Un écrivain sans férocité est comme un chien sans dent ou un Suisse sans argent. On est même surpris qu'à deux reprises il ait été couronné par l'Académie française. Il ne l'avouera jamais, par





courtoisie sans doute, mais dans son for intérieur il pense que l'échafaud vous a tout de même une autre allure que toutes les distinctions qui vous rabaissent plus qu'elles ne vous honorent.

3. CIORAN ET VINCE TAYLOR

Jean-Michel Esperet n'est lui non plus pas totalement inconnu : son livre, joyeusement empreint de noirceur, sur *Le Dernier Come-back de Vince Taylor*, le principal et plus dangereux rival de Johnny Hallyday au début des années 1960, avait fasciné Cioran qui avait le goût du pire et voulait connaître tous les détails de la déchéance de ce sublime rocker. Est-ce l'influence de Vince Taylor ou de Cioran ? Toujours est-il que dans son dernier recueil d'aphorismes : *Dissidences : aphorismes et diversions* (éditions Socialinfo à Lausanne) la noirceur et la cruauté sont à nouveau au rendez-vous. « *On n'est jamais si bien desservi que par soi-même* », écrit Jean-Michel Esperet. Comme tous les auteurs d'aphorismes, les plus exigeants tout au moins, il sait qu'il va vers des vérités essentielles, mais que ce serait les profaner que de les enfermer dans une argumentation. Il préfère provoquer ou irriter le lecteur, conscient que ses maximes sont des clefs pour ouvrir les psychismes. Une fois que l'on a compris que l'être n'est jamais qu'un intérimaire du néant, on peut se lâcher. Et Jean-Michel Esperet ne s'en prive pas. En voici quelques échantillons choisis au hasard :

- *Le mariage est un abus de confiance que la réciprocité n'excuse pas.*
- *La force d'une religion réside dans son inhumanité. Hormis l'islam, la plupart des religions encore pratiquées de nos jours semblent l'avoir oublié.*

– *Ce sont les rondeurs des mères qui poussent leurs filles à l'anorexie.*

– *On dit souvent que les dernières pensées des mourants et des mourantes vont à leur mère. On ne dit jamais combien ces pensées peuvent être rancunières.*

– *La plus belle fille du monde devrait s'empresse de donner le peu qu'elle a.*

Jean-Michel Esperet ne ménage pas non plus les hommes politiques. François Mitterrand, ce « *fiéffé margoulin* », dont les socialistes français sont inconsolables ou encore Angela Merkel, l'idiote utile du panislamisme. Ces exercices de cruauté sont réjouissants, même s'ils ne sont pas tous de qualité égale. Mais Esperet avoue malicieusement avoir conservé les moins bons, « *car sans eux, les bons le seraient moins* ». Le meilleur selon moi : « *On devrait partout remplacer la diffusion des hymnes nationaux par un temps égal de silence.* » Cela m'arrangerait car bien qu'ayant trois nationalités, je n'ai jamais réussi – ni essayé d'ailleurs – d'en retenir un seul, tant ils me semblaient ineptes.

4. RELIRE RICHARD BRAUTIGAN

Au *Flore*, je relis Richard Brautigan. Il regarde Yukiko dormir. Il imagine ses petits rêves d'enfant dans sa tête. Des rêves dont elle ne se souviendra pas au réveil, demain matin. Ni même jamais en fait. Parce que c'étaient des rêves qui disparaissaient au fur et à mesure qu'elles les faisaient. On peut gommer les rêves. Mais le cauchemar de l'Histoire, on en fait quoi ? Le temps guérit toutes les blessures, m'a dit un jour au *Flore* Richard Brautigan. Peu de temps après, il se tirait une balle dans le cœur. •



BOULEZ À TOUS LES ÉTAGES

Plus que le critique, le comédien, le musicien et le danseur,
c'est l'ouvreuse qui passe sa vie dans les salles de spectacle.
Laissons donc sa petite lampe éclairer notre lanterne !

C'est reparti mon kiki. Que dis-je reparti ? Ça continue. Ça n'a jamais arrêté. Boulezland, rebaptisé Philharmonie après l'ouverture de la grande salle Pierre-Boulez il y a trois ans, inaugure la saison qui vient sous les auspices de saint Pierre.

Du 3 au 8 septembre, première « Biennale Pierre Boulez » dans la grande salle Pierre-Boulez, en collaboration avec la Pierre Boulez Saal toute neuve de Berlin. Il n'y aura pas que du Boulez. Il y aura du Stravinsky, du Debussy (mort en 1918, joyeux anniversaire), du Boulez, les danseurs de la Maison impériale du Japon (deux heures de Gagaku, rêve rare), du Boulez, du Benjamin Attahir (jeune post-boulézien très doué et très demandé) et aussi un peu de Boulez : *Le Marteau sans maître*, *Incises*, *Sur Incises* (le maître aimait se commenter), une sonate pour piano et le *Rituel* plein de gongs et de cloches orientales à la mémoire de l'ami Maderna.

Quel problème ? Après tout, ce sont là des classiques de la modernité réglementaire, les interprètes sont de premier ordre, et si on ne fête pas Boulez en son temple alors où ? Dans la salle, vous ne croiserez que des huiles, l'orgueil me gonfle déjà les balconnets de conduire tout Paris jusqu'aux rangées du protocole. Tout bien tout honneur.

Tout triste. Cité de la musique + Philharmonie + conservatoire + Musée instrumental : Boulezland a été construit sur injonction de Pierre Boulez par les lieutenants de Pierre Boulez (qui n'aimait pas la petite salle de Portzamparc et n'a jamais vu la grande de Nouvel). On y joue évidemment plein d'autres trucs – très peu de Boulez en fait, vu que : a) il n'a pas beaucoup composé, b) c'est difficile à jouer, c) le directeur tient à ce que viennent le plus de gens possible, le plus de musiciens, le plus de musiques,

d) comme l'État (beaucoup) et la Ville (un peu) donnent 40 millions d'euros par an à la Philharmonie, normal qu'y en ait pour tous les goûts, et pour tous les goûts y en a. Mais le général Boulez a régné sur la « contemporaine » pendant un demi-siècle en dézinguant ceux qu'il jugeait « amateurs », « analphabètes » ou « sentimentaux », c'est-à-dire tout le monde sauf une poignée d'amis et une brigade de sbires. Au temps de l'art à poigne, d'Adorno, de Le Corbusier, le trône était à prendre, il l'a pris, grand bien lui fit. Sauf que cette esthétique du frigo spéculatif (« objectif », qu'on disait), avant-gardiste en 1950, à bout de souffle en 2018, nous assène son interminable épilogue sans trop se soucier du monde qui est vaste et bizarre et imprévu et plus du tout mallarméo-dodécaphiques. Boulez nous électrocutait, les boulézarques nous plombent.

Qu'Avignon ou les Vieilles Charrues ou le Théâtre des Champs-Élysées osent des biennales Pierre Boulez, bravo. Ce sera la preuve que ces œuvres fragiles, nées en couveuse dans des institutions spécialisées, appartiennent au monde vivant, qu'elles y ont leur place, que l'éternité propre au grand art commence pour de bon. Mais que deux ans après sa mort le maître sans marteau continue à donner le la d'un microcosme boulézo-centré sous la surveillance de l'immuable boulézararchie, quel aveu ! Il n'y a donc, à tout jamais, de place pour une biennale Pierre Boulez qu'à Boulezland. C'est ça ou Johnny, tenez- vous-le pour dit. Brrrrrr.

Tiens, ça me rappelle un article incendiaire paru il y a plus de cinquante ans dans *Les Lettres nouvelles* du prophète Maurice Nadeau. L'article s'intitulait : « À bas les disciples » ! C'était signé : Pierre Boulez. •



Découvrez tout l'été, L@boutique **VALEURS** ACTUELLES



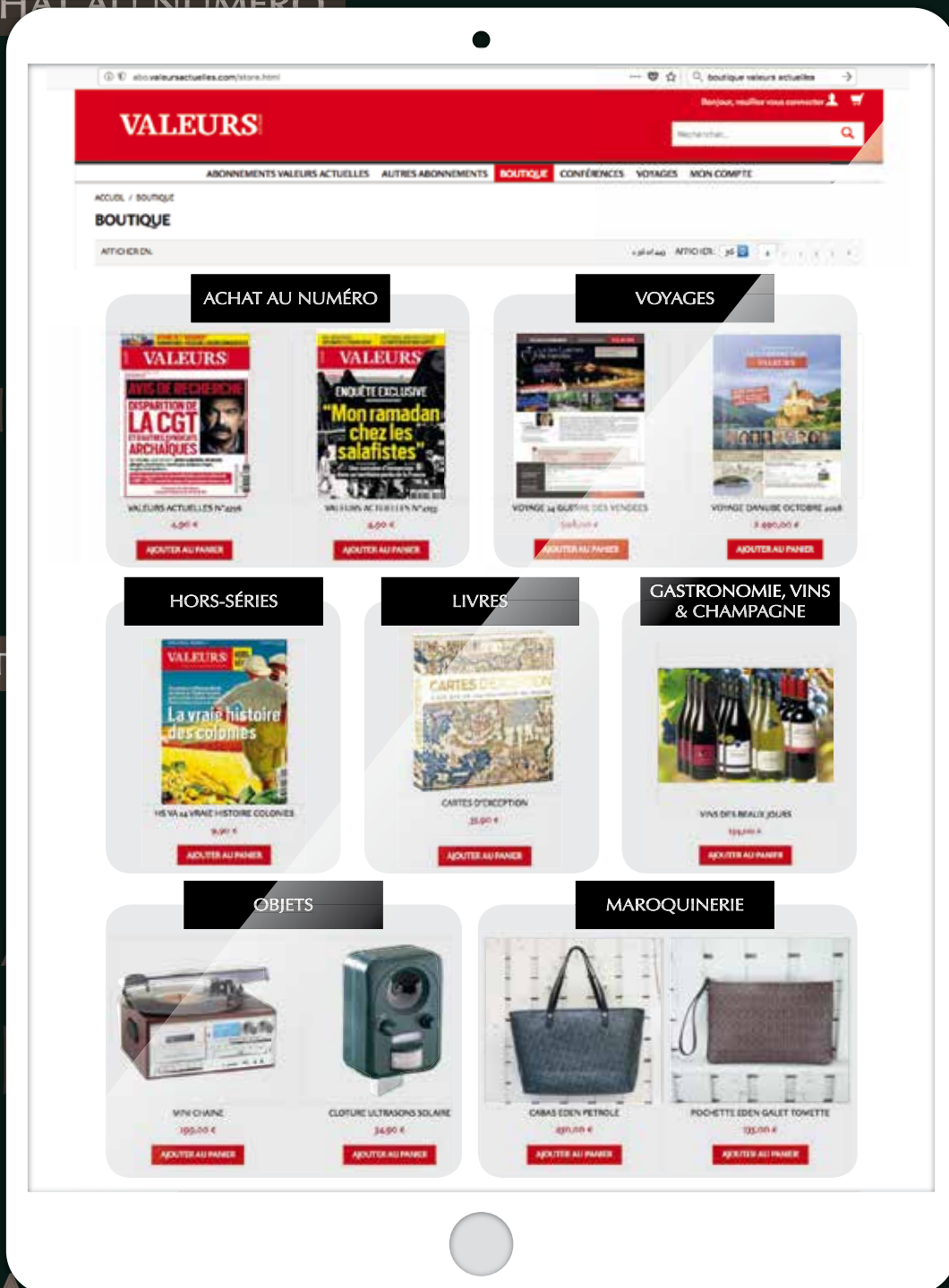
OUVERTE 24H/24 • 7 JOURS/7

HORS-SÉRIES

ACHAT AU NUMÉRO

MAROQUINERIE

GASTRONOMIE, VINS
& CHAMPAGNE

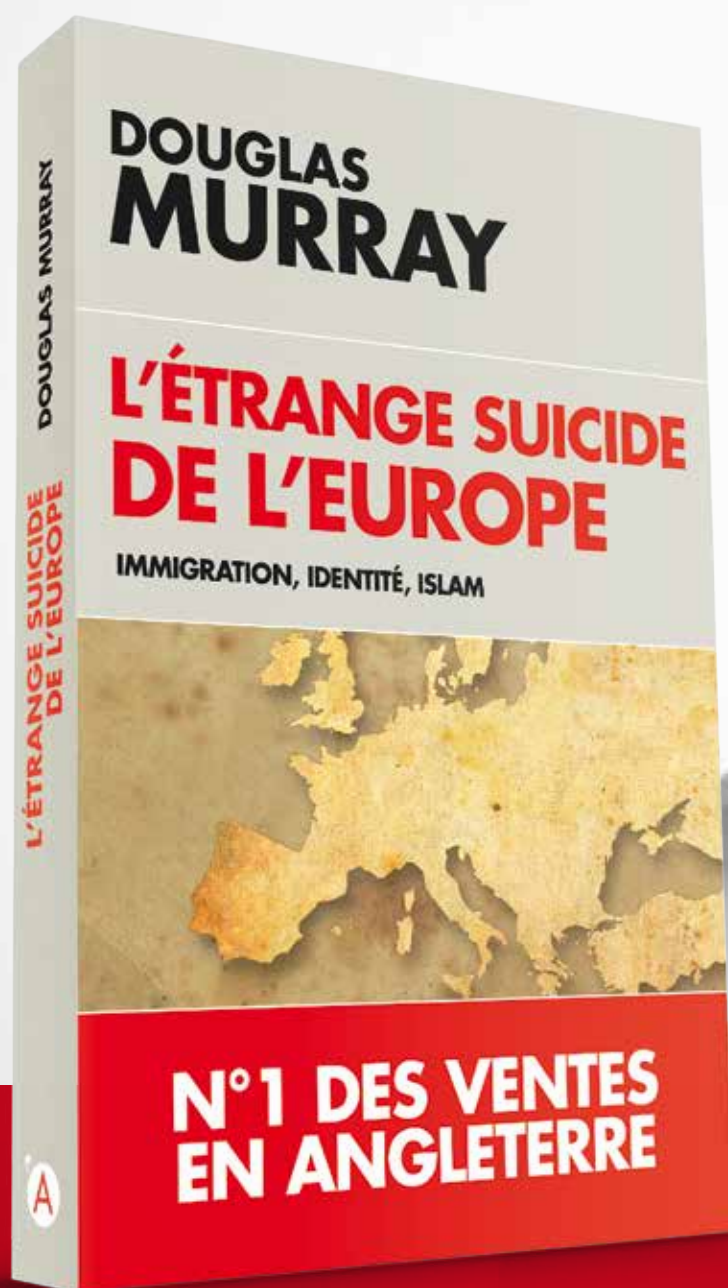


Accessible sur smartphone, ordinateur et tablette.

Rendez-vous sur abo.valeursactuelles.com rubrique «Boutique»

VALMONDE Service abonnements – 24, rue Georges-Bizet – 75116 PARIS – Contact email : abonnement@valeursactuelles.com – Tél : 01 55 56 70 94

**L'Europe doit-elle être
le seul endroit au monde
qui appartienne
à tout le monde?**



EN LIBRAIRIES

L'ARTILLEUR

www.editionsdutoucan.fr